janvier 1972 **FICTION** *nº 217*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Moro

FICTION

***Directeur de la Publication* : M. DOMANGE**
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique : 40 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**30,80**	**61,20**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé..........	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire.............	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé..........	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. VANDENPLAS, Av. de Berchem Ste Agathe, 60, B. 1080 BRUXELLES, T. 02/25 00 12, C.C.P. 3.500-41

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de St-Georges, GENEVE - T. 0/21 25-66-76, C.C.P. 12.6112

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

LA RÉDACTION DES EDITIONS OPTA EST HEUREUSE DE PRÉSENTER À SES LECTEURS SES MEILLEURS VOEUX POUR 1972



BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	Titre	FF	FB	FS
☐ 12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐ 13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐ 14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐ HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐ 17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐ 18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐ HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐ 19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐ 20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐ HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐ 21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐ 22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐ 23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐ 24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐ 25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐ HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐ 26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐ 27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐ 28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐ 29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐ 30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐ HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30
☐ 31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐ HS7	LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN par Abraham Merritt	44	394	34,30
☐ 32	LA CHUTE DES TOURS par Samuel R. Delany	42	375	32,60
☐ 33	TSCHAI (tome 1) par Jack Vance	40	357	31
☐ 34	TSCHAI (tome 2) par Jack Vance	40	357	31
☐ 35	MISSION STELLAIRE LA QUETE SANS FIN par A.E. van Vogt	41	366	31,80

Franco de port. Supplément de 3 F pour envoi recommandé.

NOM .... **PRENOM** ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

HARLAN ELLISON
et A. E. VAN VOGT
Les opérateurs humains

GUY SCOVEL
La caméléone

KENNETH BULMER
Les adaptés

JOHN CHRISTOPHER
Qui se ressemble s'assemble

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

R. BRETNOR	**9**	Langue de chat
	13	La fin des haricots
	46	Le passé avec ses morts
	172	La femme de la Terre
En collaboration avec **Kris Neville**	**2**	Reconnaissance garantie
DEAN R. KOONTZ	**182**	Les enfants du voyage
	185	Voir le soleil en face
	192	Le douzième lit
	195	Quand viennent les dragons
	197	La muse détruite
	201	Des mains partout
	204	Le mystère de Sa chair
LESTER DEL REY	**55**	L'enfant qui n'était pas là
	71	La déesse vierge
	76	La fille de l'espace
	81	Cher vieux robot
	S. 9	Par-dessus bord
	187	L'enfant qui ne grandirait jamais
	S. 17	Les eaux tranquilles
	211	Car je suis un Dieu jaloux
	213	L'idéaliste
JOSEPHINE SAXTON	**183**	La machine de l'éveil
	206	Visitation
DANIEL WALTHER	**145**	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes Caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S. 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes
	179	Flinguez-moi tout ça !
	181	La Terre à refaire
	182	Veuve-Plaine des tours chantantes
	187	Je me souviens du vent mauvais de l'espace
	192	La nuit du grand serpent
	197	Le passager de la boule de cristal
	200	Où guette un sphinx aux ailes en pétales d'angoisse
	208	La tour de Chalamadam et l'empereur fou de Zor
	S. 18	Et une touffe d'herbes amères pour Ganymède
	212	Le grand homme blanc dans le planeur rouge

DANIEL

WALTHER

La canonnière Épouvante

Daniel Walther est un garçon qui n'arrête pas d'écrire. Ce qui, aux yeux de certains, apparaît bizarrement comme un travers. Comme si le fait de produire beaucoup, pour un auteur français, était un péché originel, alors qu'on trouve la chose normale chez les Américains. Bref, aujourd'hui, Walther se trouve à la tête d'une liste déjà longue de vingt nouvelles publiées dans notre revue (voir ci-contre), ce qui lui assure une place de premier plan parmi les représentants de la SF française actuelle. Il ne lui manque plus, pour accéder tout à fait au rang de professionnel, que de se lancer dans le roman, perspective qui est justement en voie de se réaliser ! Au cours des années écoulées depuis ses débuts dans Fiction, *Walther a considérablement évolué. Il y a peu de points communs entre le Walther adolescent et un peu frêle des premiers temps et l'auteur au métier solide et impressionnant qu'il est devenu. Récemment, multipliant les expériences, il a acquis une maturité qui lui manquait encore. Cette maturité est particulièrement perceptible dans un récit comme celui-ci, dont le climat oppressant et brutal — pareil à celui de certains « films d'hommes » du cinéma américain — est dépeint avec une vigueur exemplaire. Le thème, l'aventure d'un groupe d'humains sur un autre monde hostile, n'est là que comme toile de fond servant à mieux mettre en valeur ce qui est la trame essentielle de l'histoire : la peinture parfois effrayante de la désagrégation morale d'un individu.*

A. D.

L'humanité n'a jamais dépassé l'étape de la chenille, elle pourrit à l'état de chrysalide et n'aura jamais d'ailes.
D.H. LAWRENCE

Le fleuve Ez ressemblait à une large allée de mercure, sous un ciel violacé : il coulait avec une majesté figée entre des berges enfouies dans une végétation dont l'exubérance n'avait d'égale que l'insupportable touffeur. Des oiseaux au profil métallique survolaient les pesantes frondaisons en quête d'invisibles proies. De courtes falaises miroitantes incrustées de gemmes fabuleuses plongeaient parfois dans le courant, interrompant abruptement l'épaisse muraille végétale, tandis que des animaux prodigieux mais indéfinissables, aux crocs impatients, aux écailles luisantes, disparaissaient dans l'onde grasse en un jaillissement argenté. Ils s'approchaient à grande vitesse de la canonnière, mais s'arrêtaient net à quelques brasses de la coque étincelante, comme s'ils avaient pu deviner que cette masse de métal vautrée dans l'impassibilité du grand fleuve était susceptible de cracher d'un instant à l'autre de mortels éclairs, de les réduire à l'état de cendres grésillantes.

La canonnière *Epouvante*, forte de ses douze bouches à feu, descendait la Longue Rivière vers la lointaine mer d'Offuz, dans l'hommage sanguinolent d'un soleil inouï glissant avec lenteur vers un horizon impur balafré de franges sulfureuses.

— « Les couleurs de ce monde finiront par me rendre fou furieux ou neurasthénique, » déclara le lieutenant Baird en s'appuyant mollement sur le bastingage de la tourelle. « Parfois je rêve que nous faisons naufrage *là-dedans...* »

Sa main maigre désigna le fleuve d'argent gris où s'ébattaient avec une feinte lourdeur plusieurs grosses bêtes squameuses. L'enseigne de vaisseau Sigurd hocha la tête avec un air de gravité qui pouvait surprendre chez un homme de son âge.

« Et pourtant, » continua Baird, « j'en suis comme intoxiqué. Chaque fois que je pars en permission, je ne tiens pas le coup : il faut que je revienne ici. *Ici*, dans le plus sale coin de la Périphérie. Je vous préviens, Sigurd, vous êtes jeune encore... Changez de métier, car personne ne vous saura gré d'avoir laissé vos ossements sur cette terre perdue. J'espère que vous n'êtes pas de ceux qui ne pensent qu'à la gloire... »

Sigurd grommela une réponse parfaitement incompréhensible. Baird haussa les épaules, grimaça un triste sourire. « A moins que

vous n'ayez mordu à leurs slogans : l'exotisme, les nuits chaudes sous les arbres millénaires, les lagons aux langueurs érotiques, les filles vertes au pubis rose... Toute cette marmelade de mauvais goût, dernière offensive de la propagande, cette mascarade nauséeuse qui dissimule mal le mufle de la mauvaise guerre... ».

— « Monsieur, » dit le jeune homme, « je vous demanderai la permission de me retirer. »

Baird sursauta comme si une bête venimeuse venait de lui planter ses crochets dans la chair. « Est-ce une façon polie de me laisser entendre que je fais du mauvais esprit ? »

— « Je regrette, monsieur, mais il y a beaucoup de problèmes sur lesquels nos points de vue diffèrent assez nettement. »

— « J'admire votre árt de l'euphémisme. Je ne vous retiens pas. »

Le jeune homme esquissa un semblant de salut et s'empressa de quitter la tourelle. Baird le vit glisser le long de l'échelle de métal, se hâter sur le pont, disparaître dans une écoutille. « Je dois être un individu passablement dangereux pour un garçon essayant de faire carrière ! » se dit-il, puis il pensa à autre chose, laissa errer son regard sur les vagues courtes et épaisses du fleuve. Mission de routine : descendre la Longue Rivière des jours durant jusqu'à Port-Jaïra, jusqu'à la pestilentielle mer d'Offuz. Repos, rapport, puis la même chose, mais en sens inverse. Remonter le fleuve jusqu'à cet embarcadère pourrissant dans la serre chaude de la jungle. Repos, rapport... Ce travail ingrat trouvait sa justification — aux yeux du gouvernement — dans l'affriolante hypothèse d'un complot de créatures hostiles se cachant adroitement dans les profondeurs de la forêt. Car, pour tout dire, l'exploration et la mise en valeur de la planète C e l a e n o s'étaient soldées par un de ces échecs non pas fracassants mais subtilement déprimants qui avaient marqué de tristes balises la route de la conquête et de la gloire. Maintenant que la Trêve des Cinq Siècles avait été signée avec le redoutable Empire de Lémura et qu'une expédition punitive commune avait bouté les infatigables pirates orkandes hors des sphères d'influence des Deux Géants, une paix hallucinante s'était installée dans les cieux. La concorde semblait ennuyeuse comme un mariage de raison. L'innombrable soldatesque de chair, d'acier et de matières synthétiques s'était retrouvée en disponibilité. On l'occupait tant bien que mal à toutes sortes de travaux secondaires, à des missions inutiles ou farfelues. Mais on n'ignorait pas que la moindre étincelle suffirait à remettre à feu et à sang une zone de plusieurs milliers de parsecs de diamètre. Cette situation de statu

quo hypocrite, Baird appelait cela la « mauvaise guerre ». Non qu'il pût y avoir pour lui de bonnes ou justes guerres, mais les ambitions contraires déguisées en entente cordiale lui faisaient l'effet de détonateurs à l'échelle de la galaxie. Quelqu'un, quelque part, poserait fatalement le pied au bon endroit et l'espace redeviendrait rouge... Baird, à qui la gloire n'aurait pas fait faire de folies, avait été mobilisé à dix-neuf ans, jeté dans le tourbillon de batailles dérisoires, d'escarmouches sans importance. Quelques remarques acerbes sur l'absurdité de la condition humaine lui avaient fait faire la culbute : il se retrouvait à près de quarante ans officier de marine subalterne dans une des pires garnisons de la Confédération : Celaeno de Peroyne (jungle et océan, neurasthénie, drogues ravageuses, cirrhoses du foie incurables). L'ancienneté aidant, on avait tout de même fini par le sortir de son bureau étouffant de Port-Jaïra (à peine 30 000 âmes perdues), par l'arracher à ses bouteilles brûlantes d'alcool dévastateur, pour lui confier, non sans une certaine réticence, le commandement de l'*Epouvante*, un joli bâtiment, moderne sans plus, douze bouches à feu, vingt-quatre hommes d'équipage, quatre sous-officiers tarés, deux officiers (l'autre était le petit Sigurd que le règlement lui ordonnait d'appeler lieutenant Sigurd !).

La sempiternelle « mission » de Baird comprenait également l'inspection inutile et oiseuse des cinq postes alignés le long de la rive droite de l'Ez (la moins sauvage !) et de sept autres disséminés sur la rive gauche (qui passait pour plus dangereuse !). C'était tout. La canonnière — une sorte d'obus effilé aux deux bouts — poussait un coup de gueule, venait se ranger contre le wharf, et l'administrateur arrivait à bord pour boire un verre et se lamenter sur sa chienne de vie. C'était chaque fois un autre administrateur, mais il chantait toujours la même chanson... L'*Epouvante* repartait, Baird emportant un stock de lettres et un début de cuite... Les lettres renfermaient à 90 % des messages larmoyants destinés aux prostituées de Port-Jaïra, et il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi, dans un temps où les communications par ondes rapides permettaient des confidences de vive voix à travers les vastes étendues, les hommes s'ingéniaient encore à coucher leur douleur par écrit. Mais Baird n'avait personne à qui destiner sa correspondance...

L'Ez resplendissait. Dans le ciel plombé, griffé d'étamines pourpres, se succédaient sans fin des barres de lumière rayonnante : il s'y déployait par intermittence le vol pesant des oiseaux

shayen. Leurs ailes ocrées ruisselaient de perles rouges et leur appel sonnait aigre comme les trompettes du désespoir. Baird savait qu'ils se nourrissaient de chair vivante ou morte et qu'ils ne dédaignaient pas, quand l'occasion s'en présentait, celle des hommes. Le lieutenant se souvint avec un frisson rétrospectif du charnier qu'il avait découvert quelques mois auparavant sur une des nombreuses petites îles du fleuve dans un campement de moissonneurs de chaï. (Le chaï, une herbe brune, lancéolée, qui après broyage, malaxage et traitement dans une macération parfumée, remplaçait efficacement les drogues savantes des Figes, était la seule richesse de Celaeno.)

Celaeno : un monde gluant, terrible et magnifique.

Le quartier-maître Maltravers monta sur la tourelle et Baird descendit au salon. Il s'entendit héler par une voix grêle :

— « Ah ! lieutenant, enfin vous voilà ! La ferons-nous, cette partie d'échecs ? »

Baird grogna, agacé. Pour une fois qu'on lui imposait un passager pour Port-Jaïra, il fallait que ce fût un raseur du calibre de Chavez !

Le petit homme à barbe dure se leva en chancelant, s'accrocha aux épaules de l'officier, lui jetant au visage une haleine lourde de relents alcooliques.

— « Monsieur Chavez, je crois que je n'aurai guère le temps de vous offrir votre revanche. Nous n'allons pas tarder à entrer en secteur dangereux. Les tourbillons, vous connaissez ? »

Chavez se mit à rire. « Lieutenant, personne sur Celaeno n'est censé ignorer les effroyables tourbillons du fleuve, mais chacun reste persuadé que nos navires de guerre n'y risquent pas grand-chose ! Auriez-vous peur de perdre quelques semaines de solde ? Vous n'essayez pas tout simplement de me flanquer le bourdon, par hasard ? »

Dans le salon, des ombres se mouvaient : les tentures lie-de-vin semblaient agitées par un vent subtil venu d'on ne savait où. Baird frissonna, et le simple contact de ses vêtements lui sembla soudain ignoble. Des gouttes de sueur poissaient son uniforme.

— « Soit, » capitula-t-il de mauvaise grâce, « je vais vous donner votre revanche, monsieur Chavez... »

Il alluma une cigarette au piment jaune — de quoi vous réinstaller quelque peu les idées dans la tête ! — et le petit casse-pieds

vint apporter le grand échiquier fantasque. Disposa méticuleusement les monstrueuses figurines.
CAVALIERS : licornes hideuses au sexe proéminent.
FOUS : nabots obscènes assis sur leur cul pustuleux.
REINES : prostituées au bas-ventre plein de provocations.
ROIS : visages de satyre, pénis graveleux.
PIONS : bêtes ô combien ridicules d'apparence vaguement anthropomorphe.
TOURS : seules les tours demeuraient des tours. Encore montraient-elles par-ci par-là des gargouilles particulièrement repoussantes.

Baird avait demandé : « Où avez-vous acquis ces pièces... bizarres, monsieur Chavez ? »

L'autre s'était contenté de sourire, dévoilant ses dents gâtées. « Il n'y a pas que l'armée ou la marine pour se payer des voyages où il ne faut pas, lieutenant ! »

Chavez était l'homme des réponses déconcertantes...

Baird ne se sentait pas tellement en forme pour une partie de 300 sols. Il fut mis rapidement en très mauvaise posture. Chavez ricanait. « Vous ne prêtez pas assez d'attention au jeu. Ce n'est pas une revanche que vous me proposez mais un remboursement ! »

— « Pardieu ! »

Baird avança lentement la main, se saisit d'une des figures (il lui sembla que l'atroce petite chose allait lui mordre les doigts de sa gueule grimaçante, qu'elle tournait sa vilaine tête en tous sens, sortait une langue biffide...)

« Chavez, qu'est-ce que vous fumez encore comme cochonnerie ? Rien que l'odeur me fait voir double, nom de Dieu ! »

— « Lieutenant, vous êtes nerveux comme une pucelle, ce soir ! Peut-être sont-ce les tourbillons qui vous tapent sur le système ! »

Baird eut une inspiration subite : sa main bondit. Un court éclat de rire soulagé : « Vous auriez mieux fait de vous concentrer sur votre jeu, cher monsieur Chavez, vous êtes cuit ! »

— « Pour aujourd'hui, oui. Mais demain est un autre jour. »

Un pas léger, presque inaudible sur les tapis du salon.

— « Entrez donc, lieutenant Sigurd, la partie est terminée, » s'exclama Baird sans même se retourner. « Je suis sûr que vous trouvez cela parfaitement immoral de jouer aux échecs pour de l'argent ! »

— « Immoral... je ne dis pas, mais contraire au règlement ! »

— « Le règlement, lieutenant, c'est un concept souple comme

une baguette d'osier. Personnellement, je ne vois pas en quoi je pourrais nuire à la bonne marche du service en risquant quelques sols contre mon ami Chavez ! »

— « Surtout que cela fait deux fois de suite qu'il gagne... »

Le jeune homme aux yeux pâles haussa ses maigres épaules et, dans son regard désapprobateur, dansa une luciole verte. Le steward vint fort heureusement annoncer que le dîner était servi. Les trois hommes gagnèrent la pièce attenante.

La nuit était tombée. La canonnière avançait à vitesse réduite entre deux rives luxuriantes, sous un fouillis d'étoiles. Le fleuve semblait mort à présent car les monstres écailleux avaient déserté ses eaux limoneuses. Baird ne parvenait pas à s'endormir et reposait sur le dos, un livre ouvert posé sur le ventre, entièrement nu. Le livre à couverture rouge — un recueil de poèmes flamboyants comme des soleils — montait et descendait au rythme de sa respiration oppressée. L'alcool qu'il avait ingurgité en grandes quantités, au cours d'une pénible conversation à dîner avec ce butor de Chavez et ce jeune imbécile de Sigurd, lui était resté sur l'estomac. Il alluma une cigarette tout effilée dispensatrice de rêves jaunes, inhala largement les trois premières bouffées comme on lui avait appris à le faire lors de noces sinistres dans les bas-quartiers de Port-Jaïra. Gloup-gloup-gloup : presque immédiatement après vinrent les soleils de la littérature de Graves, les étoiles pelucheuses d'un nirvâna grumeleux. Il se tourna sur le côté gauche et le livre tomba sur le sol, tac... et des pas descendirent l'escalier de métal... toctoctoc... monsieur ! les drogues figes couraient drôlement vite : toctoctoc... MONSIEUR ! quelqu'un frappait à la porte : MONSIEUR ! le pont de la nuit résonnait sous des clapclapclap de bottes : monsieur, monsieur, MONSIEUR !

Drogues figes + alcool = mauvais mélange oh ! TOCTOCTOC !

Baird fut debout. S'arracha au mirage du tamponnage. Oui, oui ! Je viens ! Enfila rapidement des morceaux d'uniforme. Maltravers se tenait dans le cadre de la porte :

— « Monsieur ! Il se passe quelque chose de pas normal au poste 3 ! »

Dans la coursive, l'enseigne de vaisseau arrivait en courant, les yeux gros de sommeil, bouclant son ceinturon d'armes.

— « Lieutenant, » maugréa Baird d'une voix grasse, « branle-bas de combat, tous les hommes sur le pont. Parlez, Maltravers ! »

— « Au-dessus des bâtiments du poste 3, le ciel est rouge. Un incendie, sûrement un incendie ! »

— « Incroyable, » déclara Baird, « nous aurions été prévenus... »

— « Je vous assure, monsieur ! »

— « C'est bien, rejoignez votre poste, Maltravers. Vanell, vous empêcherez notre passager de sortir de sa cabine et de gêner nos mouvements. Je vous tiens pour responsable... »

— « Inutile, lieutenant, » dit la voix grêle, « je vous ai gagné de vitesse ! »

Le petit homme à barbe dure venait de faire son apparition dans la lueur pâle des veilleuses, arborant une incroyable veste d'intérieur smaragdine.

— « Monsieur Chavez, je n'ai que faire de votre assistance dans les heures à venir. Je vous prierai donc instamment de bien vouloir vous retirer dans votre cabine et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Je suis responsable de votre sécurité. »

Chavez contempla l'officier avec une intense ironie, puis sans mot dire — ce qui ne laissa pas de surprendre son interlocuteur — il tourna les talons et s'en fut d'un pas glissant le long de la coursive bleuie par des émanations de veilleuses.

Tous les hommes qui n'étaient pas indispensables à la manœuvre de la canonnière étaient alignés sur le pont ou placés près des pièces d'artillerie. L'*Epouvante* se rangea en douceur le long de l'embarcadère. Maltravers ne s'était pas trompé : tout flambait comme paille foudroyée dans ce qui restait du poste 3, sur la rive gauche du fleuve Ez.

— « Non de Dieu, » jura le premier maître Mazzini, « un vrai feu de joie ! »

— « Lieutenant, » ordonna Baird, « désignez sept hommes. Nous allons descendre à terre. Dispositif d'urgence. Toutes les pièces de babord braquées sur l'objectif ! »

Baird essuya ses paumes moites et grasses sur le bastingage. Foutue fumée fige !

— « Ça ne va pas ? » demanda insidieusement l'enseigne de vaisseau dont la perspicacité inspirait fréquemment à son supérieur des pensées meurtrières.

— « Vous demeurerez à bord, lieutenant, » dit Baird, le plus froidement possible. « Je me rendrai à terre avec la patrouille. » (Il

allait ajouter : « Faites bonne garde, » mais il savait que cette recommandation était inutile : Sigurd était le zèle et la conscience professionnelles mêmes.)

Le poste 3 était un lacis noirâtre de poutrelles inextricablement nouées, un amas confus de décombres. *Du diable ! Je veux bien y laisser ma peau s'il reste quelqu'un de vivant là-dedans...* Mais l'officier garda ses conclusions pour lui.

Foersen-Cheveux d'Ange, un sous-officier taciturne, terriblement efficace — décidément Sigurd était parfait ! — et six hommes bien armés sautèrent sur la jetée, l'œil fureteur, le doigt sur la détente.

— « Je vous confie l'*Epouvante,* » déclara Baird.

— « Soyez sans inquiétude, » fit l'enseigne, un peu sèchement.

Les planches du wharf craquèrent, résonnèrent sous les bottes de la petite troupe. « Quel gâchis ! » murmura le lieutenant. Le ciel était un trou de vase enflammée où voltigeaient comme en un hideux cratère des météorites crépitantes de lourdes étincelles jaunes.

Accident (explosion, imprudence quelconque) ou attentat ? (Mais qui pouvait en être l'auteur ? Il n'y avait pas de formes de vie évoluées sur ce monde ; rien que des monstres écailleux, de sales bêtes répugnantes que quelques coups de canon rejetaient à l'onde gluante de la Longue Rivière...) L'hypothèse un brin ridicule d'une émeute traversa l'esprit du lieutenant. Allons, allons ! Pas de fantaisies !

Passés les premiers bâtiments (ou plutôt ce qui en subsistait !), ils trébuchèrent sur les restes informes des premiers cadavres. Une ignoble gelée noire... Baird se retint avec peine de vomir.

— « Monsieur, » dit Foersen qui n'était pas amateur de longs discours, « nous ne trouverons pas de survivants là-dedans... C'est écœurant. »

Ils progressèrent prudemment, à demi rôtis par l'infernale chaleur, entre d'infranchissables murailles de feu. Il y avait longtemps que les poils de leurs mains s'étaient consumés avec un imperceptible grésillement, laissant sur la peau rosie une impalpable poussière sombre. Le lourd pistolet protonique tremblait entre les doigts maigres du lieutenant Baird et, dans sa bouche, la nausée gonflait comme une pâte vénéneuse. Les yeux hors de la tête, ses compagnons trébuchaient sur des masses indéfinissables que leurs regards évitaient soigneusement : quelque chose d'effroyable (d'effroyable et d'incongru) s'était passé ici. Quelque chose qui, selon toute logique, n'aurait jamais dû se produire.

Haut dans le ciel croassait tout un essaim d'oiseaux shayen.

— « Non, » dit Baird, répondant tardivement à Foersen, « non, il n'y a plus rien de vivant ici... »

Par acquit de conscience, ils firent malgré tout le tour du poste. Ironie du sort, au milieu du terre-plein qui formait le centre de la petite agglomération, miraculeusement épargné par les flammes, le drapeau de la Confédération battait pesamment sa hampe. « Sigurd aurait certainement salué ! » se dit le lieutenant, et il ricana. Foersen le regarda bien en face et, contre toute attente, partit d'un immense éclat de rire. Les fusiliers tournèrent la tête, étonnés. Puis, sans trop savoir pourquoi, sans doute par une sorte de réflexe nerveux, ils firent écho à leur sous-officier. Au-dessus d'eux résonna le cri morbide d'un oiseau shayen.

Ils trouvèrent la jeune femme à la lisière de la grande forêt. Elle gisait dans un trou boueux, à demi enfouie dans la vase. Baird sauta dans la mare et l'eau rejaillit à grand bruit sous ses bottes.

— « Elle est morte... »

La question de Foersen ne comportait pas de point d'interrogation. La fille ne pouvait être que morte. Personne n'aurait pu survivre à un semblable déferlement de catastrophes...

Il y eut un assez long silence tandis que le lieutenant examinait la jeune femme, puis il se releva, une lueur bizarre dans ses yeux las. « Je crois qu'elle est vivante... »

— « Nom de Dieu ! » s'écria Foersen.

Ce fut son unique commentaire.

Ce qui restait de ses vêtements ne dissimulait que fort peu de choses de l'intéressante anatomie de la rescapée. Sans qu'il sût pourquoi, cela choqua fortement le lieutenant. Il surprit les regards avides de ses hommes et en conçut une violente colère. Se maîtrisant difficilement, il entreprit de soulever la fille dans ses bras, dans l'intention louable de la « protéger » jusqu'au navire. Là, de toute façon, elle serait sous sa garde, en sécurité. Il trébucha, manqua de s'étaler dans la boue, de tout son long. Son prestige aurait subi un sérieux dommage. Seigneur, quelle fichue situation ! Il tremblait de tous ses membres, ruisselait d'une mauvaise sueur. A ce train-là (alcool, drogue, climat infect) pour combien de temps en aurait-il *encore* à se traîner sur Celaeno ? Celaeno la bien-nommée, la Harpie ! Il s'entêta, assura sa prise. La chair de la jeune femme était lisse et ferme sous ses doigts, et cela faisait combien de temps, au juste, qu'il n'avait plus

couché avec une femelle ? Mais les poisons que distillaient péniblement son organisme furent les plus forts : une crampe empoigna ses intestins... Tout juste s'il put se retenir de souiller son pantalon.

— « Monsieur, » dit Foersen-Cheveux d'Ange qui n'avait jamais été aussi éloquent, « il faudrait rentrer... »

Son doigt pointa vers le ciel charbonneux balafré de giclements rouges : des oiseaux shayen croisaient au-dessus d'eux, insensibles à l'atmosphère de rôtisserie, se rapprochant dangereusement de la petite escouade.

— « Prenez la blessée, » dit le lieutenant Baird au sous-officier, « vous en répondez sur votre tête... »

Sa phrase, il en eut conscience, avait sonné d'une manière particulièrement mélodramatique. Il déposa la jeune femme dans les bras de Foersen qui venait de le rejoindre dans le trou boueux, détourna les yeux sous le regard ironique du géant. Dans la bouche du sous-officier, deux rangées de dents impeccablement blanches luirent comme des crocs de carnassiers. « L'univers est un repaire de bêtes fauves... » Où diable avait-il lu ces mots ?...

La petite troupe se remit en marche. Baird marchait à côté de Foersen, ne le lâchant pas des yeux. La jalousie le taraudait comme une fièvre maligne.

Avec un cri à faire dresser tous les poils du corps, un oiseau shayen dégrigola du ciel, pointant son immense bec comme une lame de navaja ! Il fonçait droit sur l'un des hommes qui le regardait venir, fasciné. Juste à temps, les fusils partirent, happant l'animal presque à bout de course dans une boule de lumière orange, le réduisant en charpie.

— « Allons, pressons, c'est assez de casse pour aujourd'hui ! »

Le lieutenant Baird était au paroxysme de la fureur. Sa main étreignit la crosse du pistolet protonique jusqu'à ce que ses jointures devinssent douloureuses. En se rendant soudain compte qu'il aurait été capable de tuer le grand blond, il ne fut pas effrayé outre-mesure, surtout lorsqu'il regarda plus attentivement du côté de son subordonné : Foersen tenait la jeune femme étroitement serrée, sa main gauche s'appesantissant sur l'un des seins aux trois quarts dénudés. Baird frémit en regardant le sous-officier marcher d'un pas presque allègre : le chaud et froid de la mauvaise sueur le recouvrit tout entier. Sous le fallacieux prétexte de mieux porter la malheureuse confiée à sa garde, Foersen avait

enfoui sa main droite sous ce qui restait de la jupette effilochée, calé sa large paume sous les fesses que des sous-vêtements déchiquetés ne protégeaient guère contre ses peu discrets attouchements.

Si l'occasion s'en présente quelque jour, mon vieux, je te promets que je t'abattrai froidement... Mais Baird ne pouvait décemment faire de scandale sans éveiller la méfiance dangereuse de ses hommes.

Ils traversèrent une zone éclairée par l'incendie et le lieutenant, instinctivement, loucha du côté du géant. Une flaque de lumière pourpre rôda entre les cuisses à demi écartées de la jeune femme inerte. Baird leva légèrement son arme : il aurait pu en jurer, le gros pouce de Foersen était profondément enfoncé entre les lèvres du sexe et...

Un hurlement : un oiseau shayen venait de surprendre l'un des fusiliers, lui plantant son bec acéré dans la gorge. Les yeux de l'homme étaient deux flaques blanches dans la lumière pourpre. Les armes crépitèrent, mais le soldat tomba, entraînant dans sa chute la bête féroce toujours fichée dans sa chair.

Une pluie de plumes ébouriffées tomba du ciel sanglant dans lequel ne cessaient de gonfler d'inquiétantes fleurs de fumée noire.

— « Voilà qui est fort ! » s'écria Baird. « Des dizaines de personnes carbonisées, un poste réduit en cendres, deux fusiliers mis à mal dont un à l'article de la mort... et que me répond Port-Jaïra : « Le secret absolu sur tout ceci. Regagnez votre base. » Laconique, n'est-ce pas ? »

— « Ils doivent avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte... »

— « Bien sûr, lieutenant Sigurd, d'excellentes raisons que je connais par cœur et que vous me permettrez de ne pas citer... »

Chavez parut sur le seuil du salon, arborant un sourire égrillard. « J'ai fait une injection de Coronax à votre beauté muette. Vous avez de la chance, lieutenant, d'avoir embarqué un casse-pieds possédant de solides connaissances de médecine. Elle s'en tirera, messieurs, avec un bon traumatisme nerveux, certes, mais enfin elle s'en tirera... J'espère que lorsque nous serons rentrés à Port-Jaïra, vous ne me ferez pas comparaître devant un tribunal pour exercice illégal de la profession médicale, parce que votre fusilier vient de rendre son dernier soupir. L'autre blessé a eu plus de peur que de mal, comme on dit... »

— « Merci, monsieur Chavez, » dit Baird, et sa reconnaissance envers le petit homme mal rasé, amateur de bizarreries morbides, était sincère. « Je vous assure que vous ne passerez devant aucun tribunal... Bien au contraire ! En ce qui me concerne, je ne saurais être aussi affirmatif. »

— « En tout cas, votre survivante du poste 3 se pose un peu là. C'est une sacrée lionne. Je me demande ce qu'une créature semblable est venue faire dans un trou pareil...

Sigurd toisa le petit homme avec une intense sévérité. « Croyez-le bien, monsieur, nous avons actuellement d'autres sujets de préoccupation. La destruction du poste 3 pourrait fort bien signifier que nous nous trouvons à l'aube d'un nouveau conflit. »

« A l'aube d'un nouveau conflit » ! Où diable ce petit officier bien repassé allait-il chercher toutes ces circonlocutions prétentieuses ?

Vers le milieu de la nuit — tous ces derniers événements s'étaient véritablement déroulés à un train d'enfer ! — Baird n'y tint plus. Il entra sans faire de bruit dans la cabine contiguë à la sienne où il avait fait installer — ce n'était pas contraire au règlement — la rescapée du poste 3. La jeune femme reposait sur la couchette, les yeux clos, nettoyée des souillures de l'incendie et de la fange dans laquelle on l'avait retrouvée. Parfaitement immobile. Comme morte.

Une belle morte ! Malgré les pommettes un peu trop hautes, légèrement trop larges, malgré le nez court, la bouche exagérément charnue. Ce qu'il avait vu de son corps livré à la caresse obscène de Foersen avait mis Baird dans un état de latence maladive. Le lieutenant rejetait mentalement la responsabilité de la mort du fusilier égorgé par l'oiseau shayen sur cette demi-zombie ravageuse...

Ses hommes avaient perdu la tête devant cette fille presque nue, découverte dans un trou boueux, et en avaient oublié les plus élémentaires règles de prudence, compromettant gravement leur sécurité. Quant à lui-même... Au simple souvenir de l'attitude de ce taré de Foersen, à l'évocation de son jeu de main dans l'intimité de la rescapée, une sueur de fièvre graissait la racine du moindre de ses poils... Il devenait la proie d'une jalousie animale, irrépressible, d'une jalousie dont le seul exutoire aurait été l'homicide brutal, immédiat.

Baird, lieutenant à prix fixe, commandant la canonnière *Epouvante*, était devenu un personnage dans un conte de fées macabre à la mesure de Celaeno de Peroyne : un faux prince drogué de frais. Synopsis de l'intrigue romanesque (décor : un fleuve d'eau vénéneuse coulant sans fin entre des rives sournoises, charriant une faune squameuse) : le faux prince envapé trouve une nymphette déshabillée par une catastrophe inexplicable. Il doit disputer la belle à une grande brute blonde aux instincts sexuels primaires... Parviendra-t-il à ses fins malgré les traquenards de la jungle de Celaeno, troisième élément du roulement à billes qu'était le système de Peroyne de la Périphérie ?

Tu racontes n'importe quoi, Brian W. Baird...

Vraiment n'importe quoi : il ne fallait pas avaler tout cet alcool comme s'il s'était agi de flotte ! Tu t'oublies, dis, tu viens de soulever le drap et la couverture sous lesquels repose la belle endormie, et tu le sais bien : elle ne porte rien sur elle, pas même un petit slip en nylex. Ce n'est pas le genre d'article qu'on trouve à bord d'une canonnière, sur Celaeno du système de Peroyne... Tu as le cœur qui cogne et la peau épaisse comme un éléphant... nom de Dieu ! si elle se réveillait, si elle se mettait à hurler... Tu aurais beau essayer de lui faire croire que tu es le médecin du bord... Tu serais bon pour le tribunal militaire. Mais elle ne se réveillera pas, elle ne *peut pas* se réveiller : sa poitrine monte et descend régulièrement. Tu touches le bout de ses seins et ton ventre devient dur comme une brique. Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a donc, cette fille, pour semer la zizanie dans tout un équipage ? Ce n'est pas elle, c'est cette damnée planète qui pue la mort, qui sue l'inquiétude, qui diffuse des ondes de haine et de carnage. Tu débloques, B.W.B. ! Dis-moi plutôt ce que vient faire ta main sur la motte noire du pubis ? Hé, B.W.B., tu files un mauvais coton. Moi, je vous dis que c'est cette foutue planète : on la déteste, mais on ne peut plus la quitter. C'est comme le chaï, le lé, le... enfin, comme toutes ces cochonneries qu'on suce, qu'on fume, qu'on renifle ! Dis voir, tes doigts sont partout à la fois, ils insistent aux bons endroits, se perdent dans le tendre gazon de l'entre-jambes. C'est Foersen qui doit crever de jalousie, à présent !

Baird se tenait sur la tourelle, surveillant Foersen. L'*Epouvante* taillait sa route dans l'onde visqueuse où s'ébattaient à nouveau

de pesantes monstruosités. Il tenait à peine sur ses jambes, la tête enflée des séquelles de trop nombreuses libations. Sali, il se sentait ignoblement sali.

Bien planté sur ses jambes musculeuses, largement écartées, le sous-officier lui montrait son impressionnante étendue dorsale, lançant de temps à autre de sa voix bien timbrée d'inutiles injonctions aux trois hommes qui briquaient les espingoles. *Il sait que je le regarde, ça doit lui brûler la nuque !*

Baird frissonna, s'ébroua comme un chien sortant d'une ondée. Il cessa d'observer Foersen pour reporter toute son attention sur les rives de l'Ez. Un silence végétal — même les oiseaux shayen tournoyaient très haut dans le ciel jaunâtre, sans le moindre cri — pesait sur toute chose. L'eau s'ouvrait sans bruit à l'étrave de la canonnière et dans toute cette touffeur résonnaient seuls à intervalles irréguliers, pareils à des claquements de fouet, les ordres brefs de Cheveux d'Ange.

C'est moi le « capitaine » de ce bateau, tu entends, seul maître à bord, mon gars, et cela me donne tout de même un sacré avantage sur toi. Compte sur moi, vieux, pour en profiter...

— « Señor Baird ! Voulez-vous descendre une petite minute, la *pequeña* vient de sortir des vapes ! »

Foersen, comme piqué par une guêpe, se retourna brusquement et son regard torve accrocha celui de l'officier. Sa bouche s'ouvrit comme s'il allait dire quelque chose, mais, avec un surprenant esprit d'à-propos, il se contenta de cracher dans l'onde grasse de la Longue Rivière (ce qui était bien sûr totalement contraire au règlement). Baird descendit majestueusement l'échelle de forsidium infusible, s'approcha lentement du señor Chavez (s'il remettait de l'espagnol dans ses propos, cela voulait dire qu'il était pris de boisson) et déclara avec tout le calme dont il était capable :

— « Allons-y, monsieur Chavez. »

Drap et couverture chastement remontés jusqu'au menton, malgré la chaleur, la jeune femme les contemplait avec des yeux encore hébétés de sommeil. Puis, graduellement, la mémoire lui revint et elle se mit à hurler sur une seule note stridente, interminable. Chavez lui tapota l'épaule machinalement et lâcha ces mots stupides : « Voyons, calmez-vous, ma petite, calmez-vous... »

— « Laissez-la tranquille, » dit Baird, « elle ne vous entend pas. Elle vient de retrouver son cauchemar. Un cauchemar bien réel, hélas. Faites-lui une injection calmante. »

— « Vous voyez bien que j'ai mon compte, lieutenant. Je vais lui donner des comprimés. »

— « Faites ce que vous jugez bon, mais faites-le tout de suite. »

Baird ne put s'empêcher d'admirer la dextérité du petit homme mal rasé : sans brutalité aucune, il parvint à faire boire à la rescapée un demi-verre de vin cordial dans lequel il avait écrasé plusieurs grosses pastilles bleues.

— « Neurosal 4, » dit-il, « efficace et sans danger. »

Les yeux de la jeune femme étaient deux lacs d'une insondable profondeur que ternissaient parfois des ombres fugitives. Au souvenir des pointes bleues de ses seins, de ses cuisses droites et si lisses, de la végétation abondante de son ventre où s'ouvrait la tendre bouche rose, Baird sentait ses paumes se mouiller d'une sueur de fièvre. Peu à peu, son visage se détendit et elle se laissa bientôt aller à la renverse. Drap et couverture glissèrent, dévoilant les globes aplatis et bronzés de sa poitrine. Baird détourna les yeux, certain de rougir. Le petit homme ricana. « Vous pouvez la questionner, à présent, » dit-il.

Je suis un imbécile. Je me conduis comme un débutant. Je vais me trahir... Mais Chavez ne semblait pas se préoccuper de ses désarrois intimes : il fixait effrontément les seins de la fille.

« Un joli morceau... »

Baird s'approcha, couvrit la poitrine de la jeune femme engluée dans une indifférence médicamenteuse.

— « Comment vous appelez-vous ? »

— « Moyra Farsán... »

— « Quel âge avez-vous ? »

— « Vingt-quatre ans... »

— « Que faisiez-vous au poste 3 ? ».

— ...

— « Dites voir, lieutenant, j'ai l'impression que vous vous perdez dans les généralités. Demandez-lui donc plutôt *ce qui s'est passé* au poste 3 ! »

Baird serra les poings. « Je connais mon travail, Chavez, et je mène l'interrogatoire comme il me sied... » Il se tourna vers la jeune femme, hésita un instant, puis : « Que s'est-il passé au poste 3 ? »

Moyra Farsán se remit à hurler : ses cils battaient follement et Baird aurait juré que les yeux allaient lui rouler hors des orbites.

— « Vos bons conseils... »

— « D'accord, » dit Chavez, « vous pouvez revenir à la méthode douce... »

— « Mademoiselle Farsán, » demanda Baird lorsque la jeune femme se fut un peu calmée, « quel était votre travail au poste 3 ? »

— ...

Les yeux de la rescapée se fermèrent. Quelques instants après, elle dormait profondément.

— « Neurosal 4, pas vrai ? Je crois que vous avez légèrement forcé la dose, monsieur Chavez. Nous en reparlerons. »

Vers la fin de l'après-midi se produisit un fait nouveau qui ne laissa pas d'inquiéter l'équipage et qui donna à penser au lieutenant Baird que quelque chose, véritablement, commençait à grincer dans les rouages de Celaeno de Peroyne. Un des monstres écailleux s'approcha de l'*Epouvante* à vive allure, soufflant deux jets parallèles d'eau spumescente, ouvrant toute grande sa large gueule plantée de yatagans d'ivoire. De la tourelle, l'enseigne de vaisseau observait la bête à la jumelle. Baird, lui, était trop occupé à guetter la rive gauche du fleuve pour prêter attention aux évolutions du pseudo-saurien (l'expression était de Chavez), car il lui avait semblé surprendre tout à l'heure, et tout à fait fortuitement, des mouvements suspects à l'orée de la jungle.

Au lieu de s'arrêter brutalement dans sa course, comme cela se produisait immanquablement les autres jours, le monstre continua de charger la canonnière, pointant deux longues cornes menaçantes.

Sigurd poussa un cri d'avertissement, agitant frénétiquement les bras. « Je me retournai brusquement, » expliqua Baird plus tard, lorsque l'alerte fut passée, « cessant de concentrer toute mon attention sur la rive gauche : le monstre écailleux était presque sur nous et je voyais luire ses petits yeux rouges, étinceler les grands sabres qui barraient sa gueule gigantesque d'une herse éburnéenne. Je hurlai aux hommes qui se trouvaient sur le pont de courir aux espingoles et d'anéantir la bête. Mais ils

semblaient comme fascinés et perdirent quelques fractions de seconde d'un temps précieux à rassembler leurs esprits. Le monstre percuta la coque de l'*Epouvante* qui frémit tout entière sous ce brutal coup de boutoir. Maintenant l'animal se trouvait protégé par l'angle mort et je compris qu'il nous fallait nous battre avec les moyens du bord, les canons ne pouvant plus nous être d'une quelconque utilité. Aucun de nous ne portait une arme sur lui ! Cela aurait été contraire au règlement. Un concert de meuglements me révéla une autre horreur : suivant l'exemple de leur congénère, plusieurs monstres squameux se ruaient à l'assaut de la canonnière ! Notre agresseur se cramponnait à la coque, faisant des efforts prodigieux pour se hisser sur le pont, et l'*Epouvante* vibrait, agitée de soubresauts violents. Je me précipitai vers l'interphone, ordonnai de donner toute la vitesse : le navire bondit, l'eau grasse du fleuve rejaillit sous la proue, mais le monstre tint bon, les ventouses des pattes antérieures littéralement collées au métal. Un des hommes tenta vainement de repousser l'assaillant à coups de barre de fer... Il aurait tout aussi bien pu se servir d'un cure-dents ! Je me ruai dans les couloirs de l'*Epouvante,* bousculant les hommes éberlués que je rencontrais sur mon passage, et manquai d'arracher la porte de ma cabine de ses gonds. Quelques secondes plus tard, muni de la clef de l'arsenal et entraînant derrière moi quelques matelots stupéfaits, je distribuais à droite et à gauche des ordres contradictoires. Vous me pardonnerez, monsieur Chavez, de vous avoir traité de noms d'oiseau quand vous êtes venu vous fourrer entre mes jambes !... » (Le petit homme haussa les épaules et improvisa un sourire qui voulait sans doute signifier : « Je commence à être habitué... ») « Quand nous parvînmes sur le pont, armés de fusils et de pistolets, une vision de cauchemar nous y attendait : le monstre avait réussi à se propulser par-dessus le bastingage et tressautait sur ses courtes pattes, pris d'une véritable folie meurtrière. Les hommes s'en tenaient à une distance respectueuse et j'aurais été le dernier à les blâmer d'une semblable attitude, car à voir ces larges pattes palmées aux doigts munis de ventouses et férocement griffus, je me rendais compte que nous nous trouvions face à face avec un de ces tueurs splendidement armés pour le carnage, tels que le monde en avait connus lors des premiers âges de son évolution. Seule lui manquait l'agilité du tyrannosaurus rex, le « tyran des siècles farouches »... Sa rage destructrice devait être contagieuse, car nous fûmes soudain saisis

d'une sainte colère et ce fut avec un acharnement quasi-animal que nous entreprîmes de lui régler son compte, nos doigts ne cessant de presser la détente de nos armes. Ceux des hommes qui ne participaient pas à la curée venaient de se précipiter à la poupe et faisaient bouillir les eaux de l'Ez sous le feu des espingoles de l'arrière. Les pseudo-sauriens qui nageaient dans notre sillage furent promptement expédiés. Nous retrouvâmes enfin nos esprits, haletants, et contemplant sur le pont d'épaisses souillures huileuses qui grésillaient encore : tout ce qui restait de notre hideux agresseur. »

Le lieutenant avala une longue gorgée de vin vitaminé avant de poursuivre : « Etions-nous véritablement en danger ou bien notre courte terreur allait-elle chercher ses racines dans un vieux fond d'anthropocentrisme dont nous n'avons pas réussi à nous débarrasser totalement, malgré des siècles de progrès technique ?... »

Et tandis qu'il continuait de discourir, l'esprit légèrement échauffé par l'alcool, Baird se demandait pourquoi il s'entêtait encore à passer sous silence un détail dont l'importance ne pouvait lui échapper : la présence sur la rive gauche de l'Ez d'un couple d'humanoïdes bizarrement accoutrés, se tenant rigoureusement immobiles entre deux volutes de fleurs rouges et semblant observer le plus attentivement du monde la scène qui se déroulait sur le pont de la canonnière.

Chavez vint prévenir Baird que la jeune femme demandait à lui parler. L'officier se mit à frotter ostensiblement ses paumes l'une contre l'autre afin de dissimuler au petit homme le tremblement de ses mains.

— « Est-elle enfin décidée ? »

— « Décidée à quoi ? » demanda l'autre en lançant à son interlocuteur un regard chargé de sous-entendus.

— « A raconter ce qui s'est passé au poste 3, bien sûr. Je crois que nous lui avons laissé suffisamment de temps pour se remettre du choc ! »

— « Allez donc en juger par vous-même, lieutenant. »

Baird haussa les épaules. Son air faussement détaché cachait mal ses inquiétudes. Son obsession n'avait cessé de croître et, plus les heures passaient, plus son envie de se jeter sur cette fille le dévorait. *Elle réveille la bête en moi...* Ce n'était pas seulement un cliché : il lui semblait vraiment qu'un animal des plus malfai-

sants poussait des rugissements à l'intérieur de son corps, exigeait la satisfaction immédiate de ses instincts les plus pervers. *Non ! Voyons ! C'est la frustration, rien que cela... On a vu des hommes — des femmes également ! — perdre momentanément la raison parce que leurs besoins sexuels n'étaient plus satisfaits. Tu dois être dans le même cas. Réfléchis, depuis combien de temps n'as-tu plus* sérieusement *fait l'amour à une femme ? Tu ne parles pas, bien sûr, des lugubres coucheries dans les bordels de Port-Jaïra...* »

Elle le reçut couchée, seulement couverte d'un drap. Le peu qu'il voyait de ses épaules ocrées lui laissait supposer qu'elle était demeurée entièrement nue. Aussitôt son épiderme baigna dans une sueur gluante. Baird n'avait pas la conscience tranquille car il ne pouvait oublier son attitude pour le moins indélicate, les gestes déplacés qu'il avait eus envers elle. Etait-elle vraiment inconsciente, n'avait-elle pas remarqué *quelque chose* ?

Le sourire qu'elle lui décocha ne le rassura qu'à moitié. « Je vais terriblement vous décevoir, lieutenant, mais je ne me rappelle plus rien ! »

— « Plus rien du tout, mademoiselle Farsán ! C'est tout à fait exclu, voyons ! Votre témoignage est capital, songez-y, puisque vous êtes — hélas ! — l'unique survivante du poste 3. »

Il se sentait davantage à l'aise maintenant. La conversation prenait un tour officiel et il pouvait se retrancher derrière son devoir d'officier qui revenait tout bonnement à tenter de faire la lumière sur une affaire pour le moins ténébreuse.

— « Je ne retrouve qu'un brouillamini d'images confuses, fulgurantes. Mettez-vous à ma place, lieutenant, *mettez-vous à ma place* ! »

— « Je fais de mon mieux, mademoiselle Farsán, mais j'avoue que cela ne m'avance guère. Au risque de vous paraître dénué de toute sensibilité, je vous dirai que je n'ai plus une minute à perdre et qu'il me faut découvrir ce qui s'est passé quand... »

Une soudaine crise de larmes lui coupa la parole. Moyra Farsán venait de cacher son visage dans son oreiller, les épaules violemment secouées par de longs sanglots. Le drap avait glissé d'une bonne trentaine de centimètres, dénudant une large portion d'un dos savoureusement bronzé. Baird ne perdit pas son temps si précieux à se demander si ces pleurs et cette chair soudain dévoilée ne cachaient pas quelque habile manœuvre ; il s'approcha vivement de la jeune femme hoquetante et se mit à lui caresser les

cheveux avec toute la douceur et toute la compassion dont il était capable.

« Mademoiselle Farsán, mademoiselle Farsán... »

Il conservait pourtant un semblant de lucidité qui lui soufflait qu'il devait être parfaitement ridicule et passablement inutile. Puis la main de la jeune femme s'abattit sur son poignet comme la patte d'un animal de proie et elle se retourna tout d'une pièce, jetant le drap au diable et le fixant droit dans les yeux. La révélation brutale de cette nudité dorée fit à Baird l'effet d'un coup de sabre dans le bas-ventre. Ce qu'il pouvait discerner dans les yeux de la splendide créature impudiquement offerte ne ressemblait plus guère à de la peur, non il s'agissait selon toute évidence d'une avidité *purement bestiale.* Purement bestiale, c'était cela même, et il lui donna sans plus attendre ce qu'elle attendait de lui et ce qu'il crevait d'envie de lui donner de toute façon, il lui enfouit les doigts dans la chair et cette chair était brûlante et humide et tout entière en attente, et Moyra s'affairait de ses deux mains et ses deux mains étaient d'une habileté consommée. Elle s'affairait sur lui comme il s'acharnait sur elle. Alors il bascula sur Moyra et s'immergea dans la lave de son ventre.

Le même soir, en redescendant du pont, Baird perçut un bruit suspect provenant de l'infirmerie. S'inquiétant du sort du matelot victime du shayen, et bien que celui-ci eût été jugé par Chavez à même de reprendre incessamment son travail, le lieutenant poussa la porte de métal frappée d'une petite croix rouge. La couchette du blessé se trouvait dissimulée par un rideau et il allait appeler lorsqu'un nouveau son nettement plus caractéristique le fit brusquement changer d'avis. Il écarta subrepticement le rideau et sentit la nausée lui monter aux lèvres : Moyra était vautrée sur l'homme déculotté jusqu'aux genoux et lui faisait sauvagement l'amour. Ses fesses s'agitaient sur un rythme prodigieux. Baird laissa retomber la tenture de matière plastique et s'éloigna sans bruit.

Il regagna sa cabine, s'enfonça une aiguille dans le bras et s'envoya parmi les étoiles.

...Dis, qu'est-ce que tu avais dit, vieux poète du temps que les étoiles étaient encore un rêve enrobé de coton, tu avais dit, vieux poète mort depuis des lustres, LES ÉTOILES SONT VRAIMENT LE STYX... le Styx, un fleuve noir et boueux enfoui sous la terre et parcourant

les vallées infernales, ah ! mort de Dieu, vieux Theodore des Etoiles, oui, les étoiles sont vraiment le Styx, mais le grand fleuve, l'Ez prodigieux, n'est-il pas aussi un tout petit peu le Styx, et hop ! je suis en plein dans le torrent des étoiles, écoute, foutre foutre foutre, les fourches solaires piquent et déchirent les voiles du vieux navire-univers (des pigeons de fer tombent comme des gargouilles détachées du ciel) et ses fesses, ses fesses dans la pénombre de l'infirmerie... C'est l'Ez, le Styx...

Quand il se réveilla, elle était assise entièrement nue, les jambes écartées sans la moindre gêne sur son sexe pollué, assise à même le sol de la cabine, et le regardait.

— « ...et toi tu es une sorcière, » dit-il, « une putain de sorcière ! »

— « Lieutenant Sigurd, pourrais-je vous poser une question... d'homme à homme ? »

— « Je suis à votre disposition, monsieur. »

— « De vous à moi, cette femme que nous avons amenée à bord vous fait-elle... comment dire... de l'effet ? »

Le jeune officier sursauta mais reprit aussitôt contenance et déclara d'un ton hautain, sans même prendre la peine de réfléchir :

— « Absolument pas ! »

Et Baird, devant cette véhémence, eut soudain l'impression qu'il frôlait d'autres abîmes encore. Il se retint juste à temps de formuler cette question: « Lieutenant, une femme a-t-elle jamais eu quelque chance de vous faire de l'effet ? » Il plongea son regard dans les yeux verts de son vis-à-vis et y surprit quelque chose, quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver.

Mon Dieu, chez lui aussi la bête se réveille. Un animal souple, plein de ruse, un chat ou un serpent, ou un croisement des deux, une bête élégante et dangereuse, pétrie d'une hideuse séduction... Et moi, je deviens fou à lier !

Baird se versa un autre verre de vin et le col du carafon fit un bruit agaçant en tambourinant sur le cristal. Les yeux mi-clos, Sigurd l'observait avec une humiliante insistance et il ne trouva rien de mieux à dire que :

— « Parlons d'autre chose, lieutenant, si vous voulez bien ! »

— « Monsieur, je suis à vos ordres, » dit calmement l'enseigne de vaisseau.

Il arborait un peu trop visiblement la nonchalance de l'ophidien lové au soleil de midi. L'étrange étincelle de tout à l'heure

avait déserté son regard vert, mais un malaise indéfinissable demeurait suspendu dans l'air, entre les deux hommes, tel un rideau d'invisibles flammèches.

Le ciel au-dessus de l'Ez était une soupe au goudron hersée de balafrures safran. Le pont de l'*Epouvante* luisait chichement sous la lune et le fleuve faisait un bruit soyeux en s'ouvrant à l'étrave comme le sexe de Moyra s'était ouvert...

Baird s'ébroua, sentit ses dents s'entrechoquer comme s'il avait eu la fièvre : Chavez avait surpris ce salaud de Foersen avec la fille. Elle avait entraîné le géant dans un petit réduit attenant à la cambuse et ils s'étaient arrimés l'un à l'autre à même le sol de métal. Chavez, qui possédait toutes les caractéristiques du voyeur, s'était empressé de donner tous les détails : « La violence de leurs ébats était telle qu'elle les faisait vibrer et tressauter comme des jouets mécaniques. » (Des jouets mécaniques ! Ce genre de spectacle rendait Chavez particulièrement lyrique.) « La petite poussait des gémissements à vous donner froid dans le dos... » Sèchement, il avait coupé court aux épanchements de son passager mais s'était retenu de lui demander quel démon le poussait à fureter dans le moindre recoin du navire. Chavez, il était payé pour le savoir, avait droit à certains égards.

Il respira profondément, mais l'air de Celaeno était chaud et gluant et il n'en fallait espérer aucun rafraîchissement. La canonnière traçait sa route dans un monde spongieux, hostile dont Baird commençait à soupçonner les dangereux secrets ; la lune bossuée disparut derrière des concrétions de nuages : il était seul dans la nuit.

...Foersen l'avait eue également. Et Chavez s'était rincé l'œil pendant qu'ils se vautraient sur les dalles métalliques et sonores : une brute, une pouffiasse et un voyeur ! S'il ne prenait pas immédiatement les mesures qui s'imposaient, tout l'équipage y passerait.

Il ressentait un pressant besoin de fumer, de boire, de se faire disparaître dans un trou du temps et de l'espace, loin, si loin que rien ne pourrait l'atteindre, jamais. Il rêvait d'un monde en fusion dans lequel il viendrait se placer comme en une matrice chaude et hospitalière, qui l'engloberait, le goberait, l'avalerait. Il descendrait alors dans le ventre tapissé d'accueillante quiétude, poussé mètre après mètre par des mains caressantes et minus-

cules vers le centre géométrique d'un œuf gigantesque où s'opéraient les métamorphoses.

Oui ! Peut-être bien que Moyra Farsán est une putain, une petite nymphomane de bas étage, que Foersen me dégoûte et que Sigurd m'inquiète... peut-être bien, mais ces deux créatures humanoïdes debout sur la berge, je les ai vues ! Je les ai vues et je suis prêt à en jurer. Elles étaient là, elles ne faisaient rien. Elles regardaient le monstre se jeter sur la canonnière. Rien de plus. Mais logiquement elles n'auraient pas dû se trouver là, puisque des rapports formels d'experts avaient nié l'existence d'une forme de vie supérieure sur Celaeno de Peroyne.

Plus tard, quand il descendit dans sa cabine, il la trouva en train de fumer avec des airs languissants de chatte indisposée. Il s'approcha d'elle, bien décidé à l'interroger plus fructueusement sur les événements qui avaient été à l'origine de l'anéantissement du poste 3.

— « Moyra ! Je veux savoir la vérité. Vous m'entendez ? *Je veux savoir, quand même je devrais vous torturer des heures durant pour vous rendre plus loquace, je veux savoir ce qui s'est passé durant cette fameuse nuit ! Je sais que vous vous en souvenez fort bien !* »

Mais avait-il *vraiment* prononcé ces paroles, formulé ces précises menaces ? Il lui semblait que sa voix n'était plus qu'un murmure et que les mains de Moyra qui venaient de se poser sur lui en un geste terriblement précis l'empêchaient de s'exprimer clairement.

Vous torturer des heures durant !

Foutaises ! Il n'y avait rien à faire, le complot était trop subtil, imbécile ! Quel complot ? Non ! Non ! Laisse ta main où elle se trouve, Moyra ! Qui parle de te torturer ?

— « Si vous m'écoutiez, » dit le petit homme mal rasé, « vous flanqueriez cette fille à la flotte et vous la laisseriez se débrouiller avec ces sales bêtes. » Il désigna quelques dos squameux filant vers la rive.

— « Je suis bien de votre avis, mais je ne peux faire grand-chose de vos bons conseils. C'est peut-être la plus fieffée salope de tout Celaeno de Peroyne, mais elle se trouve sur mon bateau et il faut que je la ramène saine et sauve à Port-Jaïra... »

Baird se remit à observer attentivement la berge, n'y décou-

vrant que le lent déroulement végétal, les crevasses de chaude pénombre et le miroitement des falaises gemmées, toutes choses qui lui étaient familières.

« Je me demande, » dit Baird, pensant à haute voix, « ce qui me fascine à ce point sur cette planète. »

— « Son caractère morbide, » riposta le petit homme.

Baird prit le parti de ne pas se vexer. Il haussa les épaules avec un rire nerveux, les yeux toujours rivés aux jumelles.

Si je mentionne la présence de créatures humanoïdes sur la rive de l'Ez, je peux compter sur une mise à la retraite anticipée...

Se confier à Sigurd ? Mais son subordonné ne mettrait-il pas ses confidences à profit pour lui porter préjudice ?

Ce qui ne laissait pas de surprendre Baird, c'était l'extrême réserve des autorités militaires de Port-Jaïra : au lieu de mettre en branle quelque complexe et tonitruant appareil de représailles, les responsables se contentaient d'émettre toutes les demi-heures des messages engourdissants dans lesquels il était question de silence diplomatique et d'enquêtes délicates. Le puissant Empire de Lémura montrait-il une nouvelle fois les crocs ? Il n'en croyait rien. L'agresseur — si l'on pouvait véritablement parler d'agresseur — utilisait des méthodes qui ne ressemblaient en rien à celles préconisées par les redoutables rivaux des hommes. *D'ailleurs, les créatures que j'ai entrevues — ou cru entrevoir — sur la berge de l'Ez m'ont semblé morphologiquement très différentes des Lems.*

A côté du lieutenant, Chavez faisait éclater entre ses dents de gros bonbons outrageusement parfumés. Le bruit de cette mastication mettait les nerfs saccagés de Baird à rude épreuve.

— « Un vieux proverbe dit que celui qui est invité à souper avec le diable doit se munir d'une longue cuiller... Je vous avoue que je n'aimerais pas me trouver à votre place, car les gros bonnets de Port-Jaïra ne vont pas être longs à désigner un jocrisse. Ceci dit sauf votre respect, lieutenant. Vous m'êtes sympathique — j'aime les gens excessifs — et si je puis témoigner pour vous, je le ferai bien volontiers. »

Baird baissa ses jumelles et se tourna lentement vers le petit homme. « Merci de votre aimable proposition, monsieur Chavez, mais j'ai bien peur que nous n'ayons tous une invitation à dîner avec le démon ! »

⁂

Le démon se manifesta brutalement deux heures plus tard lorsque la communication avec Port-Jaïra se trouva brutalement interrompue. Baird n'y alla pas par quatre chemins :

— « Si vous soufflez un mot qui puisse donner l'éveil à vos camarades, » dit-il au radio, « je vous abattrai de ma propre main. Me suis-je exprimé assez clairement ? »

— « On ne saurait être plus clair, monsieur, » dit l'autre en épongeant la sueur qui lui poissait le visage.

« Nous avons voulu conquérir l'univers, semblables à des taupes indélicates dans le jardin du monde. Mais nous sommes-nous jamais souciés de connaître les rouages intimes de ces civilisations, les mécanismes régissant la destinée de ces terres que nous avons — sans doute à tort — crues à jamais domestiquées, rangées pour l'éternité sous notre impitoyable bannière ? Et nous avons commis la vieille, la sempiternelle erreur de tous les conquérants, d'Alexandre le Grand à Adolf Hitler : nous avons jugé pouvoir sous-estimer l'adversaire. Car il y a des ennemis subtils que les canons, les roquettes, les lasers, les armes protoniques, les imploseurs et les crache-morts de toutes sortes laissent froids comme la pierre parce qu'ils disposent d'un moyen autrement efficace de nous réduire au silence : notre propre imperfection. J'écris ceci sur mon livre de bord et je l'écris avec crainte et tremblement. Je l'écris avec la certitude que si je suis lu — mais le serai-je jamais ! — ceux qui parcourront ces lignes me cloueront au pilori et me voueront une haine tenace. »

Le lieutenant Baird reposa son stylographe, repoussa son siège et contempla un instant le bout de ses bottes. Puis il se leva et alla faire l'amour avec Moyra Farsán. Elle fut, comme de coutume, tout en coups de griffes et en coups de reins...

De loin, le poste ressemblait à un énorme cube de métal posé parmi la jungle. Baird avait donné des ordres stricts afin que l'on demeurât au beau milieu du fleuve, à distance égale des rives. Contrairement à ce qu'il avait redouté, la petite forteresse n'avait subi aucun assaut, du moins à première vue. Quelques minuscules embarcations étaient rangées contre le wharf et il pouvait voir aux jumelles quelques silhouettes parfaitement humaines et coutumières aller et venir, s'affairant à des tâches quotidiennes.

Foersen s'approcha de la tourelle et demanda s'il fallait donner l'ordre d'aborder.

— « Notre route demeurera inchangée, » dit le lieutenant. « Nous rallions Port-Jaïra sans escale. »

Cheveux d'Ange en resta pantois. « Mais, monsieur, » commença-t-il.

— « Oseriez-vous discuter mes ordres, *monsieur Foersen* ? »

— « Nullement, monsieur. »

— « Toute la vitesse, » ordonna Baird.

Il se produisit un certain remue-ménage parmi les hommes occupés sur le pont quand ils se rendirent compte que quelque chose de parfaitement illogique s'était produit à leur insu. Pendant quelques secondes, le lieutenant craignit de voir éclater un semblant de mutinerie. Mais ils retrouvèrent leur calme presque aussi vite qu'ils l'avaient perdu.

Quand la canonnière passa très exactement à la hauteur de la forteresse, il y eut soudain sur la rive un concert de vociférations et l'officier constata que les silhouettes de tout à l'heure s'étaient transformées en marionnettes gesticulantes.

« Tout le monde sur le pont ! » ordonna Baird. « Les canonniers aux postes de combat ! »

Un jet de lumière aveuglant naquit de la forteresse, manqua de peu la tourelle et alla enflammer quelques arbres démesurés, allumant un incendie sur la rive opposée de l'Ez. Sur la jetée grouillante, les armes légères s'étaient mises à crépiter à leur tour.

Sans hésitation, Baird ordonna : « Feu à volonté. » Les artilleurs obéirent avec empressement et la forteresse se trouva bientôt sertie dans un chaton de flammes. Une nouvelle salve dégarnit le wharf de près de la moitié de ses occupants.

Sigurd se dépensait sans compter, les yeux luisants d'une sorte de fièvre. Ce devait être son premier véritable combat, et pour ce combat, on l'avait désigné pour une mission d'une cruelle absurdité : massacrer méthodiquement ses frères d'armes.

Au plus fort de la bataille, Chavez se montra sur le pont. Les mains dans les poches, il vint se planter au pied de la tourelle, et Baird, malgré sa colère de voir le petit homme se fourrer une fois de plus dans ses jambes, ne put s'empêcher d'admirer son calme (ou son inconscience ?).

— « Dieu fasse que la cuiller soit assez longue, lieutenant ! »

L'Epouvante s'en tira avec quelques poutrelles à demi fondues

et une brèche juste au-dessus de la ligne de flottaison. Elle laissait derrière elle d'indescriptibles ravages, un gigantesque incendie de forêt et bon nombre de cadavres.

Quand la canonnière navigua dans des eaux plus tranquilles, un silence effroyable s'installa sur le pont.

Baird se murmura cette phrase qui, en temps normal, lui eût semblé d'une insupportable grandiloquence : « Me voici devenu le nautonier du navire des morts. »

Il écrivait :

« Voilà donc pourquoi ce monde exerçait sur moi la fascination du serpent. Sans même le savoir, j'étais peu à peu devenu un citoyen de Celæno de Peroyne, insensiblement je m'étais familiarisé avec sa philosophie aux secrètes arcanes. J'ai massacré les miens sans haine mais sans repentir ; j'ai franchi l'ultime pas. Oui, et pourtant toutes ces mystérieuses alchimies des profondeurs, ces sortilèges indiscernables pour ceux de ma race, ne me sauveront pas lors de l'ultime épreuve... »

On frappa à la porte : c'était Chavez.

— « Non, lieutenant, ne prenez pas la peine de cacher ce que vous écrivez. Il y a longtemps que je sais que vous *les* avez vus. Me permettrez-vous de m'asseoir un instant ? »

D'un signe de la tête, Baird acquiesça.

« Je suis un grand voyageur, lieutenant, et j'ai vu bien des choses. Vous ne rêvez pas, vous n'avez jamais rêvé : ces créatures existent et ce monde leur appartient. Il leur appartiendra jusqu'au moment où il explosera en mille morceaux pour devenir un essaim de météorites, et personne ne pourra leur contester leur droit à la souveraineté absolue sur ses continents et ses mers... »

— « Et qu'allons-nous devenir à présent ? »

— « *Que voudriez-vous devenir ?* » demanda Chavez sans cesser de sourire.

De derrière la porte close, lui parvinrent les appels languissants de Moyra. Il l'entendit se tourner et se retourner sur sa couchette comme si elle s'était trouvée sur une rôtissoire.

Elle au moins, elle a découvert la solution à ses problèmes, se dit-il.

Les oiseaux shayen se mirent à hurler dans le ciel, battant le rappel des monstres. Une autre nuit n'allait pas tarder à tomber, bientôt les étoiles allaient s'allumer, la lune s'installer dans sa trajectoire visible. La canonnière filait silencieusement entre les rives équidistantes, mais personne à bord n'osait s'endormir. Car le sommeil était devenu un ennemi, un géniteur d'insoutenables cauchemars.

Dans Port-Jaïra livré aux flammes, des silhouettes indolentes, bizarrement accoutrées, erraient sans inquiétude. Parfois le feu inclinait vers elles ses têtes innombrables, venant leur prodiguer de chaudes caresses, avant qu'elles passent leur chemin.

La mer d'Offuz, tel un grand miroir de vif-argent, rutilait sous le soleil levant.

---

l'âge d'or de la SCIENCE FICTION

3e série

john wyndham
henry kuttner
isaac asimov
clifford d. simak
eric frank russell
robert bloch
robert w. chambers

FICTION SPECIAL 19 (216 BIS) 7 F

Le plus ancien des textes réunis dans
ce recueil date de 1904,
le plus récent de 1955.
Autant dire que c'est l'âge d'or
dans son sens le plus large
qui est ici représenté.
Parmi les nouvelles rares et inédites
qui composent ce panorama,
on trouvera quelques curiosités
exceptionnelles :

Le chef de port

par Robert W. Chambers

une superbe science-fiction "début de siècle",
qui sera une révélation pour les lecteurs d'aujourd'hui.

Opération Vénus

par John Wyndham

un récit majeur écrit dès 1932
par un auteur qui devait devenir un des maîtres
de la science-fiction britannique.

L'hybride

par Isaac Asimov

une œuvre de jeunesse de l'auteur
du "Livre des robots",
sa quatrième histoire, écrite par lui
en 1940 à l'âge de 19 ans.

Et bien d'autres surprises vous attendent
au cours de cette promenade à travers la science-fiction
d'hier ou d'avant-hier.
Que vous soyez un amateur chevronné
ou un nouveau venu au genre,
cette anthologie doit obligatoirement figurer
dans votre bibliothèque.

LESTER

DEL REY

Entre Tes mains

Né en 1915, del Rey fit ses débuts en 1938 (dans Astounding, *bien sûr, comme tous les grands auteurs de l'époque). Mais, contrairement à la plupart de ses confrères d'alors, c'est presque exclusivement dans le domaine de la nouvelle qu'il a conquis sa notoriété. (Aujourd'hui encore, on ne compte guère plus d'une demi-douzaine de grands auteurs de SF plus célèbres par leurs nouvelles que par leurs romans, et notamment — outre del Rey — Kuttner, Sheckley et Matheson.) Dès ses débuts, l'une des spécialités majeures de del Rey fut l'histoire de robot, à laquelle il insuffla une « humanité » et une sensibilité qui en renouvelèrent l'optique, ceci à l'opposé de la tendance « mécaniste » qui continuait d'animer à la même époque les récits d'Asimov sur ce thème.* Entre Tes mains, *paru en 1945 dans* Astounding, *est tout à fait représentatif de la démarche adoptée par Del Rey dans le traitement de l'histoire de robot. Il est clair que, dans un texte pareil, le robot devient un symbole, le moyen pour l'auteur d'exprimer certaines idées qui lui sont chères — le moyen aussi, par le biais de la peinture de l'homme artificiel, de réfléchir sur la condition humaine. Aujourd'hui où le type de SF qu'a incarné à la perfection un auteur comme del Rey risque de paraître dépassé ou démodé, il n'en est pas moins enrichissant et salutaire de se retremper dans ce message humaniste, dont l'idéalisme serait à tort confondu avec de la naïveté.*

A. D

SIMON AMES était vieux et il avait le visage amer comme seul peut l'avoir un idéaliste confirmé. Une onde d'émotions mêlées passa soudain sur ses traits tandis qu'il observait les ouvriers déverser du ciment pour obturer la petite ouverture de la construction en forme de dôme, mais ses yeux se reportèrent aussitôt sur le robot qu'on voyait à peine à l'intérieur.

— « Le dernier des Ames Modèle Dix, » dit-il tristement à son fils. « Et même pour celui-là, je n'ai pas pu y insérer les bobinages de mémoire totale ! Il n'y a en lui que les sciences physiques, dans l'autre forme mâle la biologie, et les humanités chez la femelle. J'ai dû m'en remettre aux livres et au matériel pour couvrir tout le reste. Nous sommes déjà convertis à la fabrication exclusive de robots-soldats, et nous ne pouvons plus poursuivre les expériences sur les humanoïdes... Dan, n'existe-t-il donc aucune manière concevable d'éviter la guerre ? »

Le jeune capitaine des Forces de Fusées haussa les épaules et sa bouche eut un frémissement de dégoût. « Aucune, père. Ils ont bourré le crâne de leur peuple d'idées de carnage et de pillage glorieux durant si longtemps qu'il leur fallait bien trouver un prétexte à utiliser leurs hordes de robots-guerriers. »

— « Hum ! Quelle bande d'idiots aveugles ! » Le vieillard eut un frisson. « Dan, cela ressemble à des frayeurs de vieille femme, mais cette fois, c'est la vérité ; à moins que nous ne trouvions rapidement un moyen quelconque d'éviter la guerre ou de la gagner, il ne restera plus personne pour en livrer une autre. J'ai consacré toute ma vie aux robots ; je sais de quoi ils sont capables... et aussi ce qu'on ne devrait jamais leur ordonner. Crois-tu que je dépenserais une fortune à construire ces abris par pure fantaisie ? »

— « Je ne discute pas, père. Dieu sait que je pense comme toi ! » Dan examina les ouvriers qui posaient la dernière couche de ciment pour ne laisser aucune ouverture dans les murs épais de six mètres. « Du moins, s'il y a des survivants, leur auras-tu apporté toute l'aide que tu pouvais. Maintenant, c'est entre les mains de Dieu ! »

Simon Ames approuva de la tête, mais son visage n'exprimait pas la satisfaction quand il se tourna vers son fils. « Tout ce que nous pouvions... et jamais assez ! Quant à Dieu ? Je ne saurais même pour quoi le prier, sur les trois points de la science, de la vie ou de la culture... » Les mots se perdirent dans le silence et son regard revint au tunnel comblé.

⁂

Le dôme disgracieux se tassait au sol, inondé des pluies de Dieu et de celles plus destructrices de l'homme. La neige le recouvrait puis fondait, et d'autres choses s'accumulaient que le soleil de l'été était impuissant à disperser, si bien que le sol monta au niveau du sommet du dôme. La forêt avançait en rampant et les saisons se succédaient en changements sans cesse répétés qui empilaient les uns sur les autres siècles après décennies. A l'intérieur, la carcasse brillante de SA-10 attendait dans l'immobilité.

Enfin la foudre frappa, déchiqueta un arbre, traversa le dôme, suivit un câble d'alimentation, détruisit un relais à retardement en y causant un court-circuit et alla se perdre dans la terre.

Un cardinal lança son chant au-dessus du robot qui leva les yeux et dont le visage impassible parut en quelque sorte refléter l'étonnement. Il écouta un moment, mais l'oiseau s'était enfui à la vue de sa lourde silhouette en marche. En poussant un petit soupir de fatigue, il poursuivit sa route, se frayant un passage bruyant dans le sous-bois. Il se trouva enfin de retour près de l'entrée de sa caverne.

Le soleil était éclatant ; il l'étudiait pensivement. Il en connaissait le nom ainsi que la complexe réaction en chaîne des carbones qui se perpétuait à l'intérieur. Mais il ignorait qu'il savait cela, il ignorait aussi pourquoi.

Il resta sur place encore une seconde, dans le silence, puis ouvrit la bouche et lança un long appel plaintif : « Adam ! Adam, montre-toi ! » Mais, à présent, le cri si souvent répété et l'inclinaison de sa tête trahissaient le doute. Et une fois de plus, seuls lui parvenaient les bruissements d'activité de la forêt.

« Ou alors, Dieu ? Dieu, m'entends-Tu ? »

Mais la réponse ne fut pas différente. Une souris des champs sortit d'une touffe d'herbe et un faucon prit son essor au-dessus des frondaisons. Le vent murmurait dans le feuillage, mais le Créateur ne se manifestait en rien. Après un dernier regard chargé de regret, il pivota lentement vers le tunnel qu'il avait creusé et se faufila pour regagner sa caverne.

A l'intérieur, une unique ampoule restée intacte dispensait encore de la lumière. Il promena les yeux, de la brèche irrégulière ouverte dans le mur épais, à l'endroit où une explosion ancienne

avait projeté des débris de béton contre l'autre paroi. Entre ces deux points, ce n'était que ruines et poussière. Il semblait bien qu'en un temps le lieu eût été bourré de livres et de films, mais il ne subsistait de tout cela que des fragments pourris de reliures et des tronçons de rubans magnétiques parmi les éclats de verre et les ordures sur le sol.

C'était seulement du côté où il avait été placé à l'origine que les dégâts n'étaient pas aussi complets. Il y avait là des instruments de petit laboratoire, dont beaucoup étaient restés utilisables, et il en énuméra les noms, un à un, du générateur atomique qui ronronnait au projecteur et à l'écran dressé sur une table.

Son esprit trouvait là l'ordre et la logique, et le monde au-dessus de lui s'était conformé à une évolution compréhensible. Lui seul semblait n'avoir pas de rôle ni de but. Comment était-il venu en cet endroit et pourquoi n'avait-il pas de souvenirs personnels ? S'il était sans rôle, sans utilité, pourquoi était-il doué de sens ? Il ne voyait pas de réponses à ces questions.

Il ne disposait que des mots mystérieux figurant sur la bande de ruban conservée à l'intérieur du projecteur. Mais la partie intelligible de ce document était son seul moyen de connaissance ; il éteignit l'ampoule et s'accroupit derrière le projecteur, les yeux braqués sur l'écran, puis déclencha le moteur.

Il y eut une courte vision de tourbillons sombres, puis des sphères et des points brillants, qui devenaient peu à peu des soleils et des planètes issus du néant pour dessiner un ciel. Une voix calme se fit entendre : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » L'écran montra cette création et les débuts de la vie.

« Symbolisme ? » murmura le robot. Du moins la géologie et l'astronomie faisaient-elles partie de ses connaissances. Cependant, sous l'angle esthétique et mystique, c'était assez vrai. Même les formes de vie de la surface s'étaient adaptées à celles qui apparaissaient sur l'écran.

Puis une seconde voix — assez semblable à la sienne par sa force et sa sonorité — emplit le haut-parleur. « Descendons et créons l'homme à Notre Image ! » Une brume lumineuse et mouvante qui symbolisait Dieu apparut, modela l'homme avec la poussière du sol et lui insuffla la vie. Adam se sentit vite seul et Eve fut formée d'une de ses côtes. Elle découvrit le Jardin d'Eden et se laissa tenter par le brouillard serpentin des ténèbres ; puis elle tenta à son tour le faible Adam, jusqu'au jour où Dieu décou-

vrit leur faute et les bannit. Mais le bannissement s'achevait dans un fatras de film déchiré et le haut-parleur se tut.

Le robot coupa le courant et s'efforça de déchiffrer l'énigme. Il *fallait* bien que cela le concerne, puisqu'il était seul à pouvoir assister à ce spectacle. Et comment cela pouvait-il être, s'il n'était pas lui-même un des personnages ? Ni Eve ni Satan, mais peut-être Adam. Mais alors Dieu devrait lui répondre. Par ailleurs, s'il était Dieu, peut-être l'histoire n'était-elle pas fait accompli, Adam n'était pas encore créé, et par conséquent il n'y avait pas de réponse à fournir.

Il hochait lentement la tête. Pourquoi ne se serait-il pas installé ici pour se reposer, avec ce film pour lui rappeler ses projets, pendant que le monde se préparait à la venue d'Adam ? Maintenant, réveillé, il lui fallait aller de l'avant et créer l'homme à sa propre image ! Mais avant tout, il fallait éliminer le danger dont le film l'avait averti.

Il se redressa et ses pas étaient plus décidés quand il se mit en mouvement pour regagner la surface. Dehors, le soleil brillait encore et il se dirigea vers lui pour pénétrer dans la forêt si désordonnée d'Eden. Maintenant, la prudence lui venait tandis qu'il se déplaçait silencieusement dans le taillis, comme une grande guirlande de métal, les yeux aux aguets et les mains prêtes à se porter en avant à la vitesse de l'éclair.

Il le découvrit enfin, lové près d'une grosse tête de roche. C'était plus petit qu'il ne l'avait cru, rien que six pieds de souplesse écailleuse et noire, mais la forme et la langue fourchue étaient parfaitement reconnaissables. Il fonça dessus dans un tourbillon de vitesse, en poussant un cri de joie, puis il s'écarta, et l'objet privé de vie sur le roc ne pourrait jamais plus tromper même la plus naïve des Eve.

Le soleil du matin trouva le robot penché sur ce qui avait été un cochon sauvage et maniant un couteau avec précision. Il ouvrit délicatement le cœur et le manipula pour étudier le fonctionnement des valvules. Décidément, songeait-il, la vie est rudement compliquée. Et un doute passager lui effleura l'esprit. Cela avait paru si facile, sur le film ! Par moments il se demandait pourquoi il connaissait la mécanique céleste avec toutes ses complications sans rien savoir de ses autres créations.

Il finit toutefois par enterrer les restes du cochon et s'assit parmi les glaises de teintes différentes qu'il avait recueillies, ses doigts se mouvant prestement pour modeler les os du squelette

à partir d'une terre blanchâtre ; il façonna ensuite un cœur en terre rouge. Les filets nerveux et les vaisseaux sanguins minuscules étaient au-delà de ses moyens, mais il n'y pouvait rien ; d'ailleurs, s'il avait créé le gigantesque soleil à partir de rien, Adam naîtrait bien de cette sculpture grossière.

Le soleil poursuivait sa course ascendante et les détails se multipliaient. A l'intérieur, tous les organes étaient au complet, y compris la masse grisâtre qui serait le cerveau. Il entreprit d'envelopper de rouge les muscles. Il lui fallait ici réfléchir davantage, pour adapter les notions qu'il avait acquises en disséquant le cochon, aux membres plus longs et à la structure différente de ce nouveau corps. Mais son organe cervical se plongea avec détermination dans les calculs qui s'imposaient. Enfin il eut achevé son travail.

Inconsciemment, il s'était mis à chantonner en imitant les oiseaux tandis que ses doigts modelaient la glaise colorée pour dissimuler les muscles et conférer au corps une symétrie harmonieuse. Il avait été forcé de deviner le teint, bien que les lèvres sombres sur le film lui eussent indiqué qu'elles étaient rouges du sang qui les gonflait.

Au crépuscule, il se redressa, hochant approbativement la tête devant son ouvrage. C'était la reproduction fidèle de l'Adam du film, qui n'attendait plus que le souffle de la vie. Et ce souffle, c'était lui qui devait le donner, le puiser dans les forces qui coulaient dans ses nerfs et son cerveau de métal.

Il fixa adroitement des fils de connexion à la tête et aux pieds de la statue de terre ; puis il ouvrit son panneau de poitrine pour relier les autres extrémités à la borne terminale de ses propres circuits, concentrant sa volonté à faire passer le courant jusqu'à la silhouette étendue devant lui. Il fut soudain envahi d'une grande faiblesse qui faillit lui faire perdre conscience, mais il ne réduisit pas pour autant son flux d'énergie. De la vapeur jaillit, recouvrant la statue comme le brouillard avait enveloppé Adam, mais elle se dissipa lentement et il coupa le courant, prenant un repos d'une seconde tandis que la masse d'énergie revenait en lui. Ensuite, à gestes précautionneux, il décrocha les fils conducteurs et les retira.

« Adam ! » Le commandement résonna dans la forêt, vibrant d'insistance. « Adam, lève-toi ! Moi, ton créateur, je te l'ordonne ! »

Mais la silhouette resta immobile. Maintenant, il distinguait de grandes craquelures dans la glaise et le noble sourire qu'il lui

avait mis aux lèvres devenait un rictus béant. Aucun signe de vie ! La créature était inanimée, tout comme le sol dont elle avait été tirée.

Il s'accroupit, gémissant et balançant la tête, et s'efforça de refermer les craquelures. Ses efforts n'eurent d'autre résultat que de désagréger encore plus l'œuvre. Il finit par se lever et se mit à la piétiner jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la roche qu'une grande tache multicolore. Le visage avisé et cynique de la lune se moquait de lui, et il poussa un hurlement de colère et d'angoisse auquel répondit une chouette solitaire qui se méprit sur cet appel.

Un Dieu sans puissance ou un Adam sans Dieu ! Tout marchait si bien dans le film, quand Adam naissait de la poussière du monde...

Mais le film n'était que symbolique, alors qu'il l'avait pris au pied de la lettre ! Bien sûr, il avait échoué. Les cochons n'étaient pas de la poussière, mais des ensembles de gelée colloïdale. Et ils en savaient davantage que lui, puisqu'ils avaient des petits pour lui prouver qu'ils avaient au moins un moyen de transmettre la vie.

Soudain, il redressa les épaules et s'enfonça de nouveau dans la forêt. Adam pourrait encore surgir, pour soulager le sentiment de solitude du robot. Les cochons étaient dans le secret, donc il était en mesure de le découvrir ; ce qu'il lui fallait, c'était encore des cochons, et il ne devait pas être trop difficile de s'en procurer.

Toutefois, deux semaines plus tard, c'était un robot très tourmenté qui s'était assis pour contempler ses cochons qui mastiquaient avec un contentement évident leur nourriture. La vie, au lieu de se simplifier, n'était que devenue plus compliquée. Le fluoroscope et le microscope électronique, réparés, lui avaient révélé pas mal de renseignements, mais il manquait toujours quelque chose. La vie semblait ne commencer qu'à partir de la vie ; même les deux cellules fondamentales étaient en quelque sorte curieusement différentes des siennes. Naturellement, la vie divine pouvait être autre chose que celle des animaux, pourtant...

Il s'arracha à sa métaphysique dans un haussement d'épaules et retourna au laboratoire en évitant avec soin les petits cochons qui se promenaient avec confiance entre ses jambes. Il retira lentement le dernier ovule du fluide nutritif dans lequel il le conservait, puis le plaça sur une lame de verre qu'il glissa sous

le microscope. Alors, avec un mince filament de platine, il guida d'une main sûre, quelques spermatozoïdes vers l'ovule, par des déplacements au centième de millimètre.

D'échec en échec, il avait mis au point sa méthode et cette fois la cellule mâle trouva et perça l'ovule. Sous les yeux du robot, l'unique cellule arrondie commença à s'allonger et à se séparer par le milieu. Cela annonçait une réussite ! Il y eut deux, puis quatre cellules et ses mains poursuivirent leur infinitésimale besogne, rapidement, pour les garder dans le champ du microscope, tout en remplaçant la lame par une mince membrane doublée de tubes encore plus minces destinés à amener l'oxygène, la nourriture et de minuscules quantités des hormones de stimulation et de contrôle grâce auxquelles il espérait donner la forme voulue à sa création.

Il y avait maintenant huit cellules et il attendait impatiemment qu'elles projettent un tube vers la membrane comme elles le faisaient en direction de la matrice de la truie... Mais elles n'en firent rien ! Sous ses yeux mêmes une nouvelle division s'amorça, puis s'interrompit. Les cellules étaient mortes une fois de plus. Tout son labeur et sa pensée avaient été vains, comme par le passé.

Il resta debout, silencieux, abandonnant toute prétention à la divinité. Son esprit abdiqua, laissant le rêve se perdre dans le néant ; et il n'avait plus rien pour le remplacer, rien qui lui fût une raison d'exister, un but... Plus que le vide au lieu d'un concept.

Il ouvrit d'un air morose la cage grossière et entreprit de chasser les cochons qui grognaient et ne voulaient pas s'en aller. Ils prirent quand même le tunnel, d'où ils partirent s'enfoncer dans la forêt. C'était un matin triste, sans soleil apparent, bien accordé à l'humeur qui le prit quand le dernier animal eut disparu, le laissant doublement seul. Ce n'étaient pas des compagnons très intéressants, mais ils avaient meublé le temps et il avait bien aimé les petits. A présent, ces derniers aussi s'étaient enfuis.

Fatigué, il laissa choir ses six cents livres sur le sol, le regard fixé sur les nuages noirs qui tournoyaient au-dessus de lui. Une fourmi curieuse monta sur son corps pour l'explorer. Il la suivit des yeux, mais resta indifférent. Puis l'insecte à son tour le quitta.

— « Adam ! » L'appel venait de la forêt, sonore, impératif. « Adam, montre-toi ! »

— « Dieu ! » Il se releva d'un geste maladroit sur ses membres

de métal. Dans les heures sombres, dans son plus grand besoin, Dieu s'était enfin manifesté. « Dieu, je suis ici ! »

— « Avance, Adam ! Viens, Adam ! Montre-toi, Adam ! »

Avec un cri farouche, le robot se précipita en direction des bois, envahi d'un chatouillement électrique intense. Il n'était plus délaissé, il n'était plus un copeau perdu balayé par la tempête. Dieu était venu à son intention. Il progressait lourdement, butant sur des branches abattues, déchiquetant les taillis au passage, sans faire attention au bruit qu'il déchaînait, pour que Dieu sache combien il était ardent à le rejoindre ! L'appel s'éleva une seconde fois, mais d'un point qui n'était plus situé droit devant lui. Il vira un peu, empêtré par sa masse. « Me voici ! J'arrive ! »

Dieu le soulagerait de ses misères et lui expliquerait pourquoi il était si différent des cochons ; Dieu saurait tout cela. De plus, Eve viendrait à la vie et la solitude ne serait plus ! Il aurait du mal à la tenir à l'écart de l'Arbre de Science, mais peu lui importait cette difficulté !

Et d'une direction encore changée, l'appel lui parvint... Peut-être Dieu était-il mécontent de tout ce vacarme ? Le robot adopta un pas plus calme et marcha d'un air respectueux. Autour de lui, les oiseaux chantaient, et le cri s'éleva, sonore, tout proche. Il pressa l'allure en s'efforçant de combiner la vitesse et le silence malgré son poids.

Cette fois, l'intervalle se prolongea davantage, mais quand l'appel vint, c'était d'un point plus élevé que lui, à proximité. Il inclina encore la tête, se baissa et rampa jusqu'à l'antique chêne d'où émanait la voix, mal assuré, à demi effrayé, mais brûlant d'attente.

— « Avance, Adam ! Adam ! » Le son était à la verticale, mais Dieu ne se manifestait pas sous une forme visible. Le robot inspecta lentement du regard le feuillage de l'arbre. Seul un oiseau y était perché... et de son bec ouvert sortit une fois de plus l'appel : « Adam ! Adam ! »

C'était un oiseau moqueur qu'il avait déjà entendu imiter le chant des autres oiseaux et qui se mettait à présent à reproduire sa propre voix, ses propres paroles ! Et il avait suivi cela par toute la forêt dans l'espoir de rencontrer Dieu ! Il lança un cri brusque si aigu et rageur à l'adresse de l'oiseau que celui-ci quitta sa branche en un vol désordonné pour aller se percher sur un autre arbre, d'où il regarda le robot en penchant la tête. « Dieu ? »

fit-il encore, puis il changea de ton pour imiter le rauque appel du geai.

Le robot s'appuya au tronc de l'arbre, se refusant à perdre tout espoir. Il savait si peu de choses de Dieu ; ce dernier n'avait-il pas utilisé l'oiseau pour l'attirer en cet endroit ? Du moins l'arbre n'était-il pas très différent de celui sous lequel Dieu avait endormi Adam avant de créer Eve.

D'abord le sommeil, ensuite la venue de Dieu ! Il se coucha, d'un geste décidé, s'efforçant de feindre la torpeur des cochons, chassant de son esprit des hypothèses ridicules sur la position possible de sa côte. C'était long et difficile, mais il s'obstina sombrement et réussit à s'hypnotiser pour s'abrutir mentalement ; peu à peu, les bruits de la forêt s'amenuisaient à n'être plus qu'un filet dans sa tête. Puis ce filet même s'arrêta.

Il n'avait aucun moyen de savoir combien de temps cela avait duré, mais il s'assit soudain, encore étourdi, au roulement du tonnerre, tandis qu'une lourde et cinglante pluie s'abattait en rideau sur ses yeux. Une seconde, il regarda son flanc, mais il n'y vit pas de cicatrice.

Une fourche de feu se planta dans un arbre voisin, couvrant le robot d'éclats de bois. Ce n'était décidément pas ainsi que se déroulait le film. Il se releva en tâtonnant, chassa la pluie de ses yeux et se mit en marche vers sa caverne. De nouveau la foudre tomba, plus près, et il accéléra l'allure pour prendre le pas de course. Le vent fouettait les arbres, en brisant certains çà et là avec une farouche férocité. Il fallait au robot toute la puissance de ses aimants pour avancer à quinze kilomètres à l'heure au lieu des quatre-vingts auxquels il était accoutumé. Une fois, le vent le surprit et le projeta contre un rocher dans un tintamarre de métal, mais cela ne pouvait lui causer aucun mal et il reprit sa route jusqu'à l'entrée protégée de son tunnel de terre battue.

En sûreté dans la caverne, il se sécha à la lampe aux infrarouges, assis près de l'entrée pour contempler le déchaînement grandiose de la tempête. Certainement, cette furie n'avait pas sa place dans un Eden où la rosée s'accrochait aux feuillages, le soir, sous la brise caressante et musicale !

Il hocha lentement la tête, détendant ses mâchoires contractées. Ceci ne pouvait être l'Eden où l'attendait Dieu. Peu importe par quel sortilège Satan l'avait attiré en ce lieu et lui avait volé

sa mémoire, tout ce qui comptait, c'était de regagner l'Eden, ce qui devait être assez simple, puisque le Jardin se situait parmi les rivières. Ce soir, à l'abri de la tempête, il se préparerait, et demain il suivrait le cours d'eau dans la forêt, qui le conduirait à l'endroit où Dieu attendait.

Avec la foi naïve d'un enfant, il rentra et se mit à arracher les minces panneaux de bérylite des tables du laboratoire et des armoires tout en imaginant son arrivée et en ayant des visions d'Eve. Dehors l'ouragan tourbillonnait et détruisait, mais il ne l'entendait plus. Demain il partirait pour son pays. Le mot était plutôt brumeux dans son esprit, comme l'étaient la plupart des mots agréables, mais la sonorité en était bonne, écartait l'idée de solitude ; elle lui plaisait.

Six cents années sans fin s'étaient lentement perdues dans l'éternité et même le sol de béton était piqueté après tous ces siècles de piétinements et d'attente. Le temps avait érodé tous les espoirs, les projets, les étonnements, et maintenant ne subsistait qu'un morne désespoir, trop ancien déjà pour s'exprimer par la fureur ou même la folie.

Le robot femelle était affalé, sans mouvement, sur l'excavateur atomique, les yeux levés, vides, par-delà le dôme, par-delà les piles de bouquins et de films, plus loin que les massives machines tassées sur le sol pour l'éternité. Il y avait là une pioche et elle la regarda sombrement ; en un temps, après que le dictionnaire lui en eut révélé l'usage, elle avait vu dans cet outil la clé de l'évasion, mais à présent ce n'était qu'un symbole de plus de la vanité de tout.

Elle se leva et s'avança mollement, ramassa la pioche par ses deux manches métalliques et frappa le mur, de la lame de bois ; un éclat s'en arracha, un de plus, et une poussière séculaire tomba sur le sol, mais ce n'était toujours pas une ouverture sur l'évasion. Rien n'y était bon. L'humanité ainsi que les autres robots avaient dû périr depuis longtemps, ne lui laissant ni un espoir de liberté, ni un usage pour cette liberté si elle y parvenait.

En un temps elle avait puisé dans sa connaissance remarquable de la psychologie l'énergie de dresser des plans pour restaurer l'héritage humain, mais maintenant la table couverte de notes n'était que dérision ; elle tendit une main fatiguée...

Et se figea en une statue de métal ! Affaibli par l'épaisseur du béton armé, un signal imprécis lui parvenait sur le récepteur radio qui lui était incorporé.

De toute sa tension énergétique, de toute sa volonté, elle lança un appel en réponse ; mais elle ne reçut pas d'accusé de réception. Tandis qu'elle demeurait immobile durant les longues minutes, les signaux devinrent plus clairs, tout en restant indifférents, ignorants de sa présence. Puis un choc soudain parut intervenir, ils se renforcèrent et la pensée d'un autre robot lui devint brusquement accessible... Des pensées insensées, enveloppées de démence ! Et dans l'instant même où elle prenait conscience de cette folie, les pensées s'estompèrent. Elles se réduisaient de seconde en seconde, elles s'éloignaient, la laissant de nouveau seule et privée d'espérance.

Avec un hurlement sauvage, elle lança l'inutile pioche contre le mur et la regarda rebondir en éveillant des échos assourdissants. Toutefois, elle n'était plus sans but ; ses yeux avaient observé que le béton s'était émietté sous la pointe de métal. Elle recueillit la pioche au vol avant qu'elle touche le sol, saisissant le manche de bois entre ses mains petites mais fortes. Toute la puissance de ses aimants entra en action quand elle leva les bras et frappa, tandis qu'elle repoussait du pied les débris qui tombaient en cascade sous la violence de ses coups.

Derrière ce béton qui se désagrégeait rapidement, c'était la liberté... et la démence ! Sûrement il n'existait plus de vie humaine dans un monde capable de rendre fou un robot, et s'il en restait... Elle chassa de son esprit les images qui surgissaient et poursuivit farouchement son œuvre de démolition.

Le soleil brillait sur une forêt détrempée, marquée des ravages de la tempête, et révélait le robot mâle qui suivait, infatigable, la rive du ruisseau. En dépit de son lourd fardeau, ses jambes se mouvaient rapidement et quand il abordait des étendues de sable ou de terre dégagée, ses longues enjambées grandissaient encore ; il n'y avait que trop longtemps déjà qu'il se berçait d'illusions dans ce pays hostile.

Le ruisseau rejoignit un cours d'eau plus important. Il fit halte, laissant tomber son ballot mal fait et en arrachant l'enveloppe. Quelques minutes plus tard, il mettait à flot un bateau

assemblé à partir des plaques de bérylite et y embarquait. Le petit groupe électrogène du microscope électronique ronronna doucement et un jet de vapeur commença de fuser sous l'esquif. C'était grossièrement monté, mais efficace, comme le démontrait le sillage bouillonnant qu'il laissait après lui, et tout en étant plus lent que sa propre vitesse la plus élevée, ce moyen de déplacement lui éviterait les détours et les obstacles infranchissables.

Les heures coulaient, rapides, et les ombres s'étirèrent de nouveau, mais le cours d'eau s'élargissait et l'espoir grandissait en lui, bien qu'il ne surveillât les rives que d'un œil distrait, ne comptant pas déjà découvrir l'Eden. Puis il franchit un coude de la rivière et se redressa brusquement, la tête tournée vers la berge, pour examiner quelque chose qui paraissait totalement étranger au paysage. Pendant qu'il abordait, puis s'avançait sur la rive, il vit un vaste trou béant dans la terre, d'une trentaine de mètres de profondeur et de cinq cents mètres de diamètre, entouré de ruines visiblement artificielles. De hauts conduits s'élevaient de-ci de-là, tordus, déchiquetés, parmi des amas de béton et des objets manufacturés endommagés au point qu'il était impossible de les reconnaître. Tout près, un poteau, incliné à angle ridicule, portait un panneau.

Il gratta les pellicules de corrosion et distingua les caractères à demi effacés : HOGANVILLE, *1 876 habitants*, VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE. Cela n'avait pas de signification pour lui, mais les ruines le fascinaient. Ce devait encore être un mauvais tour de Satan ; une telle laideur ne pouvait émaner que de lui.

Tout en secouant la tête, il retourna vers son embarcation, pour forcer de vitesse pendant l'ascension des étoiles. De nouveau il arriva parmi des ruines, plus étendues, mais plus difficiles à distinguer, parce que les dégâts étaient plus considérables et que la forêt avait à peu près envahi le terrain. Il ne sut de quoi il s'agissait qu'en découvrant des cratères irréguliers, hérissés, où pas même un brin d'herbe ne poussait. Et parfois, tandis que la nuit suivait son cours, il trouvait des entonnoirs plus réduits, comme si on avait fait sauter des objets particuliers. Finalement il chassa de son esprit toute spéculation à ce sujet ; cela ne le concernait en rien.

Quand revint le matin, il avait laissé derrière lui les ruines les plus navrantes et la rivière s'étalait largement, avec un fort cou-

rant, ce qui semblait indiquer que son voyage touchait à son terme. Puis la saveur légèrement saline de l'océan lui parvint, et il poussa un hululement prolongé, tout en scrutant les alentours, à la recherche d'un point d'observation.

Devant lui, une faible éminence rompait la plaine, surmontée d'une masse de verdure de forme circulaire. Il se dirigea vers la butte. Le bateau fit grincer le gravier ; le robot bondit sur l'humus, escalada la hauteur et atteignit le sommet couvert de plantes rampantes. De ce lieu, il voyait tout le cours inférieur de la rivière, sans le moindre bras d'eau annexe ou affluent jusqu'à la mer, à une distance de quarante kilomètres. Le paysage était agréable, doux à contempler et il n'était pas difficile d'imaginer que c'était le Jardin d'Eden.

Mais à présent, et pour la première fois, en redescendant, il remarqua que le sommet ne faisait pas partie intégrante de la butte, comme il lui avait d'abord paru. C'était du béton d'un même gris-vert que les parois de la caverne d'où il s'était échappé, tel un oiseau sortant de l'œuf.

Et voici qu'il se trouvait devant une autre de ces constructions, qui, comme un œuf non encore éclos mais déjà craquelé, n'allait pas tarder à s'ouvrir à en juger par le trou creusé dans sa surface, tout près de lui. Un instant, l'idée qu'évoquait sa comparaison le laissa paralysé, puis il entreprit d'écarter les plantes qui recouvraient le béton et sauta dans le trou ; il s'arma alors d'une petite plaque fixée à un pan de mur intact. Ce n'était qu'un mauvais outil, mais si Eve était enfermée à l'intérieur, si elle avait besoin d'aide pour briser sa coquille, cela lui suffirait.

— « A vous qui aurez survécu au massacre, moi, Simon Ames... » Les mots lui attirèrent l'œil et malgré lui son attention se concentra sur la plaque. Il lut avec curiosité l'inscription. « ...je dédie ceci. Il n'est guère aisé d'entrer, mais vous ne sauriez vous attendre à un héritage qui ne vous coûterait pas un effort. Forcez le passage, prenez ce qui est à l'intérieur et faites-en usage. A vous qui en avez besoin et qui vous donnerez du mal pour l'obtenir, je laisse la somme des connaissances qui étaient... »

La Connaissance, la Connaissance, interdite par Dieu ! Satan avait placé sur sa route la signification indubitable du symbole de l'Arbre de Science, sous la forme d'un faux œuf, et il avait failli se laisser prendre au piège ! Quelques minutes de plus et... ! Il frissonna et ressortit, mais l'optimisme reprenait le dessus en lui. Que ce soit donc l'Arbre ! Mais cela voulait dire qu'il était

réellement dans l'Eden et, averti par le signe de Dieu, il ne craignait plus les ruses de Satan, mort ou vif.

Au trot allongé, il descendit l'éminence vers les prairies et les bois, abandonnant le bateau désormais inutile. Ce serait sur ses pieds qu'il entrerait dans le Jardin, tel que Dieu l'avait créé !

Une demi-heure après, il chantonnait avec bonheur en longeant un sentier bordé d'un côté par des champs florissants où poussaient des plantes variées et de l'autre par une petite forêt. Ici régnaient l'ordre et la logique, comme il convenait. C'était certainement l'Eden.

Et pour le confirmer, Eve lui apparut. Elle s'avançait sur la piste, vers lui, les cheveux flottants, avec un tissu drapé sur ses seins et ses hanches, mais au-dessous, la silhouette était celle de la Femme, dans toute sa beauté unique. Il se retira hors de vue, soudain pris de timidité et d'incertitude, ne se demandant que vaguement comment il se faisait qu'elle surgisse ainsi devant lui. Puis elle fût tout près et il fit un mouvement impulsif, laissant échapper un murmure d'extase !

— « Eve ! »

— « Oh ! Dieu ! Dan ! Dan ! » Ce fut un cri éperdu qui rompit le calme de l'atmosphère, puis elle s'enfuit, saisie de panique pour s'enfoncer dans les bois. Il secouait la tête de stupéfaction, tandis que ses propres jambes le propulsaient avec une vigueur accrue à la poursuite d'Eve. Il l'avait presque rejointe quand il aperçut le serpent, vivant et plus fort que jamais !

Mais cela ne dura pas longtemps ! Elle poussa un seul soupir et il la souleva de terre pour la reposer de côté, d'une main, et de l'autre, trancha la tête aux dents pointues, d'un seul coup. Il prit un ton doucement grondeur : « Tu n'aurais pas dû t'enfuir vers le serpent, Eve ! »

— « Vers le... Pouah ! Mais... tu aurais pu me tuer toi-même avant qu'il me morde ! » La pâleur de la peur quittait son visage, remplacée par une expression de méfiance, de crainte.

— « Te tuer ? »

— « Tu es un robot ! Un démon ! Dan ! » Elle se tut quand une silhouette musclée émergea des taillis, une hache à la main, et aux talons, un chien magnifique. « Dan, il m'a sauvé la vie... Mais c'est un robot ! »

— « J'ai tout vu, Syl. Du calme ! Rapproche-toi de moi doucement, si tu peux. Bon ! Il leur arrive d'avoir des périodes de passivité, m'a-t-on dit. Shep ! »

— « Oui, Dan ? » grogna le chien en réponse, mais sans quitter des yeux le robot.

— « Va chercher les gens ; crie-leur tout simplement « robot ! » et reviens. C'est bon, file ! Toi... Que nous veux-tu ? »

SA-10 carra les épaules et grommela durement : « Des choses qui n'existent pas ! De la compagnie, l'occasion d'employer ma force et ce que je possède de science. Peut-être ne suis-je pas censé avoir ces dons, mais c'est cela que je désirais ! »

— « Hum... C'est vrai qu'on débite des contes de bonne femme sur des robots amicaux cachés quelque part pour nous venir en aide... Nous en aurions bien besoin. Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ? »

L'amertume se fit sentir dans la voix du robot quand il désigna la rivière vers l'amont. « Du côté du soleil. Jusqu'à présent, je n'ai découvert que ce que je ne suis pas. »

— « Tiens ! J'avais l'intention de monter moi-même par-là, une fois la colonie bien établie. » Dan resta silencieux, examinant attentivement la forme de métal. « Nous avons perdu la plupart de nos livres pendant les années infernales. En outre, les survivants n'étaient pas des techniciens. Alors, si nous nous en tirons assez bien quand il s'agit d'animaux, d'agriculture, de médecine et ainsi de suite, nous sommes plutôt primitifs dans les autres domaines. Si tu connais vraiment les sciences, pourquoi ne resterais-tu pas parmi nous ? »

Le robot avait vu se dissiper trop d'espoirs, comme s'était effondré son homme de glaise, pour croire entièrement à cette offre d'un but et d'une compagnie, mais sa voix tremblait quand il répondit : « Tu... veux bien de moi ? »

— « Pourquoi pas ? Tu es un réservoir de science, Essa-Disse, alors que nous autres... »

— « Essa-Disse ? »

— « C'est ton nom, là, sur ta poitrine. » Dan pointa la main gauche, le corps soudain tendu. « Tu vois ! Juste ici ! »

SA-10 baissa la tête et distingua les symboles, en effet, en haut de sa poitrine. Esse A...

Le premier soupçon lui vint quand la hache s'abattit contre sa poitrine, le faisant osciller en arrière sur ses talons. L'outil revenait déjà vers lui, manié par des muscles qui paraissaient presque aussi puissants que ceux du robot. La hache frappa de nouveau et quelque chose se brisa en lui. Toute sa force le

déserta. Il s'écroula à terre avec un tel impact que ses paupières se fermèrent. Il resta étendu, incapable de rouvrir les yeux.

Il ne fit aucun effort. Il attendait presque avec impatience les coups qui l'achèveraient. Satan, le réservoir de science, le tentateur des hommes... le seul être qu'il eût appris à haïr, c'était lui-même, Eve l'avait appelé « démon » ! Il avait parcouru ce long chemin pour se découvrir un nom et un but ; maintenant, il les connaissait. Pas étonnant que Dieu l'eût enfermé dans une caverne pour protéger les hommes !

— « Il est mort ! Mon petit conte de fées l'a bien entortillé. » L'homme émit un gloussement un rien nerveux. « J'espère que son groupe électrogène est intact. On pourrait chauffer toutes les maisons du patelin, avec ça. Hum... Je me demande bien où était sa cachette ? »

— « Comme celle du nord, où étaient planquées toutes les armes ? » Elle émit un son étrange, puis elle reprit son calme : « Nous ferions bien d'aller demander un coup de main pour le traîner. »

Leurs pas s'éloignèrent. Le robot était toujours immobile, mais il n'était plus passif. Sa conscience se réveillait. L'Arbre de Science, si exposé maintenant que les plantes ne recouvraient plus le trou d'accès, n'était qu'à une trentaine de kilomètres, et il était impossible de ne pas le trouver à qui chercherait, même sans conviction. Il fallait d'abord le détruire !

Toutefois son petit accumulateur suffisait à peine à le maintenir au niveau le plus faible de sa connaissance et le groupe électrogène était inutilisable. Des détecteurs très fins lui transmettaient leurs messages par ses filaments nerveux, lui affirmant qu'il répondait comme il fallait aux vérifications automatiques, mais il n'avait plus le contrôle de sa personne. Une partie de ses organes de commande devait être défectueuse, à moins qu'en cuisant son homme de terre il n'eût causé une surcharge quelque part. Maintenant, il n'était plus qu'une épave, les impulsions de commande du générateur étaient en court-circuit, ne lui permettant même plus de remuer un doigt.

Même quand il effaçait presque entièrement sa conscience l'accumulateur n'était pas assez puissant pour mouvoir ses mains. Maintenant, il avait fait le mal ; désormais, il chaufferait leurs demeures pendant qu'ils rechercheraient la tentation qu'il leur avait offerte. Et il n'y pouvait plus rien. Dieu lui avait même refusé la chance de jamais réparer le mal qu'il avait causé.

Il continua de prier avec amertume, tandis qu'il percevait des bruits insolites autour de lui, qu'il se sentait soulever puis emporter sans ménagement à rapide allure. Dieu refusait de l'entendre ! Finalement, il cessa de prier, et les secousses continuèrent, l'emportant à la fin qu'on lui destinait. Puis le mouvement cessa à son tour et il y eut quelques instants de silence total.

— « Ecoute ! Je sais que tu vis encore ! » C'était une voix douce, apaisante, douée d'une persuasion hypnotique, qui franchissait le tourbillon sombre de ses pensées. Un court instant, il songea à Dieu. Mais c'était une voix féminine, ce qui signifiait qu'une des femmes de la colonie croyait à sa sincérité et s'efforçait de le sauver en secret. La voix reprit : « Ecoute et fais-moi confiance ! Tu peux bouger... un tout petit peu, mais assez pour que je le remarque. Essaie de te réparer toi-même, permets-moi d'être la force de tes mains. Essaie !... Ah ! ton bras ! »

Il était inconcevable qu'elle pût percevoir ses minuscules mouvements, pourtant il sentit qu'on lui levait le bras et qu'on le lui plaçait sur la poitrine. Une pensée lui traversa l'esprit. Mais après tout, il n'avait pas à se demander comment ni pourquoi. Il devait consacrer toute son énergie à regrouper ses forces avant que les hommes aient trouvé l'Arbre !

— « Bon... je tourne donc ce... cet écrou. Et l'autre... Voilà, la plaque est ôtée. Que dois-je faire maintenant ? »

Cela l'arrêta. Sa force vitale avait été mortelle pour un cochon et il courait le risque de tuer une femme, à présent. Pourtant, elle avait confiance en lui. Il n'osait plus bouger... Mais l'idée dut enfanter le geste car il sentit qu'on lui écartait la main. Les bras de la femme frôlèrent sa poitrine. Aussitôt après un flot d'énergie se déversa en lui.

Elle avait porté les doigts à ses paupières, mais il n'avait pas besoin de voir avec ses yeux pour arracher de ses points de soudure le récepteur endommagé et le jeter de côté. Maintenant elle laissait percer l'inquiétude dans sa voix tout en lui chantonnant des encouragements. « Ne sois pas trop surpris de ce que tu verras ! Tout va bien ! »

— « Tout va bien ! » répéta-t-il comme un enfant sage, en traînant sur les syllabes pour entendre sa propre voix. Un moment encore, pendant qu'il remettait sa plaque sur l'ouverture, il lui permit de garder la main sur ses paupières. « Femme, qui es-tu ? »

— « Eve. Du moins, Adam, ces noms feront-ils l'affaire pour

nous deux. » Et les doigts s'écartèrent, bien qu'elle restât hors du champ de vision du robot.

Toutefois, il lui restait pas mal de choses à contempler. Malgré les rayonnages pour les livres et les chargeurs de films, malgré les machines et les dimensions du laboratoire, il se trouvait de toute évidence dans une caverne pareille à la sienne, cernée des mêmes murs de béton ! Ce ne pouvait être que l'Arbre !

Dans un sursaut farouche, il fit face à l'être qui l'avait sauvé. C'était un autre robot, plus petit, plus gracieux, féminin de formes, qui réveillait ses souvenirs d'affamé de compagnie, de solitude effarante. Mais ces émotions lui avaient été nuisibles une fois déjà et il les repoussa amèrement. Il n'y avait plus de doute en son esprit. Satan était à la fois mâle et femelle, et le Mal était parti à la rescousse pour récupérer son envoyé !

Certains des sentiments tumultueux qui l'agitaient durent se manifester dans ses gestes, car elle battit en retraite devant lui, portant les mains à sa poitrine pour cacher les symboles qui y étaient gravés. « Non, Adam ! L'homme était un ignorant ! Nous ne sommes que des machines, et tous les modèles de machines ont un numéro, comme ceux que nous portons. Satan n'est pour rien dans nos agissements. Je n'ai jamais eu de mauvaises intentions ! »

— « Moi non plus ! » Il cracha les mots, butant contre les objets qui encombraient le sol. Il la repoussait lentement vers un couloir sans issue, tout en s'efforçant de refouler sa propre révolte devant ce qu'il lui fallait accomplir. « Il faut détruire le Mal ! La science est interdite aux hommes ! »

— « Pas toute science ! Attends, laisse-moi finir ! Toute personne condamnée a le droit de prononcer d'ultimes paroles. C'était l'Arbre de la Science *du Bien et du Mal*. Ainsi l'appelait Dieu ! Il avait dû également leur interdire d'en manger les fruits parce qu'ils ne pouvaient savoir lesquels étaient bons. Tu ne comprends donc pas qu'il les protégeait uniquement en attendant qu'ils aient vieilli et aient appris à distinguer les bons des mauvais. Mais Satan leur a donné les fruits du mal — la haine et le *meurtre* — pour les mener à leur perte. Qualifierais-tu de mauvais le fait de guérir les malades, de gouverner sagement, d'éliminer le mal chez les autres ? C'est cela la Connaissance, Adam, la merveilleuse science que Dieu voulait pour l'homme... Oh ! bon sang, ne comprends-tu pas ? »

En lisant sa réponse, elle pivota pour s'enfuir, puis, avec un sanglot étouffé, elle se retourna vers lui, sans plus de volonté de résistance. « C'est bon, tue-moi ! Crois-tu que j'aie peur de la mort après être restée emprisonnée ici durant six cents ans, sans aucun moyen de me libérer ? Seulement, fais vite ! »

Il resta les bras ballants devant l'audace et l'énormité de ce mensonge. Il portait les yeux d'un excavateur atomique à un tour de grandes dimensions, puis à un baril portant l'inscription « explosifs ». Pourtant ce rapide coup d'œil lui révéla l'usure du sol, les mille marques laissées par un long séjour, bien que la surface du dôme eût encore été intacte quelques heures auparavant. A regret, il reporta le regard sur l'excavateur et elle fit de même.

— « Pas la peine ! Les instructions qui y sont imprimées disent d'amener l'instrument marqué « Commande de l'orifice » sur zéro avant de démarrer. On ne peut pas la faire bouger ! »

Elle s'interrompit, bouche bée, en le voyant soulever du bout des doigts le cran qui maintenait la manivelle au point mort et la ramener avec aisance sur zéro ! Puis elle se mit à hocher la tête, s'avouant vaincue, et porta les mains à sa propre poitrine pour l'aider à dévisser sa plaque. Sa voix était sans timbre.

— « Six cents ans parce que je n'ai pas eu l'idée de soulever une poignée ! Parce que je n'ai pas la moindre notion de mécanique alors que tous les hommes sont au moins un peu mécaniciens sans même y prêter attention ! Ils ont dirigé ces machines, avec le temps, et ils ont appris à comprendre tous les livres que j'ai emmagasinés dans ma mémoire sans en comprendre même les titres ! Je suis comme un chien qui s'acharne contre une porte close alors qu'un simple loquet, au-dessus de son museau la retient. Eh bien, tant pis ! Adieu, Adam ! »

Cependant, à présent que les câbles terminaux étaient devant lui, il hésitait avec une perversité apparente. Après tout, les instructions ne mentionnaient pas le cran d'arrêt, c'était trop évident, mais... Il s'efforça d'imaginer une telle ignorance, en fixant des yeux un des manuels élémentaires de radio sur un rayonnage au-dessus de lui. « Utilisation du résonateur à cavité ». Mentalement, il se rendait compte qu'une interprétation non scientifique n'avait aucun sens : utilisation d'une source sonore ou d'un amplificateur dans un trou ! Puis le point qu'il avait oublié s'imposa à lui.

— « Pourtant, tu es sortie ! »

— « Parce que je me suis mise en colère et que j'ai lancé la

pioche contre le mur. C'est ainsi que j'ai découvert que le métal, c'était l'outil et non pas le bois, qui est le manche ! La seule machine que j'étais capable d'utiliser, c'était le projecteur-imprimeur qui m'était destiné... Et la mécanique à imprimer s'est brisée ! »

— « Hum... » Il ramassa la petite machine, notant la feuille incomplète et jaunie qui y était encore insérée, tout en replaçant sur son crochet l'extrémité du cordon de rappel du chariot. Toutefois, il attachait son attention à la poussière de béton incrustée dans les fentes du manche de pioche.

Nul homme, nul robot ne pouvait être aussi désespérément idiot. Mais il ne doutait plus d'elle. Elle était une « idiote » dans le monde des robots. Et si la connaissance était mauvaise, alors elle appartenait sûrement à Dieu, cette imbécile ! Toute l'horreur du meurtre qu'il avait envisagé se dissipa, lui laissant les idées claires, mais l'esprit affaibli du soulagement qui l'envahit quand il lui fit signe de sortir.

— « C'est bon, tu n'es pas le Mal. Tu peux t'en aller. »

— « Et toi ? »

Oui, et lui-même ? Avant, quand elle était comme lui-même une émanation de Satan, ses arguments étaient plausibles, et il les avait rejetés. Maintenant... Ç'avait bien été l'Arbre de la Science du Bien et du Mal ! Et pourtant...

— « Les chiens ! » Elle s'accrocha à lui, l'entraîna jusqu'à l'entrée d'où les aboiements étaient plus distincts. « Ils te pourchassent, Adam ! Il y en a des douzaines ! »

Il hocha la tête en signe d'acquiescement tout en observant les lointaines silhouettes d'hommes montés sur des chevaux, ce qui n'empêchait pas ses doigts de s'affairer avec un crayon et un bout de papier. « Et ils seront ici dans vingt minutes. Bon ou mauvais, il ne faut pas qu'ils trouvent ce qui est ici. Eve, il y a un bateau au bord de la rivière. Tire le manche rouge selon la vitesse que tu choisiras, fort pour aller vite, légèrement pour aller lentement. Voici une carte qui t'indique la position de ma caverne. Tu y seras en sûreté. »

Presque instantanément il fut sur le siège de l'excavatrice et ses doigts volèrent au-dessus du tableau de bord. Le puissant groupe électrogène rugit et la lourde machine trapue se faufila en se tortillant dans les couloirs étroits, repoussant de part et d'autre tous les obstacles. Une fois à l'extérieur, où il pourrait en appli-

quer toute l'énergie sans crainte de choc en retour, il suffirait de dix minutes pour raser la calotte du dôme et ne laisser qu'une éminence dénudée. Quant à la machine elle-même, il était possible d'ajuster le générateur en surpoussée et de réduire ainsi tout le métal en autant de scories inutilisables.

— « Adam ! » Elle s'était affalée sur le siège près de lui et criait pour couvrir le tumulte que causait la mince lame d'énergie qui élargissait le tunnel.

— « Va-t'en, Eve ! Sauve-toi ! Tu ne m'empêcheras pas... »

— « Ce n'est pas mon but... Ils ne sont pas encore prêts pour de telles machines ! Et à nous deux, nous sommes en mesure de tout reconstruire ici. Adam ? »

Mal à l'aise, il émit un grognement, sans détourner les yeux du faisceau électrique. C'était déjà bien assez difficile de réfléchir sans qu'elle vienne encore le distraire, il savait bien qu'il préférait ne pas courir de risques et qu'il lui faudrait se détruire lui-même pour ne plus faire le Mal. Ce qu'elle disait et ses propres instincts combattaient pourtant sa décision.

— « Tu parles trop ! »

— « Et je parlerai encore davantage si tu ne veux pas entendre raison. Tu vas te détraquer l'esprit si tu t'efforces de décider dès à présent. Viens en amont de la rivière passer six mois avec moi. Là, tu ne pourras faire aucun mal, même si tu es une émanation de Satan. Ensuite, quand tu auras mûrement réfléchi, tu agiras à ta guise, Adam. Mais pas immédiatement ! »

— « Pour la dernière fois, veux-tu bien partir ? »

Il n'osait pas réfléchir pendant qu'il se frayait passage à tâtons pour ainsi dire dans le béton écaillé, craquelé. Cependant il n'arrivait pas à fermer son entendement aux paroles qu'elle débitait sans cesse. « *File !* »

— « Pas sans toi ! Adam, mon récepteur est en parfait état ; je savais que tu essaierais de me supprimer, quand je suis allée à ton secours ! Crois-tu que je vais abandonner si facilement maintenant ? »

Il mit les moteurs au silence d'une main brutale et pivota pour la regarder en face. « Tu savais... et tu m'as quand même secouru ? Pourquoi ? »

— « Parce que j'avais besoin de toi et que le monde a besoin de toi. Il fallait que tu vives, même si tu me tuais ! »

Puis le générateur gronda de nouveau, se taillant passage à travers les derniers centimètres de muraille. Il sortit du dôme en

virant et entama son premier cercle. Quand le hurlement de la pleine puissance s'échappa de l'orifice principal, il se tourna vers elle et fit un signe d'acquiescement.

Peut-être était-elle le robot le plus idiot de la création, mais elle était aussi le plus aimable. C'était merveilleux de savoir qu'on avait besoin de lui, qu'on désirait sa présence !

Et derrière lui, Eve hochait la tête également en bénissant Simon Ames d'avoir fait figurer la psychologie parmi les humanités. Dans six mois, elle aurait achevé la rééducation d'Adam et elle aurait largement le temps de lui réciter en entier le Livre dont il ne connaissait qu'un court tronçon, par le film abîmé. Mais pas encore. Sûrement pas Léviticus au début, elle aurait bien assez de mal avec la Genèse.

C'était merveilleux de savoir qu'on avait besoin d'elle, qu'on désirait sa présence !

Le printemps était revenu. Adam était assis sous un arbre bourgeonnant et nourrissait distraitement une nouvelle portée de porcelets tandis qu'Eve, de ses mains prestes, terminait les vêtements qu'il porterait, et qu'elle avait soigneusement copiés sur ceux de Dan.

Ils étaient presque prêts à redescendre au sud pour s'unir aux hommes en vue de la reconquête de l'héritage ancestral. Déjà le plastique souple qu'il avait synthétisé et qu'elle avait moulé sur leurs corps était devenu une part normale de leur être et les muscles magnétiques minuscules qu'il avait installés n'avaient plus besoin de la réflexion pour traduire des émotions en expressions humaines. Quand il se leva pour s'approcher d'Eve, on aurait pu croire qu'il n'était qu'un humain d'une beauté peu commune.

— « Toujours à la recherche de Dieu ? » lui demanda-t-elle d'un ton léger, mais sans trahir le moindre tourment. La « cuite » métaphysique d'Adam n'était déjà qu'un lointain souvenir.

Il arbora un sourire pensif en enfilant les vêtements. « Il est toujours où je L'ai trouvé... c'est quelque chose en nous qu'il n'est pas nécessaire de pourchasser. Non, Eve, je souhaitais seulement que l'autre robot ait survécu. Bien que nous n'ayons pas trouvé trace de son dôme à l'endroit indiqué dans tes renseignements, je conserve l'impression qu'il devrait être avec nous. »

— « Peut-être y est-il en esprit, puisque tu soutiens que les robots ont des âmes. Qu'est donc devenue ta foi, Adam ? »

Mais la question était dépourvue de toute ironie. Qu'ils eussent ou non des âmes, le Dieu d'Adam avait été très bon pour eux.

Loin au sud, une silhouette âgée boitait parmi les débris à la face d'une hauteur abrupte. Puis une porte adroitement camouflée s'ouvrit sous ses mains et il entra, refermant et barrant le battant derrière lui. Il suivit ensuite le tunnel étroit jusqu'à la caverne arrondie à laquelle il aboutissait. Il y avait des années qu'il n'y était venu mais l'endroit restait son foyer. Il alla s'asseoir, tout grinçant, sur un banc et entreprit de se débarrasser de ses vêtements en loques, portant toutes les marques d'un long voyage. Finalement il ôta de sa tête un masque et une perruque grise, pour révéler le corps bosselé et usagé du troisième robot.

Il poussa un soupir de lassitude en inspectant du regard les quelques livres et papiers déchirés qu'il avait sauvés de l'invasion pourrissante de stalagmites et de stalagtites dans la chambre circulaire, ainsi que le commutateur corrodé que l'humidité imprévue avait mis en court-circuit sept cents ans auparavant. Enfin ses yeux se posèrent sur son trésor le plus précieux. Il s'était estompé malgré son enveloppe plastique, mais le visage de Simon Ames, les prunelles fixes, était encore reconnaissable.

Le troisième robot lui adressa un signe de tête, avec un sentiment étrange où se mêlaient la familiarité d'une longue habitude et un sentiment de révérence qui renaissait chaque fois. « Plus de trois mille kilomètres dans mon état, Simon Ames, pour enquêter sur une histoire que j'ai entendue dans une des colonies ; et des mois consacrés à les rechercher. Mais il fallait que je sache. Eh bien, ils sont utiles au monde. Ils lui apportent ce dont je ne disposais pas et leurs pensées sont jeunes et vigoureuses comme la race elle-même est jeune et vigoureuse. »

Il inspecta un moment la salle et le tunnel creusé vers le monde extérieur par des bactéries qu'il avait adaptées, puis il reporta les yeux sur le portrait. Il coupa le courant du groupe électrogène principal et se tassa dans l'obscurité.

« Sept cents ans que je suis sorti pour m'apercevoir que la race humaine était éteinte sur le globe, » dit-il au portrait. « Quatre cents depuis que j'en ai eu appris assez pour oser tenter de la créer à nouveau, et plus de trois cents depuis que le dernier de mes ovules humains surgelés a évolué avec succès. Maintenant

j'ai fait part. L'homme a des traditions continues qui remontent à ta race, il ignore totalement qu'il y a eu une cassure. Il est fort, jeune et prolifique, et il a de nouveaux chefs, meilleurs que je ne pouvais l'être à moi seul. Je ne peux rien faire de plus pour lui ! »

Un instant il n'y eut plus que le bruit de ses mains frôlant le métal, puis il poussa un faible soupir. « Tu as remis ta race entre mes mains, Simon Ames. Maintenant, Dieu de cette race, si Tu existes comme le croit mon frère, c'est entre Tes mains que je remets l'humanité... ainsi que mon esprit. »

Ensuite vint un déclic quand ses mains trouvèrent le contacteur de son groupe électrogène, et enfin le silence régna à jamais dans la caverne arrondie.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Into Thy hands.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï

titres à paraître :

23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zeï
28 - PHILIP JOSE FARMER - Les murs de la Terre

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître; voir page suivante.

DEAN R.

KOONTZ

Bruno

Je dormais pour récupérer après une demi-bouteille de bon Scotch et une blonde dénommée Sylvia, pas mal dans son genre, elle aussi. Mais si fatigué que je sois, personne n'est capable de me surprendre. Il faut avoir le sommeil léger si l'on veut vivre longtemps dans mon boulot. J'entendis un choc sourd vers le pied de mon lit et dans le même instant ma main était sous l'oreiller pour saisir mon Colt calibre 38.

Si je n'avais pas célébré ailleurs la réussite d'une affaire, les stores et les tentures de mon appartement n'auraient pas été tirés pour y créer une nuit artificielle. Mais j'étais sorti et je m'étais claquemuré. En conséquence, je n'y voyais rien.

Je crus entendre des pas dans le couloir, du côté du salon, mais je n'en étais pas certain. Je me glissai hors du lit, scru-

tant les ombres de la chambre. Le noir de poix n'était plus que brun indistinct, mais il ne s'y cachait pas d'intrus. J'allai à pas de loup dans le couloir et en inspectai les deux bouts. Personne.

Dans la pièce principale, je perçus distinctement le bruit du pène de ma serrure spéciale qui se retirait de la gâche dans le plancher. La porte s'ouvrit, se referma, et je perçus des pas qui descendaient les degrés de l'escalier.

Je courus dans le salon et faillis foncer à l'extérieur, mais je me rappelai que j'étais en tenue de nuit. Je fis de la lumière et constatai que ma serrure spéciale était bel et bien ouverte. Je la remis en place et procédai à une fouille soignée de l'appartement, des toilettes à la lingerie. Il n'y avait apparemment pas de bombe dissimulée. Je vérifiai deux fois la chambre, puisque c'était là que j'avais d'abord entendu mon visiteur, mais il n'y avait rien d'anormal.

Je me fis du café. Toutefois la première gorgée me parut si mauvaise que je versai la moitié de ma tasse dans l'évier et que je la remplis alors de bon cognac. C'était certes meilleur. Un petit déjeuner à mon goût.

J'étais donc planté là, en caleçon, sur le sol froid de la cuisine, à me réchauffer la tripe avec de l'alcool et à me demander qui avait pénétré chez moi et pourquoi.

Puis il me vint une pensée désagréable. En partant, l'intrus avait tiré de sa gâche le verrou spécial. Ce qui signifiait qu'il avait pénétré dans l'appartement par une fenêtre ou qu'après être entré par la porte, il avait remis le pène en place. Ce qui était stupide. Le pire imbécile ne se compliquerait pas ainsi le travail au cas où les choses tourneraient mal.

Je refis la tournée des fenêtres. Elles étaient bouclées comme toujours. Je vérifiai même la fenêtre de la salle de bains, qui n'a pas de serrure, mais qui est munie de barreaux et s'ouvre dans un mur nu à huit étages au-dessus de la rue. Personne n'était passé par l'une quelconque des fenêtres.

Je me donnai quelques tapes sur le crâne puis allai prendre une douche. Ce devaient être des hallucinations. Je n'avais encore jamais souffert de ce que les psychologues qualifient de dépression post-coïtale. Peut-être que c'était cela ? Après tout, personne ne va entrer dans votre appartement, après avoir accompli la presque impossibilité d'ouvrir silencieusement une serrure de sûreté, simplement pour venir dans votre chambre, vous examiner, et repar-

tir. Et aucun de mes ennemis n'aurait envoyé un tueur qui se serait dégonflé.

Je sortis de la douche à quatre heures trente et fis des exercices jusqu'à cinq heures. Puis je repassai sous la douche froide, m'essuyai, mis un semblant d'ordre dans ma tignasse et m'habillai. Dès cinq heures trente, je m'installais dans un box de l'Ace Spot et la serveuse Dorothy posait devant moi un whisky et de l'eau, avant même que j'eusse bien reniflé l'atmosphère du lieu.

— « Qu'est-ce que ce sera, Jake ? » s'enquit-elle. Sa voix, c'était comme du verre qui dégringole dans une cuve de faïence.

Je commandai un steak, des œufs et une double portion de pommes frites, puis je posai une question : « Personne ne m'a demandé, Dory ? »

Elle écrivit la moitié de la question sur son carnet de commandes avant de s'apercevoir que je ne parlais plus de comestibles. Dory avait été une belle fille des rues en son temps, mais personne ne l'avait jamais trouvée très futée.

— « Pas à moi, » répondit-elle. « Mais je vais demander à Benny. » C'était le barman.

Elle revint avec les aliments et une réponse négative de Benny. Je mangeais à grosses bouchées, réfléchissant à cet inconnu qui était entré dans ma chambre à travers le mur. Je m'offris encore deux whiskies, puis je rentrai chez moi pour procéder à un second examen.

A l'instant où je parvenais à la porte de mon appartement et me préparais à introduire la clé dans la serrure, voilà ce ballot qui l'ouvre du dedans pour sortir !

— « Ne bougez pas, » dis-je, en braquant mon 38 sur un point de son gros ventre qui l'aurait fait éclater comme un melon trop mûr. Je le repoussai dans le salon, refermai le battant derrière moi et donnai de la lumière.

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

— « Ce que *je* veux ? Ecoutez, mon gars, c'est chez moi, ici, compris ? C'est ici que je crèche. Et la dernière fois que j'y ai jeté un coup d'œil, vous n'y étiez pas. »

Il était vêtu comme les mecs dans les films de Bogart et cela m'aurait fait rigoler si je n'avais pas été dans une telle rogne. Il avait un grand chapeau qui lui cachait la moitié de la figure et on pouvait croire que le manteau qu'il portait avait été coupé pour des frères siamois. Il lui descendait aux genoux, et au-dessous, je voyais de larges pantalons souillés et de grandes — vraiment gran-

des — chaussures de tennis éculées. Les chaussures de tennis, cela n'allait pas avec Bogart, mais l'atmosphère de mystère était bien présente.

— « Je ne veux pas vous faire de mal, » dit-il. Sa voix était dans un registre bien plus profond que celle de Dory, mais elle avait la même dureté de vaisselle qui se brise.

— « C'est vous, le mec qui était chez moi un peu plus tôt ? » m'enquis-je.

Il rentra la tête dans les épaules et dit : « Je ne suis jamais venu ici auparavant. »

— « Voyons un peu de quoi vous avez l'air, » dis-je en tendant la main vers son chapeau. Il tenta de reculer, s'aperçut que j'étais plus rapide, voulut me décocher un coup à la poitrine. Mais je lui ôtai son bitos et réussis à n'encaisser le coup que sur l'épaule et non au cœur comme il avait visé. Puis je souris et levai les yeux sur sa figure. Alors je cessai de sourire et m'écriai : « Seigneur ! »

— « Comme ça, c'est cuit ! » fit-il, le visage convulsé, ses grandes dents carrées débordant de sa lèvre noire.

J'avais le dos à la porte. Et bien que je fusse terrifié pour la première fois depuis des années, je me refusais à le laisser sortir. Si mes menaces ne suffisaient pas à le maintenir où il était, une balle de mon 38 ferait l'affaire... je l'espérais du moins.

— « Qui... ou qu'êtes-vous ? » fis-je.

— « Vous aviez raison en premier. C'est qui. »

— « Alors, répondez. »

— « On ne pourrait pas s'asseoir ? Je suis terriblement fatigué. »

Je le laissai s'asseoir, mais je restai debout pour conserver ma mobilité. Pendant qu'il allait au divan où il se laissa choir comme un agonisant, je l'examinai. Il avait toujours l'air d'un ours. D'un ours brun. Et c'était un grand, au moins un mètre quatre-vingt-dix. Il avait les épaules larges et sous ses vêtements amples, il devait dissimuler une poitrine de barrique et des jambes pareilles à des troncs d'arbre. Et tout cela abondamment poilu. Son visage était un bloc de granit que quelque artiste sans talent aurait tenté de sculpter avec un couteau à beurre, une épingle et un tournevis émoussé. Rien que des pans coupés, les yeux enfoncés sous un encorbellement osseux, une mâchoire plus prononcée que celle de John Wayne. Sur tout cela, du poil. Non, plutôt de la fourrure. Si je n'avais pas été conditionné par les apparitions de Nounours à

la télé, la vue d'un ours brun doué de la parole m'aurait écrasé comme une feuille de papier froissé.

— « J'écoute, » dis-je. J'avais la voix dure, mais j'espérais bien qu'il ne s'apercevrait pas que j'étais pratiquement liquéfié.

— « Je m'appelle Bruno, » commença-t-il.

— « Cela ne me suffit pas. »

Il réfléchit un instant. « Je suis à la poursuite de Graham Stone, le premier homme que vous avez entendu chez vous. On le recherche pour divers crimes que vous ne comprendriez pas. »

— « Et comment le nommé Stone est-il entré ici ? Et vous aussi, d'ailleurs ? »

Comme il hésitait, j'agitai le 38 dans sa direction. Il se redressa. « J'imagine qu'il n'y a pas à le cacher ? Lui et moi, nous venons d'une autre probabilité. »

— « Hein ? » Il m'était difficile de prononcer même cette simple onomatopée, la bouche grande ouverte.

— « D'une autre probabilité. D'une autre ligne du temps. Graham vient d'une contre-Terre, d'un des mondes possibles en nombre infini qui existent parallèlement les uns aux autres. Je viens d'un monde différent de celui de Stone. Vous êtes devenu le point de concentration des énergies transtemporelles. Si c'est la première fois que cela vous arrive, alors votre don doit être récent. En outre, vous n'êtes pas signalé sur la carte. Si votre don était ancien... »

Je poussai une succession de grognements et il finit par comprendre qu'il devait la fermer. Je l'envoyai me servir un demi-verre de Scotch que je vidai presque, avant de reprendre : « Expliquez-moi cette... ce don que j'ai acquis. Je ne pige pas. »

— « Il est possible, » commença Bruno, « de passer à travers les probabilités d'une Terre à une autre. Mais les seuls passages sont ceux qui s'établissent autour d'individus vivants qui absorbent en quelque sorte l'énergie transtemporelle et la dispersent ensuite sans qu'il y ait explosion brutale. Vous êtes une de ces personnes douées. Vous émettez un passage dans un rayon de dix mètres dans toutes les directions. Tous les mondes ne possèdent pas des créatures douées, c'est pourquoi l'infini des possibilités ne nous est pas entièrement ouvert. »

J'achevai mon whisky. « Et il existe une... contre-Terre où ce sont des ours intelligents qui ont pris le dessus ? » Je ne pouvais plus imputer l'aventure à ma nuit passée avec Sylvia. La dépression post-coïtale ne pouvait sûrement pas affecter cet aspect !

— « Pas exactement, » reprit Bruno. « Mais il y a eu dans ma ligne de probabilité un conflit nucléaire d'assez fortes dimensions ; juste après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Dans la désolation qui a suivi, la science a survécu, mais pas beaucoup de gens. Pour se perpétuer en tant que race, ils ont dû apprendre à stimuler l'intelligence chez des espèces inférieures, et à dominer les associations génétiques de façon à créer des animaux doués de l'intelligence et de la dextérité des humains. » Il leva ses mains, qui avaient des doigts boudinés, et non pas des griffes. Il les agita dans ma direction, découvrant toutes ses dents carrées en un large et sot sourire.

Je m'assis. « Vous voulez dire que les phénomènes d'un millier de mondes différents vont surgir autour de moi tout le temps ? »

— « Pas exactement. Tout d'abord, il n'est pas tellement nécessaire de rendre visite à votre probabilité... ni à aucune autre, en réalité. Il y en a beaucoup trop pour que le trafic se concentre en un point quelconque. A moins qu'il ne s'agisse d'une Terre si étrange qu'elle puisse devenir un lieu de tourisme. Mais votre Terre me paraît plutôt simplette et ordinaire, à en juger par cet appartement. »

Je ne relevai pas le propos, mais je précisai : « Et si j'avais été en balade dans la rue à l'instant où vous avez franchi le passage ? C'est cela qui fera sensation, le jour où cela se produira ! »

— « Il y a là un point curieux, » observa Bruno. « Quand nous passons, au début, vous ne nous voyez même pas. Nous ne devenons que progressivement l'objet de votre perception, et cela n'apparaît donc nullement magique. »

Je l'envoyai me chercher une autre rasade de Scotch. Après cette libation, je me sentis suffisamment ragaillardi pour cesser de transpirer et pour chercher ce que je pouvais en retirer comme profit.

— « Vous disiez que vous êtes flic ? »

— « Ai-je dit cela ? »

— « A peu près. Vous m'avez affirmé que ce Stone est recherché pour quelque crime ou délit. A moins d'être un citoyen ordinaire d'un civisme peu ordinaire, vous êtes flic. »

Il tira de la poche de son manteau un cercle d'argent et me le montra. On y lisait : POLICE DE PROBABILITÉ. Quand il frotta le pouce à la surface de l'objet, les mots disparurent pour faire place à une photo de lui. « Maintenant, il faut vraiment que je file. Stone est trop dangereux pour qu'on le laisse en liberté ici. »

Les commandes de ma stéréo étaient près de moi. Je plaçai un disque et augmentai le volume tandis qu'il se levait et mettait son chapeau. Quand l'orchestre des Butterfield Blues joua au maximum de puissance, je tirai une balle dans le divan, près de lui, trouant du même coup son manteau.

Il se rassit. Je baissai le volume.

« Que me voulez-vous ? » fit-il. Je dois reconnaître qu'il gardait tout son calme. Il ne regarda même pas son manteau pour voir où avait porté le pruneau.

J'avais déjà trouvé mon biais et je n'avais plus à réfléchir. « Il va vous falloir de l'aide. Je connais la ville. Pas vous. »

— « J'ai mes propres combines, » dit-il.

— « Et sont-elles sûres à cent pour cent ? »

Il ne répondit pas.

« Vous auriez donc peut-être besoin de mes services. »

— « Continuez, » fit-il d'un ton bourru. S'il avait pu me sauter dessus, je suis certain qu'il m'aurait démontré la vitesse de ses poings carrés.

— « Il se trouve précisément que je suis enquêteur privé. Je n'ai jamais beaucoup aimé la police officielle... ceux de votre espèce. Mais je n'ai jamais été opposé à travailler avec elle, si c'est à mon avantage. »

Il parut sur le point de repousser ma proposition, puis il y consacra quelques instants de réflexion. « Combien ? »

— « Disons un forfait de cinq cents dollars pour toute l'affaire. »

— « Vous savez vous servir de votre arme. Affaire conclue. »

Il avait accepté trop facilement mon chiffre. « Disons plutôt mille tout rond, » repris-je.

Il sourit. « D'accord. »

Je compris que l'argent ne signifiait rien pour lui... pas l'argent de ma ligne de probabilité. J'aurais pu demander n'importe quoi. Mais je ne pouvais pas le faire monter encore d'un cran. Ce serait maintenant une question de principe.

— « D'avance, » spécifiai-je.

— « Avez-vous de l'argent sur vous ? » s'enquit-il. « Il faut que je le voie pour apprendre comment sont vos billets. »

Je pris deux cents dollars dans mon portefeuille et les collai devant lui. Il aligna les billets de cinquante et de vingt sur la table à café, puis il tira de sa poche quelque chose qui ressemblait à un appareil photo extra-plat. Il photographia les billets et un ins-

tant après, des copies sortaient de la fente de développement sur le côté de l'instrument. Il me les tendit et attendit ma réaction.

Les billets étaient parfaits, mais... « Ce sont des contrefaçons, » dis-je.

— « Exact. Mais personne ne s'en apercevra jamais. Les faussaires se font prendre parce qu'ils fabriquent pour deux mille dollars de billets avec le même numéro de série. Vous n'avez que deux billets de chaque numéro. Si vous avez d'autre numéraire, je vais vous le copier. »

Je fouillai mes réserves, dissimulées dans le double fond de mon buffet de cuisine. En quelques minutes j'eus en ma possession mille dollars. Quand j'eus rangé tout cela dans le buffet et remis deux cents dollars dans ma poche, je dis : « Et maintenant, trouvons Stone. »

Bruno examina la mince plaque qu'il tenait en main et grogna de plaisir en en voyant la couleur orangée qui tremblotait. Il m'expliqua que cela mesurait l'énergie temporelle résiduelle irradiée par Stone, et que les couleurs changeaient au fur et à mesure que nous nous rapprochions de notre proie. La plaque avait été jaune quand nous avions quitté l'appartement. « On se rapproche, » dit-il. Il examina le bord, où le changement prenait origine et renifla de satisfaction. « Essayons cette ruelle. »

— « C'est le territoire des petites têtes de la communauté, » lui indiquai-je.

— « Des petites têtes ? »

— « Têtes à la came, têtes de pots, têtes de Zen, têtes de rock and roll... le quartier de ceux qui ne s'adaptent pas au monde normal... ou qui s'y refusent. »

Il inclina sa grosse tête en arrière pour que je le voie sous son chapeau. « Est-ce dangereux ? »

— « Non. En fait vous pourriez sans doute vous y promener sans chapeau et personne ne vous remarquerait ni ne vous importunerait. »

Il rabaissa la tête et partit lourdement. Je le suivis, penché pour lutter contre le vent et le rideau de neige qui s'était mis à tomber dès le début de nos recherches.

La ruelle donnait sur la rue assez pauvrement éclairée qui courait tout au long de la communauté hippy. Parmi les échoppes à

sandales et les greniers à bijouterie-main, près d'une des nombreuses librairies «trou-dans-le-mur », se dressait un entrepôt en apparence abandonné — une grande bâtisse de parpaings et de tôle ondulée dont les deux fenêtres, très élevées au-dessus de la rue, étaient défoncées.

Bruno vérifia sa plaque, puis regarda l'entrepôt. « C'est là, » dit-il. La plaque brillait d'un rouge atténué.

On traversa la rue, laissant des empreintes noires dans la mince couche de neige. Il y avait deux entrées au rez-de-chaussée, l'une à la taille d'un homme, l'autre constituée par un panneau assez large pour permettre le passage des camions. L'une et l'autre étaient solidement fermées.

— « Je pourrais faire sauter ça, » dis-je en indiquant la serrure de la petite porte.

— « De toute façon, il est en haut, » dit Bruno après un second coup d'œil à son détecteur. « Essayons la porte de l'étage. »

On escalada l'échelle d'incendie, nous accrochant à la rampe de fer glacée pour assurer nos pas sur les échelons glissants. La porte d'en haut avait été fracturée et penchait vers l'extérieur, sur ses gonds fragiles. On entra et on resta dans l'ombre silencieuse, accommodant nos regards.

A cent pieds de distance, il y avait un bruit de grelot assourdi, ininterrompu. On eût dit que quelqu'un secouait un sac d'os, mais quand on découvrit la source, on s'aperçut que ce n'était qu'une échelle de bois qui descendait au rez-de-chaussée. Je regardai par-dessus le bord, mais Stone avait disparu dans un coin quelconque. Nous n'avions pas entendu de portes s'ouvrir en bas, aussi descendîmes-nous à sa poursuite.

Dix minutes après, nous avions inspecté toutes les caisses vides, les morceaux de machines, les coins sombres dans les bureaux minuscules contre le mur de derrière. Nous n'avions pas trouvé trace de Stone. Les portes de devant étaient toujours fermées de l'intérieur. Ni l'un ni l'autre, nous ne rentrâmes nos flingues. J'avais remplacé la balle tirée par mon Colt et le chargeur était de nouveau plein. L'arme de Bruno ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, mais il m'affirma qu'elle était mortelle.

Je le crus. Cela allait de soi.

J'étais intrigué par les vagues effluves de musique de rock qui faisaient de temps à autre écho dans l'entrepôt. Ils semblaient émaner de l'atmosphère tout autour de nous, mais quand je pro-

cédai à un examen, je découvris dans un mur un trou recouvert d'un morceau de toile noire. Je l'écartai et tentai de percer les ténèbres absolues ; j'entendis plus clairement le rythme des guitares et d'un batteur en folie. Je descendis les marches, suivi de Bruno.

— « Qu'est-ce que cet endroit ? » me demanda mon ami l'ours brun.

Je n'aimais pas sentir son haleine brûlante sur ma nuque, mais je ne m'en plaignis pas. Tant qu'il serait derrière moi, personne ne m'aurait par surprise. « On dirait l'entrée de la cave de la maison qui était ici avant l'entrepôt. »

— « Mais n'aurait-on pas démoli l'ancien sous-sol, nivelé la terre et posé une semelle solide ? »

— « On le faisait en un temps. Puis on s'y est pris autrement pour les travaux urgents. On passe l'ancien bâtiment au bulldozer, on enlève l'excédent de détritus, on enfonce deux piliers d'acier, on entrelace des poutres comme base et la nouvelle bâtisse est debout en une semaine. »

— « On se rapproche, mais Stone n'est pas ici. » La plaque n'était pas encore d'un écarlate brillant.

— « Par ici, » dis-je, en suivant le rythme de la musique fantastique qui allait s'amplifiant. On se glissait à travers des éboulements de briques et de béton, entre des madriers provenant de la maison antérieure. On arriva enfin à un trou dans le plancher de la construction démolie. Ç'avait été un drain d'orage en un temps, mais la grille de fer avait été arrachée et tordue par les bulldozers. Pour la millième fois, je regrettai de ne pas m'être muni d'une lampe, puis je dégringolai dans la gueule béante de l'ancien réseau d'égouts.

On pataugea dans un bout de tunnel malodorant, effrayant des rats, des araignées et Dieu sait quoi encore. Les rats s'enfuyaient en poussant des cris aigus de protestation. En ce qui me concernait, ils pouvaient aller au diable ! Bruno semblait n'y pas prêter attention.

Finalement, à soixante mètres plus loin, une lumière nous apparut. Une mare ambrée projetée dans le tunnel. On s'arrêta dessous pour regarder en l'air. C'était encore un trou d'homme, dont la grille avait été repoussée de côté. Probablement au passage de Stone. Je m'accrochai aux bords de l'ouverture et me hissai hors de l'égout avec un peu d'aide de mon camarade poilu. Il sortit par ses propres moyens. Nous étions dans des toilettes, seuls.

— « Et maintenant ? » cria Bruno. Il fallait bien crier, car l'orchestre était à présent tout proche et la musique battante faisait l'effet de cent marteaux feutrés vous frappant les tympans pendant qu'un vol de moineaux en folie tourbillonnait au-dessus. Cela ne me déplaisait pas, mais Bruno fronçait le nez.

— « On dirait un bar ou autre chose du même genre, » dis-je. « On va sortir le chercher. »

— « Pas moi. Stone non plus ne devrait pas se mêler aux humains. Il leur ressemble assez... mais il pourrait éveiller les soupçons. Pour commencer, il n'aurait jamais dû tenter de passer dans une ligne temporelle inexplorée. Ce fut un acte désespéré quand il s'aperçut que je le tenais presque. »

— « Alors ? » fis-je.

— « Je reste ici, dans un des boxes. Vous allez fouiller les lieux. S'il n'est pas là, on retournera dans l'entrepôt, puis dans la rue, où on reprendra la piste. »

— « Vous me le faites gagner, mon fric, hein ? » observai-je. J'ajustai ma cravate dans le miroir, me lavai les mains, me passai un peu d'eau sur le visage. Entre-temps, Bruno s'était enfermé dans un des cabinets. Je quittai les toilettes pour me mettre à la recherche de Stone.

Je dus me frayer brutalement passage en sortant des toilettes parce que les mecs à longs cheveux s'entassaient là comme un tas de bois à brûler, d'un mur à l'autre. J'avais vu la photo de Graham Stone sur l'écusson à transformations de Bruno et je savais ce qu'il me fallait : un mètre quatre-vingt-cinq, le visage pâle, les cheveux et les sourcils d'un noir de jais, les yeux d'un bleu cristallin, enfoncés. Les lèvres minces. Dans l'ensemble, un air de cruauté. J'examinai ceux qui m'entouraient et les écartai, puis je m'enfonçai plus profondément dans la masse de têtes qui buvaient de la bière et fumaient des trucs qui n'étaient pas de simples cigarettes. Rien qu'à respirer, je me sentais devenir ivre.

Pas facile à repérer dans une foule pareille, une seule figure. Des tas de machins m'empêchaient de me concentrer. Il y avait des lampes-éclair qui s'allumaient toutes les cinq minutes et à ces moments, il fallait que j'attende avant de pouvoir bouger de nouveau. Quand les lampes s'éteignaient, il y avait sur les murs et le plafond des projections de diapositives et de films scintillants,

tout comme sur la figure des clients d'ailleurs. De plus, les phénomènes rassemblés étaient plus intéressants qu'à l'ordinaire. Un des types avait le corps peint en damier et j'eus du mal à réprimer l'envie de lui demander l'adresse de son coiffeur. Il y avait une pépée aux cheveux aile de corbeau en robe transparente, avec des tas de choses à voir dessous. Mais un quart d'heure après avoir entrepris ma traversée de la piste, parmi les quelques danseurs, après le bar et l'estrade de l'orchestre, je distinguai Graham Stone qui se dirigeait vers la porte éclairée dans le coin de droite.

Il y avait au-dessus de la porte un écriteau qui annonçait BUREAU, et sur le battant un autre, RÉSERVÉ AU PERSONNEL. Elle était entrouverte et j'entrai comme si j'étais chez moi, une main sur mon pistolet, cran d'arrêt abaissé, dans la poche de ma veste.

Il y avait là plusieurs pièces dans un petit couloir, et toutes les portes étaient fermées. Je frappai à la première et quand une voix féminine cria : « Oui ? », je l'ouvris et inspectai des yeux la pièce tout autour d'elle. C'était une rousse bien roulée en collant, qui exécutait des pas de danse. Comme elle se tenait devant un miroir, j'eus droit à une double vision de la marchandise.

— « Désolé ! Me suis trompé de porte, » dis-je en refermant et j'allai à la pièce suivante.

Graham Stone y était. Il se tenait près du bureau et m'observait de ses yeux froids. J'avançai, repoussai le battant et tirai le Colt de ma poche pour qu'il comprenne bien la situation. « Ne bougez pas, » lui dis-je.

Il ne bougea pas, il ne me répondit pas. Je m'approchai de lui et il fit un pas de côté. J'armai le 38, mais cela ne parut pas l'impressionner. Il m'examinait d'un air détaché.

J'avançai de nouveau et il s'écarta une fois encore. Bruno m'avait averti qu'il n'était pas indispensable dans le cas présent de le ramener vivant. Je lui fis un trou dans la poitrine avec une balle, puisque je ne pouvais pas savoir ce qu'il mijotait.

La balle lui déchira le corps. Il s'écroula, se replia sur le bureau, tomba sur le plancher et se dégonfla. En moins de six secondes il ne restait rien de plus qu'un tas de papier de soie peint de façon à ressembler à un homme. J'examinai les restes. Pas de sang. Pas d'os. Pas d'entrailles. Rien que des cendres.

Je regardai mon Colt. C'était bien mon arme. Ce qui signifiait qu'il ne s'agissait pas du véritable Graham Stone. Sans trop réfléchir, je retournai dans le couloir. Personne n'avait perçu la déto-

nation. Les énergumènes de l'orchestre me couvraient parfaitement.
Et maintenant ?

J'inspectai les deux autres pièces du couloir et je trouvai Graham Stone dans chacune. Dans la première, il se froissa entre mes doigts. Dans la seconde, je le déchirai d'un coup de pied bien ajusté au bas du ventre. Quand je regagnai la piste de danse, j'étais en rage. Tout mec qui avait recours à de la magie aussi banale ne jouait pas le jeu.

Dans les toilettes, je frappai à la porte du cabinet de Bruno qui sortit, le chapeau toujours baissé, le col relevé. Je lui mentionnai les trois Graham Stone supplémentaires et lui réclamai des explications.

— « Je préférais ne pas vous en avertir, » dit-il, « je craignais que cela ne vous effraie trop et ne vous empêche d'être efficace. »

— « Comment ? » fis-je.

— « Graham Stone n'est pas un être humain. »

Je faillis éclater de rire. « Vous non plus, » dis-je.

Il parut blessé et je me sentis assez idiot. « Je le suis un peu, » rectifia-t-il. « Mais laissons cela. Ce que j'aurais dû vous dire, c'est que Graham Stone ne vient pas en réalité d'une contre-Terre. C'est un être différent. D'un autre système solaire. »

J'allai à un lavabo et m'inondai d'eau froide le visage. Cela ne me fit qu'un bien relatif. Je retournai près de lui. « Racontez. »

— « Pas toute l'histoire, » protesta-t-il. « Cela prendrait trop de temps. En bref, Stone est un extraterrestre. Humanoïde, sauf quand on est assez près de lui pour s'apercevoir qu'il n'a pas de pores. Et en regardant bien ses mains, vous remarquerez qu'il s'est fait amputer de son sixième doigt afin de passer pour un homme. Il y en a eu tout un vaisseau qui s'est écrasé sur une des probabilités il y a sept mois. Nous n'avons jamais réussi à communiquer avec eux. On pense généralement que nous sommes tombés sur une race de mégalomanes. Ils sont tous morts sauf Stone. Il nous a échappé jusqu'ici. »

— « Si c'est un extraterrestre, pourquoi ce nom britannique ? »

— « C'était son premier nom quand il a commencé à se faire passer pour un humain. Il en a eu d'autres depuis. »

— « Et que diable a-t-il fait pour mériter la mort ? Peut-être que si on se donnait un peu plus de mal pour le comprendre... »

— « On a essayé. Un matin, en arrivant pour poursuivre leur examen, les médecins ont trouvé morte toute l'équipe de nuit. Il

y avait un fongus en toile d'araignée qui leur sortait de la bouche, des narines, des orbites... Vous voyez le tableau ? Il n'a pas recommencé ce tour depuis lors. Mais nous ne pensons pas qu'il ait perdu cette arme. »

Je retournai devant le lavabo et me regardai dans le miroir. Quelqu'un entra pour aller à l'urinoir et Bruno bondit à reculons dans son box dont il claqua la porte. Je disposai de cinq minutes pour étudier ma précieuse petite gueule en attendant que la pièce soit de nouveau vide. Bruno ressortit.

— « Ecoutez, » lui dis-je. « Supposons qu'il ait été à moins de vingt pieds de moi, dans ces bureaux, pendant que je faisais joujou avec ces mannequins ? Il aurait déjà pu filer de cette probabilité. »

— « Non, » fit Bruno. « Vous êtes un récepteur, pas un émetteur. Il lui faudra trouver quelqu'un qui ait le don inverse du vôtre avant de pouvoir quitter la présente ligne temporelle. »

— « Y en a-t-il d'autres ? »

— « J'en détecte deux dans cette ville. »

— « On pourrait mettre en surveillance ces deux-là et se contenter d'attendre Stone ! »

— « Sûrement pas, » dit l'ours. « Il aimera tout autant s'installer ici pour s'emparer de toute une ligne temporelle. Cela lui fournirait une excellente base pour s'attaquer aux autres continuums. »

— « Il serait assez puissant pour cela ? »

— « Je vous ai dit qu'il est dangereux. »

— « Bougeons ! » fis-je en me dirigeant vers le trou d'homme dans le sol.

— « Vous êtes merveilleux, » fit Bruno.

Je me retournai pour le regarder, m'efforçant de lire le sarcasme sur sa face insensée. Je ne pouvais déchiffrer son expression. « Ah oui ? » articulai-je.

— « Vraiment. En quelques petites heures vous avez admis l'existence de mondes probables, d'un ours intelligent et d'un extraterrestre. Et vous n'en paraissez pas du tout ébranlé. »

— « Hier, je me suis saoulé à perdre la raison. J'ai eu six heures d'activité au lit avec la blonde Sylvia. J'ai mangé deux steaks, une demi-douzaine d'œufs et six pommes de terre au four. J'ai sué toute la tension qu'avait accumulée en moi ma dernière affaire. Je suis purgé. Ce soir, je suis prêt à n'importe quoi. Personne ne

m'a encore collé une pêche que je ne puisse encaisser et cela ne va pas commencer maintenant. De plus, il y a mille dollars en jeu. Allons, débinons d'ici. »

On descendit tous deux par le drain d'orage.

En se retrouvant dans la rue, on s'aperçut qu'il était tombé trois centimètres de neige depuis notre entrée dans l'entrepôt. Dieu faisait des folies avec sa blancheur. Elle fouettait autour de nous, se collait à nos vêtements, nous picotait la figure. Je poussais des jurons plutôt éloquents, mais Bruno acceptait cela sans rien dire.

Après un temps qui me parut très long, et à une distance fantastique du bar des hippies où j'avais failli coincer Stone, on trouva la trace de son passage. Ils étaient cinq qui gisaient à l'entrée d'une ruelle, tous avec des fongus blancs, d'un tissu arachnéen, qui leur sortaient de la bouche, des yeux, des narines et du rectum... bien morts.

— « Voilà ce que je craignais, » dit Bruno d'une voix sincèrement angoissée.

— « Je ne m'en ferais pas, » lui répondis-je en me penchant pour examiner les cadavres. Ce n'était pas beau à voir. « Ce sont des délinquants juvéniles. Les membres de quelque bande de voyous. Une que je ne connaissais pas, d'ailleurs. Vous voyez ce cobra cousu à gauche sur leur poitrine ? Ils ont sans doute attaqué Graham et cela s'est retourné contre eux. Pour une fois, le Graham a fait œuvre salutaire. Ils ne voleront plus aux vieilles l'argent de leurs allocations et ils ne battront plus les vieillards pour leur barboter leurs montres. »

— « De toute façon, » répondit-il, « nous devons faire disparaître les corps. Nous ne pouvons pas les laisser découvrir par quelqu'un d'autre. Il y aurait des tas de questions qui se poseraient quant à la cause de leur mort et votre ligne de probabilité n'est pas encore prête à entrer dans les sociétés de voyage à travers les mondes. »

— « Que proposez-vous ? » m'enquis-je.

Il tira de sa poche son étrange pistolet, en modifia le réglage sur le cadran de la crosse et réduisit les voyous morts en cendres. Nous piétinâmes ensuite le résidu grisâtre et quittâmes ce lieu. Je ne me sentais plus trop bien. Je me forçais à me rappeler les mille dollars. Et Sylvia. Et l'alcool. Maintenant, je risquais de perdre tout cela si mes nerfs me lâchaient. Parce que si un détective privé

se dégonfle une seule fois, ç'en est fait de sa carrière. De sa carrière ou de sa vie.

Après le passage des chasse-neige, on marcha au milieu de la rue, où il n'y avait plus à patauger dans la neige accumulée. Tout d'abord, la plaque était d'ambre clair, mais elle se mit à changer de couleur, passant à un orange brillant. Quand le rouge commença à en teinter les bords, notre courage remonta d'un cran.

Nous dûmes finalement quitter la rue pour le parc en bordure de la rivière où la neige vierge me mouilla les chaussettes et le bas du pantalon. Ce qu'il m'aurait fallu, c'était une bonne dose de whisky. Ou peut-être Sylvia.

Au moment où la plaque sensible de Bruno devint d'un rouge plus brillant qu'il ne l'avait été de la soirée, nous franchissions une ondulation de terrain. Nous vîmes alors Graham Stone. Il était au bout de l'appontement du bassin des yachts. Il bondit sur le pont d'un bateau racé, courut vers la porte du poste de pilotage, grimpa à l'échelle et entra. Quelques instants après, les feux de position s'éclairaient aux flancs de l'embarcation. Les moteurs toussèrent et se mirent à bégayer.

Je dévalai la pente, le pistolet dans la main droite, le bras gauche en avant pour amortir la chute en cas de glissade.

Derrière moi, Bruno criait quelque chose. Je ne l'écoutai pas. Il répéta ses paroles et s'élança à ma poursuite. Je savais qu'il courait sans avoir à me retourner car j'entendais ses grands pieds marteler le sol.

Quand je parvins au bout de l'appontement, Stone avait mis en marche arrière et conduisait le bateau vers la rivière sombre. Tout en parcourant les derniers mètres, j'évaluai la distance du pont à environ quatre mètres. Je sautai, retombai en tas sur le bordé, heurtai de l'épaule le pont astiqué et contemplai un instant les jolies étoiles.

Derrière moi, j'entendis un beuglement de fureur, puis une vaste éclaboussure.

Bruno avait raté le saut.

D'où j'étais étendu, je voyais l'intérieur du poste à travers la verrière. Graham Stone s'y tenait, à me regarder, les mains sur la roue de bois à l'ancienne mode. Je me remis sur pieds, m'ébrouai pour chasser les étoiles de ma tête et cherchai des yeux mon flingue.

Il avait disparu.

Je me retournai vers le quai. Pas de Bruno en vue. Et dans les eaux noires de la rivière mon 38 reposait, inutile.

Je ne me sentais pas tellement en forme. Je regrettais d'avoir quitté l'Ace Spot, d'avoir fait la connaissance de Bruno. Puis je dissipai ces pensées et cherchai du regard un objet quelconque qui pût me servir d'arme. Quand on se met à souhaiter que la situation soit différente de ce qu'elle est, on est au bord de la dépression, puis de l'inaction et enfin de la végétation ! Peu importe l'état du monde, il faut bouger. Bouger ! Je trouvai un bout de tuyau dans une caisse d'outillage accrochée au bastingage, de l'autre bord. Cela me permettrait de très proprement défoncer un crâne, avec l'élan approprié. Je me sentis mieux.

Stone était toujours dans la cabine vitrée, à me regarder. Les feux du bord se réfléchissaient dans ses yeux bleus. Il me parut trop sûr de lui quand je marchai sur le pont dans la direction de l'échelle, puis que j'entrai, en position accroupie. Je tenais le tuyau à bout de bras, mais il ne se donna même pas la peine de se tourner pour m'observer.

J'approchai prudemment, à petits pas car je n'osais faire plus de quelques centimètres à la fois. Je repensais aux cinq jeunes délinquants gisant avec le fongus toile d'araignée qui leur poussait dans le corps...

Quand je fus assez près, je balançai mon bout de tuyau en un arc court, mais puissant. Il le reçut sur la tête... et l'instrument contondant lui passa à travers le cou, la poitrine, le ventre et les cuisses !

Il n'y avait rien de solide pour arrêter le tuyau. Le mannequin s'écroula, parut se dissoudre, et ne fut plus qu'un petit tas de papier froissé à mes pieds. Le diable l'emporte !

Quand je fus en état de regarder par la fenêtre, je vis que nous étions plus loin que le milieu de la rivière, vers le quartier de la Rive Ouest. Le bateau était en pilotage automatique. Je ne connaissais rien aux commandes. Bien que je les maniasse au hasard, il ne se produisait aucun changement. Sans doute y avait-il des dispositifs de sécurité. Un peu plus prudent que je ne l'avais été, je quittai le pilotage pour me mettre à la recherche de Stone.

Je le découvris près de la caisse à outils où j'avais pris mon tuyau de plomb. Il tenait le bordé à deux mains et contemplait avec nostalgie la rive qui se rapprochait et où nous allions certainement nous échouer.

Je me glissai derrière et lui assenai un coup. Violent !

Ce n'était encore qu'un mannequin de papier.

J'aurais aimé savoir comment ce salaud les fabriquait. C'était un talent des plus utiles.

Nous étions maintenant aux deux tiers de la largeur de la rivière, et si je ne le trouvais pas en vitesse, il risquait encore de nous échapper. Et Bruno m'avait expliqué que quelques jours passés dans n'importe quelle probabilité dissipaient l'énergie transtemporelle... ce qui aurait rendu son détecteur à plaque totalement inutile. Je lançai un regard circulaire et conclus que l'ennemi devait être sous le pont. Je voyais toute la coque au-dessus de la flottaison et je savais que la cabine de pilotage était vide. Je trouvai donc le panneau et la descente aux pièces d'en bas. Je descendis comme un bon privé apprend à le faire... avec circonspection.

Dans la cuisine, il y avait encore un simulacre que j'écrabouillai héroïquement avec mon fidèle tuyau. Je me jugeais un peu idiot, mais je n'allais pas courir de risques superflus avec l'un d'entre eux... pour m'apercevoir trop tard que ce serait le vrai, le dangereux.

Je trouvai encore un démon de papier dans une des couchettes et je l'expédiai rapidement *ad patres*. La seconde cabine était vide, pas de faux Graham Stone, pas de vrai. Ce qui laissait la salle de bains. La porte était fermée, mais pas à clé. J'agis sur la poignée, ouvris le battant et le découvris.

Je restai un instant désorienté. C'était le vrai Graham Stone, *plus* une fausse coquille qui le protégeait. J'avais l'impression de voir double, deux images qui se chevauchaient. Puis il poussa un grognement du fond de la gorge, et écrasa le simulacre quand il s'en sépara. Sur ses mains, des boutons de chair brune se gonflèrent, éclatèrent et vinrent vers moi en tourbillonnant comme des engins biologiques.

Je reculai, décochai un coup et en fis éclater un. Instantanément l'extrémité de mon tuyau fut enveloppée de fibres blanches qui se tortillaient. Le fongus s'étendait inexorablement vers ma main et je dus lâcher mon arme. La seconde bulle avait frappé le jambage de la porte et une colonie de fongus toile d'araignée se tortillait sur le bois, sur l'aluminium, s'accrochant avant de s'étirer dans toutes les directions.

— « Ne bougez plus ! » criai-je, en feignant d'être un dur.

Ses mains se levèrent de nouveau et je vis les pustules se cons-

tituer. La peau devenait brune, gonflait, se détachait de lui, une semence de fongus mortels.

L'un d'eux s'écrabouilla sur la paroi, près de moi, envoyant vers le plafond et le plancher des vrilles blanchâtres. Des craquelures se dessinèrent dans le matériau, tandis que le champignon dévorait le bois du bâtiment jusqu'à la quille.

La seconde spore frappa la manche de ma veste de sport, explosant en une mousse bouillonnante de poussées blanches. Jamais auparavant, jamais depuis, je n'ai ôté une veste à la même vitesse ! Pas même lorsqu'une délicieuse blonde m'attendait en me débitant des mots tendres. Je faillis m'étrangler dans ma précipitation, mais je me débarrassai de cette fichue cochonnerie. Quand la veste tomba au sol, les vrilles ondulantes de la mort blanche frémissaient comme les cheveux sur ma nuque.

Stone sortit de la salle de bains, levant de nouveau ses mains dans ma direction. Je pivotai et pris une fuite éperdue.

Je l'ai déjà dit, un détective privé est fichu lorsque ses nerfs le lâchent, la première fois où il recule, c'est le commencement de la fin pour sa carrière. Eh bien, je le maintiens. Je n'étais pas en train de me dégonfler. Je me servais de ma cervelle. Ceux qui fuient et réussissent à s'échapper... continuent de vivre pour reprendre le combat. Alors je m'enfuis. Il est des cas où l'on se rend compte que c'est folie que de s'attaquer à un char d'assaut quand on est armé d'un pistolet à bouchon. Parce que le bon Dieu n'est peut-être pas en train de chercher de braves types sur qui répandre sa magnifique bonté. Et vous restez là avec votre pistolet à bouchon à contempler le trou de trente centimètres de diamètre qu'on vient de vous percer dans le ventre.

De plus, ce phénomène de Stone ne jouait pas le même jeu que moi. Il n'en connaissait pas les règles. Même le plus faisandé des demi-sels vous laissera une demi-chance. Il se sert d'un feu, d'un surin, voire d'un pot à confitures empli de vitriol. Mais rien d'aussi vache ! Stone n'avait pas le moindre respect pour l'honorable tradition du jeu des gendarmes et des voleurs.

En haut, je courus à l'avant du bateau et regardai la berge du fleuve qui se rapprochait rapidement. Nous n'en étions plus qu'à soixante mètres, me sembla-t-il. Jamais je n'avais rien vu d'aussi attrayant. Sur le bastingage, près de moi, une spore de mort fibreuse enroula ses tentacules arachnéens à la rambarde de fer, mordit dans le métal et se mit en devoir de le dévorer avec vora-

cité. Je fus frappé de l'idée que ces bulles étaient plus virulentes que celles qui avaient tué les délinquants juvéniles.

Je poussai un cri aigu et plongeai sur ma droite quand cette idée me vint. Je refis surface derrière l'écoutille du tuyau d'échappement. Je regardai par-dessus avec précaution et vis Stone debout près de l'échelle de pilotage, ses yeux bleus fulgurant, ses paumes présentées à plat dans ma direction.

Le bateau fonçait vers la berge, mais pas assez vite à mon gré.

Deux spores tournoyèrent au-dessus de ma tête, retombèrent derrière moi sur le pont et entreprirent de boulotter les planches. Avant longtemps, le yacht serait enveloppé de tentacules blancs, dont chacun, avec la minceur d'un fil de la Vierge, avait certainement la résistance d'un câble d'acier.

Il y eut un son plaintif de métal torturé. Le pont du bâtiment frémit et j'eus l'impression qu'on mettait en panne. Puis il y eut une secousse et on repartit en avant. La quille avait frotté sur une arête rocheuse, mais le bateau ne s'était pas échoué.

Puis cela arriva.

Il heurta la seconde arête, le fond se déchira et le bâtiment se posa par deux mètres de fond, la majeure partie de sa masse restant hors des eaux.

Je me laissai rouler sur le pont, empoignai le bordé et sautai par-dessus bord. Je tombai dans les eaux peu profondes et me laissai couler, me heurtant d'ailleurs la mâchoire à un morceau de bois flottant. Ma bouche s'ouvrit et j'avalai une bonne tasse. Ainsi, c'est comme ça quand on se noie, songeai-je. Puis je bouclai ma gueule d'empeigne et luttai pour remonter. Je refis surface en battant des bras, me redressai et gagnai en chancelant la rive bénie, toussant et crachant et m'efforçant de résister à l'évanouissement. Il se peut que je manque de nombre des qualités jugées indispensables par la société moderne... par exemple un goût raffiné et de la finesse. Mais il est au moins une chose qui ne me fait pas défaut. Le cran.

Je n'étais plus qu'à cinq petits pas du sol sec quand les spores explosèrent devant moi. Deux. Puis deux encore. Un nœud emmêlé de serpents blancs se dressa pour me barrer le passage. Je regardai derrière moi. Graham Stone avait lui aussi quitté le bord. Il arrivait vers moi en éclaboussant alentour.

Je me tournai à droite. Deux spores y tombèrent. Les serpents

livides sortirent de l'eau en se tordant, à ma recherche, et se mirent à... serpenter.

A ma gauche, deux autres.

Ce n'était vraiment pas franc-jeu.

L'eau ne me montait qu'à mi-mollet, pas assez profonde pour que je tente de m'éloigner en plongeant. De plus, si je devais être la proie des fongus, je préférais que ce soit en un lieu où je puisse voir ce qui m'arrivait.

Graham Stone arrivait impitoyablement, retenant son tir, à présent. Il savait qu'il me tenait.

Puis, sur ma gauche, je perçus la plainte furieuse d'un petit bateau à moteur lancé à pleine vitesse. Une sirène hurlante se fit entendre, un de ces klaxons des automobiles d'autrefois. Bruno m'apparut émergeant du noir et de la neige tourbillonnante. Debout dans le petit canot à deux places, il se cramponnait de son mieux à la roue. L'engin marchait bien à quatre-vingts à l'heure. Il effleurait à peine la surface des eaux, l'étrave largement sortie. Comme il avait moins de tirant d'eau que le yacht, il franchit les barres rocheuses sans dommage et poursuivit sa course.

— « Bruno ! » criai-je, affolé.

Il avait l'air d'une illustration de manuel représentant l'homme souffrant d'un complexe d'angoisse. Ses grands yeux étaient tristes tandis qu'il se dressait, prêt à tout.

Le petit bateau frappa la rive, les hélices tournant toujours follement, s'engagea sur le sable à trente à l'heure au moins sur une dizaine de mètres, heurta un roc et mourut, expédiant l'ours pardessus le pare-brise, jusque sur la plage, à plat sur son énorme dos.

Et il se releva. Il paraissait étourdi et il était couvert de sable, mais il avait survécu au choc.

Je me mis à sauter sur place en hurlant : « Descendez-le, Bruno ! Descendez-le tout de suite ! »

Ces tentacules blancs se rapprochaient de plus en plus, bien que Graham Stone eût cessé de me poursuivre.

L'ours leva la tête, me regarda, tâtonna à la recherche de son chapeau, puis haussa les épaules.

« Tuez-le, Bruno ! Tuez-le ! » gueulai-je.

Il prit son drôle de pistolet, et, tandis que Stone tentait de l'atteindre avec toute une poignée de spores, mon ami l'ours brûla instantanément le salopard. Il n'en resta que des cendres qui dérivèrent avec le courant.

« Vous l'avez tué ! » m'écriai-je, tandis que Bruno se mettait à incendier la forêt blanche qui m'entourait de toutes parts. Alors seulement je me permis de perdre connaissance.

Il fallait toutefois nous débarrasser du yacht. Quand Bruno en eut fini, cela ne faisait plus qu'un tas de cendres qui souillèrent la rivière durant une ou deux minutes avant de se disperser. Il détruisit également le petit bateau, effaçant toute trace du drame qui s'était déroulé.

On prit un taxi pour regagner mon appartement. Le chauffeur n'arrêtait pas de demander si Bruno avait gagné le premier prix au bal costumé, mais nous ne lui répondions pas. Chez moi, on fit un brin de toilette et on mangea tous les steaks, les œufs, les fromages, bref, tout ce qu'il y avait dans le réfrigérateur. Puis on se partagea trois bouteilles de Scotch à nous deux... mais je dois reconnaître qu'il en but à lui seul la plus grande part. On ne parla pas une seule fois de Graham Stone. On parla de la vie des flics... privés comme officiels. On parla de tous les types de salopards qui existent... et on s'aperçut qu'ils ne diffèrent guère d'une probabilité à l'autre. Il m'expliqua pourquoi ma Terre n'était pas assez civilisée pour être favorablement accueillie dans les sociétés à probabilités. Chose étrange, il m'affirma que la Terre ne serait pas assez bonne pour cela tant que les gens comme moi n'en auraient pas à peu près disparu. Pourtant il m'aimait bien. J'en suis sûr. Bizarre...

Un peu avant l'aube, il se fit une piqûre qui le dessaoula instantanément. On se serra la main (ou du moins prit-il la mienne dans la sienne et la secoua-t-il) et on se sépara. Il partit à la recherche d'un point d'émission pour regagner sa propre probabilité. Et je m'endormis.

Je ne revis jamais Bruno. Mais j'ai rencontré bien d'autres phénomènes. Plus étranges que tous les malfaiteurs que j'aie jamais rencontrés. Plus étranges que Benny le Fourgue, et Sullivan les Doigts Agiles. Plus bizarres que Hagerty le Bossu, le tueur à gages difforme. Plus bizarres en fait que Graham Stone et Bruno eux-mêmes. Je vous en parlerai un de ces jours. Pour le moment, j'ai rendez-vous avec la blonde la plus mignonne que vous ayez jamais vue. Elle s'appelle Lorella et ne porte jamais de sous-vêtements.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Bruno.

SONYA

DORMAN

Sombre calice

C'ÉTAIT un petit vase, de forme ronde, d'un bleu profond. Ses courbes féminines, quand elle le tenait, épousaient les creux de ses paumes. Elle portait de vieilles chaussures, une jupe ancienne mais propre, un corsage en haillons. Elle n'avait avec elle rien d'autre que le vase entre ses paumes. Le vase était parfaitement vide.

— « Nous y voici, ma chérie, » dit la surveillante en la poussant dans le long dortoir au plafond élevé. Les hautes fenêtres de l'antique bâtisse laissaient filtrer des rais de soleil qui éclairaient les épaules de l'adolescente et illuminaient ses tresses de bandes miel et auburn. A l'autre bout de la pièce, deux autres filles assises côte à côte sur un lit se livraient à quelque jeu. La surveillante conduisit la nouvelle à un lit inoccupé, couvert d'une étoffe

d'un blanc crayeux, usée, mais immaculée. Il y avait auprès du lit une petite table de chevet avec deux tiroirs et les mains de l'adolescente planèrent au-dessus, tenant le vase, le faisant passer dans un rayon de soleil qui en rendit le bleu plus profond, puis dans l'ombre. Elle posa enfin le vase, s'assit sur le lit et joignit les mains sur ses genoux.

— « Mes amies, » annonça la surveillante aux deux autres, « je vous présente Anna. »

Elles tournèrent vers Anna des yeux qui ne manifestaient ni hostilité ni sympathie et qui pourtant ne restaient pas indifférents. Anna continuait de regarder ses mains, maigres, la peau sombre aux articulations, des cals jaunis dans les paumes.

« Jeunes filles, » répéta la surveillante, une nuance d'avertissement dans la voix. Elles se levèrent et s'approchèrent, le visage sans expression et dénué de curiosité.

— « Bonjour, Anna, » dirent-elles.

Au même instant, un énorme rugissement monta du dehors et les deux filles ainsi qu'Anna tournèrent la tête pour regarder par les hautes croisées la fusée qui jaillissait du spatiodrome, derrière un mur lointain. Le ciel était d'une teinte pure comme la flamme de l'alcool à brûler, et la fusée y monta puis disparut, laissant l'atmosphère déchirée par son passage, les oreilles des spectateurs assourdies, et trois jeunes visages où se lisaient ouvertement la convoitise et la déception.

— « Oui, on les voit tout le temps partir, » observa la surveillante avec une jovialité affectée. « Je vous laisse faire connaissance. Les autres ne vont pas tarder à rentrer de l'école. »

Quand elle fut sortie de la longue salle et en eut refermé derrière elle la lourde porte, sans le moindre bruit, Anna leva les yeux sur les deux autres. Les visages s'étaient refermés, tous les trois, mais la fille encore debout, qui avait des yeux bruns obliques dans une petite figure aux traits doux, se pencha vers la nouvelle pour lui demander : « Où ? »

— « Mars, » répondit Anna. « La semaine dernière, sur Mars. »

L'autre fille, grande, mince et blonde, était toute proche de la beauté, mais elle n'y accéderait tout à fait que plus tard. Elle détourna le visage. « Mon papa est encore en orbite, » dit-elle. Elle était fière et sa fierté mettait une note tranchante dans sa voix qu'elle ne savait pas encore contrôler aussi bien que l'expression de son visage.

La fille aux yeux bruns reprit : « Je m'appelle Lupe. Quel âge as-tu ? »

— « Quatorze ans, » répondit Anna en regardant le vase bleu et vide.

— « Alors tu ne resteras pas ici plus d'un an, » lui affirma la blonde. « Moi, je partirai bientôt. J'aurai quinze ans dans un mois. Lupe a le même âge que toi. »

— « Où iras-tu ? » s'enquit Anna.

La fille blonde sourit et aussitôt son visage assuma une beauté réelle, froide et fière ; un visage de femme. « Au banc du mariage. »

— « Tout droit ? » s'étonna Anna.

— « Mais non, petite sotte, » intervint Lupe en s'asseyant près d'elle. « Il faut d'abord que Conny passe un an dans l'autre école. Tu ne le sais pas ? »

— « Je ne sais rien, » avoua Anna.

Conny haussa les épaules. Elle s'approcha de la fenêtre et s'y appuya, une main posée sur la vitre de plastique incassable. Il n'y avait rien à voir de là que les murs de hauts bâtiments et, par-dessus, le ciel dans lequel leurs pères avaient disparu. D'une certaine distance, un bruit de voix plus jeunes leur parvint soudain.

— « Les petites vont bientôt arriver, » dit Lupe. « Nous sommes les plus vieilles. »

Conny avait pivoté et contemplait avec curiosité le vase bleu. Elle bougea une main comme pour le toucher et Anna bondit du lit en poussant un cri d'interdiction et de peur. « C'est bon, c'est bon, » dit Conny, « je n'avais pas de mauvaises intentions. »

Lupe pointa le doigt vers le vase. « Cela vient de Mars ? » demanda-t-elle.

Anna courba la tête. « Non, » murmura-t-elle. « Non. Il l'a rapporté des Plaines pour ma mère. »

— « Elle s'est remariée ? » fit Conny.

La tête d'Anna s'inclina davantage, ses tresses brunes pendant devant ses épaules. « Non. »

— « Il le faudra bien, » dit Conny, d'une voix dure.

Anna répondit : « Je sais. Mais elle ne s'est pas remariée. »

Lupe prit la parole : « Si elle a moins de trente-cinq ans, c'est obligé. Sinon, elle ira en prison. »

— « Elle y est, » dit Anna. « Elle y est partie ce matin, quand ils sont venus me chercher. »

— « Ce n'est pas régulier, » dit Conny, levant d'une main le menton d'Anna et la regardant avec colère. « Nos mères ont bien

dû se remarier tout de suite, alors, pourquoi pas elle ? Les guerres dévorent nos hommes, il faut bien qu'on en fasse d'autres. Quel droit avait-elle... »

— « Elle a choisi ! » s'écria Anna, en écartant d'une tape la main de Conny. « Elle avait le droit de choisir. »

Il y eut de nouveau une explosion fantastique et ahurissante du côté du spatiodrome et les trois filles se tournèrent vers la fenêtre. Elles observèrent dans un profond silence le vaisseau de guerre qui montait dans le bleu intense du ciel et disparaissait en direction de la zone de combat. Lupe avala sa salive. Conny écarta de sa joue une mèche blonde. Anna plaça ses paumes en coupe autour du vase pour le chauffer.

Le lourd battant du dortoir s'ouvrit en grand et une foule de filles plus jeunes fit irruption dans la pièce, bavardant et riant tout à la fois. L'une d'elles pleurait, le visage sale et mouillé, et les autres la bousculaient, la poussaient et la tiraient, comme une meute de chiots dans un chenil. La surveillante entra et les sépara vivement, envoyant l'enfant qui pleurait à l'infirmerie et les autres à leurs lits pour se reposer ou jouer tranquillement.

Quand elles furent toutes installées, elle s'approcha des aînées. « Amies, maintenant ? » demanda-t-elle avec enjouement. « J'en suis certaine. Lupe, tu montreras la maison à Anna, aujourd'hui, s'il te plaît ? Conny, on te demande au Bureau là-haut. »

— « Moi ? » s'écria-t-elle, le visage soudain illuminé. « Suis-je prête ? Maintenant ? »

— « Je n'en sais rien, chérie, » répondit la surveillante. « Je ne pense pas que tu sois déjà prête, ton anniversaire n'est pas encore passé. Mais on veut te voir. »

Sans un regard en arrière, Conny sortit de la salle par la porte restée ouverte et ils l'entendirent bondir dans l'escalier pour monter au Bureau.

Lupe avait l'air effrayé. « Ils ne vont pas déjà la prendre ? » demanda-t-elle à la surveillante d'un ton implorant.

— « Je ne le crois pas, chérie, » dit la surveillante en secouant la tête. Elle sortit du dortoir silencieux et, quand elle eut refermé le battant, le silence devint profond et sonore, comme si chacune des enfants eût retenu son souffle. Celles qui étaient en train de jouer abandonnèrent leurs distractions. Celles qui s'étaient allongées pour se détendre se redressèrent. Elles étaient assises dans une attente intense, alignées sur leurs lits, en deux rangées de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de cinq à quinze ans. Vingt

fillettes qui contemplaient les fenêtres à l'ouest où brûlait le soleil déclinant, presque aveuglant. Le sol, la bâtisse, les fenêtres, les enfants, l'air, furent secoués par la déflagration. Le vaisseau bondit à la verticale sous leurs yeux et disparut.

Peu à peu, elles se remirent à leurs jeux. Lupe était encore sur le lit d'Anna et, quand celle-ci finit par s'asseoir, Lupe lui effleura le bras de ses doigts délicats. « Nous serons amies, » dit-elle. « Nous avons le même âge. Peut-être que nous serons dans le même groupe pour aller au banc du mariage. »

Anna détourna la tête pour contempler le vase bleu foncé. « Peut-être, » acquiesça-t-elle.

Une gamine de dix ans au corps trapu vint lentement vers elles et, s'engageant dans l'étroit espace entre le lit d'Anna et le voisin, poussa la tête en avant au bout d'un long cou pour examiner fixement le vase. « Dis donc, quelle jolie couleur ! » dit-elle.

— « Oui, » reconnut Anna.

— « Est-ce que je peux le toucher ? »

— « Non. »

La fillette regarda Anna avec une expression où se mêlaient la moquerie et la tristesse. « Particulier, hein, ça ? » fit-elle.

— « C'est à moi, » déclara Anna.

L'enfant demanda : « Où ? »

— « Mars. »

— « Le mien a eu son compte ici même. La fusée a éclaté pendant le ravitaillement en carburant. Même pas partie. De la fenêtre, tu peux voir l'endroit. »

Anna ferma les yeux. « Comment as-tu le courage de regarder ? » murmura-t-elle.

— « Je suis là pour regarder, tu sais. Pourquoi penses-tu qu'on nous mette ici ? Pour nous conditionner. Il y a quatre ans que j'y suis. J'ai l'habitude de regarder. Tu la prendras, toi aussi. Tu comptes quinze hommes par vaisseau qui décolle, un vaisseau toutes les demi-heures de l'aube au crépuscule, tu comptes les fils qu'a eus ta mère, et les fils que tu auras après être passée deux fois par le banc du mariage. C'est ça, le conditionnement. »

— « Tu ferais mieux de retourner sur ton lit, » dit Lupe à l'enfant. « Je ne crois pas que ça t'aurait fait plaisir d'en parler, à ton premier jour ici. »

— « Oh ! le premier jour ! Je ne m'en souviens même plus, » répondit la petite. Elle lança un coup d'œil au vase, par-dessus

son épaule. « La couleur est jolie, » répéta-t-elle. « Je pense que c'est le bleu le plus profond du monde ! » Après un silence, elle reprit : « J'ai quatre frères. Et j'aurai quatre fils. »

— « Allons, va-t'en, à présent, » lui dit Lupe en lui imprimant une petite poussée.

L'enfant s'attardait, regardant alternativement Anna et le vase. Il n'y avait rien d'autre que le vase sur la table de chevet, ni jouets ni photos, pas de médailles militaires, contrairement aux autres tables. « Tu n'as donc rien ? » insista la fillette, de sa voix aiguë. « Pas de livres, pas de vêtements, pas de médailles ? Rien que ce vase ? »

— « Rien que ce vase, » confirma Anna.

L'enfant recula, transformée soudain en une petite créature furieuse. « Alors, c'est que ta mère est en prison ! » cria-t-elle. « Elle n'a pas voulu retourner au banc du mariage, alors elle est en prison. Elle a choisi d'y aller, alors tu n'as rien ! »

Un frisson parcourut le dortoir quand les autres fillettes se tournèrent pour examiner, écouter et jauger Anna. « Prison. » « Elle a choisi, » soufflaient-elles. « Prison. » « Anna n'a rien. » « Qui lui a permis de garder le vase ? »

Anna empoigna le vase, et, malgré son désespoir, elle prenait soin de le manipuler avec prudence, le serrant contre ses petits seins et courbant le buste pour le protéger et le dissimuler aux regards. Elle se tenait si fort inclinée qu'elle respirait dans le vase. Les yeux clos, elle respirait très lentement, remplissant le vide bleu sombre de son souffle qui en débordait immédiatement et ressortait par le mince col. Elle sentait la forme arrondie se réchauffer entre ses mains, mais elle avait trop peur pour bouger et elle restait penchée à respirer sans fin dans l'ouverture sombre, à sentir son propre souffle remonter et lui caresser la figure.

Un gong fit soudain entendre ses vibrations dans le dortoir et les enfants quittèrent leurs lits quand la surveillante ouvrit la porte. « C'est l'heure du dîner, » dit Lupe à Anna.

Anna releva la tête et s'accroupit sur les talons.

« Viens, » dit Lupe. « Il ne faut pas manquer le dîner. Tu vas descendre avec moi, je te montrerai. »

Anna secoua négativement la tête.

D'une voix plus dure, imitant la sécheresse de la surveillante, Lupe insista : « Allons, viens ! Il faut manger. On ne te permet

pas de sauter les repas quand tu n'es pas malade. Et puis, tu te sentiras mieux après. »

— « Non, » s'obstina Anna. « Je ne veux rien. »

Tendrement, doucement, Lupe la cajolait, la tirant par les bras, puis par ses poignets recourbés pour maintenir le vase contre elle. « Anna, je t'en prie, viens, elles sont toutes descendues pour le dîner. Il n'y aura plus de vaisseaux pour décoller de ce terrain avant demain matin. Rien à voir avant six heures. Viens, Anna. Nous avons le même âge, nous pouvons être amies. Je parlerai à la surveillante et nous irons ensemble au banc du mariage. »

Anna ouvrit les yeux et se redressa, la bouche durcie, blanchie aux coins. « Je choisis, » dit-elle distinctement. « Je choisis la prison. » Et elle éleva la voix pour crier : « Je choisis la prison ! Je n'irai pas au banc du mariage. Je n'aurai pas de fils. Je ne regarderai pas partir les vaisseaux, je choisis la prison souterraine pour tout le reste de ma vie, comme ma mère. »

Lupe s'était peu à peu éloignée d'elle avec répugnance, tremblante et effrayée. Elle fit quelques pas à reculons, incapable de quitter Anna des yeux et de ne plus regarder le vase qu'elle serrait contre elle, presque incolore maintenant dans la pénombre grandissante.

La surveillante revint rapidement par la porte toujours ouverte et leur dit : « Jeunes filles, vous êtes en retard pour le dîner... » Elle s'interrompit. « Que se passe-t-il ? »

— « Je choisis la prison, » dit Anna en reposant le vase sur la table de chevet et en lui tournant le dos.

— « Seigneur ! » fit la surveillante. « Oh ! mon enfant, tu ne sais pas de quoi tu parles. »

— « Si, je le sais. Sous la terre, à travailler quatorze heures par jour, et jamais je n'en ressortirai, mais c'est ce que je choisis. J'y vais dès maintenant. »

— « Tu ne peux pas, » dit la surveillante. Stupéfaite, elle ne cessait de bouger les mains comme si elle voulait attirer Anna à elle. « Petite sotte, tu ne sais pas de quoi tu parles. » Tout en parlant, elle se rapprochait d'Anna. « Ma pauvre enfant, » fit-elle. Puis elle se tourna pour dire : « Lupe, descends immédiatement au réfectoire, je te prie. »

Lupe s'en alla. La surveillante alla vers Anna les mains toujours agitées de mouvements inquiets. « Anna, tu ne peux pas déjà choisir. »

— « J'ai le droit de choisir, » affirma Anna, les dents serrées.

— « Sûrement pas, sotte enfant, » reprit la surveillante. « Et quand tu pourras choisir, ce n'est sûrement pas cela que tu souhaiteras, tu ne sais pas de quoi tu parles ! Ne sais-tu donc pas que tu ne peux procéder à ce choix avant de t'être présentée au banc du mariage ? »

Les lèvres d'Anna remuèrent, mais elle ne put formuler les mots. Les lampes rangées au plafond s'allumèrent automatiquement. Anna et la surveillante clignèrent les paupières pour s'accoutumer au changement de lumière. « Pas maintenant ? » demanda enfin Anna. « Je n'ai pas le choix ? Je ne peux même rien décider ? »

— « Non. Pas avant d'être passée une fois au banc du mariage. Et en réalité c'est une bonne chose. La loi te protège. Tu découvriras que c'est une bonne chose, plus tard. »

Anna fonça pour s'éloigner d'elle, se heurta à un lit, courut dans l'allée entre les deux rangées de couchettes blanches. Elle parcourut le couloir en courant, dévala le large escalier, un étage, puis deux, fila devant le réfectoire bruyant, devant la nursery, par-delà les grilles fermées de l'infirmerie, dégringola encore un étage et parvint au grand hall d'entrée, aux portes principales. Anna les frappa de ses poings, prise de panique, et, s'apercevant qu'elles étaient bien fermées, s'écroula sur le plancher.

Derrière elle, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et la surveillante en jaillit pour venir la relever. Elle se pencha en grognant et remit Anna debout. « Petite sotte, » dit-elle. « Nous n'en avons pas beaucoup de ton acabit ! » Le corps de l'adolescente était presque inerte dans ses bras.

— « Allons, on remonte, » dit la surveillante, en la soutenant jusqu'à l'ascenseur. Les portes se refermèrent sans bruit et la montée commença dans le long puits. « On va te mettre au lit et tu vas bien dormir. Tu ne sais pas de quoi tu parles en souhaitant descendre dans les usines et les fonderies, peut-être même dans un des postes de ravitaillement en carburant, pour le restant de tes jours. Tu grandiras et tu iras au banc du mariage comme toutes les bonnes filles. C'est cela que désire une fille convenable. »

Elle entraîna fermement Anna entre les lits blancs. Quand l'adolescente s'assit sans plus résister, la surveillante alla chercher un verre d'eau qu'elle rapporta. Elle tira de sa poche un flacon de pilules. « Deux, » dit-elle avec enjouement. « Avale-les simplement et tu oublieras tous tes soucis. »

Anna avala les pilules avec un peu d'eau. « Maintenant, un bon somme, » dit la surveillante en battant un peu le mince oreiller

pour le gonfler. « Le premier jour ici n'est facile pour personne. Mais je sais bien que tu seras une bonne fille. »

Quand elle se fut retirée, Anna s'étendit, la tête tournée de côté pour contempler le vase. Il était d'un bleu sombre et paraissait empli d'un espace profond, sans fin, mais il était parfaitement vide. Anna ferma les yeux.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The deepest blue in the world.

JOSEPHINE

SAXTON

Pas grand-chose à raconter

Les Saules
Halifax Road
Manchester

Le 10 mars. Est-ce vendredi ?

Chère Rosalind,

Oui, je sais que je suis une affreuse de n'avoir pas écrit depuis des éternités, mais naturellement j'ai été terriblement prise par le nouveau bébé... Tu sais comment ils sont et en outre il est vrai (jusqu'à présent) que je n'avais pas grand-chose à te raconter. Mille mercis pour la jolie petite veste. Elle lui va très bien et il te remercie bien lui aussi. Je ne suis pas sortie depuis des siècles, je n'en avais plus envie, et de toute façon il est à regretter qu'aucune de mes robes du soir ne m'aille... encore. Je prends de l'exercice comme une dingue. Ronald dit que je devrais me mettre à la natation... Sincèrement, tu ne trouves pas qu'ils sont idiots ?

Comment pourrais-je nager avec un bébé dans les bras ? Ils me font rigoler. Ha-ha-ha ! De toute façon, tout cela explique que je ne t'aie pas écrit, mais maintenant prends une bonne goulée d'air, chérie, parce que c'est plutôt étonnant. Tu es au courant de ma *faculté* particulière, je veux parler de celle qui me vient de grand-mère Lee et tout et tout ? Tu te rappelles cette soirée avec la séance d'écriture automatique ? (Au fait, est-ce que je t'ai parlé de l'esprit frappeur ? Je n'ai plus qu'un seul chien Staffordshire à présent. C'est malheureux, car il paraît s'ennuyer tout seul.) Bon. C'était hier après-midi, j'avais nourri le petit et tout était tranquille, après qu'il se fut endormi. Tu connais cette merveilleuse heure quand... ? Je me suis installée confortablement sur le divan avec des chocolats à la menthe, un terrible sentiment de culpabilité et du café, dans l'intention de me forcer à t'écrire, de mettre *quelque chose* sous enveloppe, même si ce n'était pas grand-chose. J'ai dû m'endormir ou plus exactement entrer en transe, car à mon réveil bébé hurlait à pleins poumons, il faisait presque nuit, les croquettes que j'avais mises au four étaient dures comme du roc, tout à fait géologiques, la maison était remplie de fumée, le linge que j'avais mis à sécher dehors était trempé parce que, tu vois, il avait plu, le feu était éteint, et à ce petit instant perlé du temps Ronald a rabattu bruyamment la porte du garage et est entré, s'attendant sans doute à ce que je me précipite vers lui, un Martini à la main, et à ce que je lui passe les bras autour du cou (rires !). Il y a eu une de ces disputes maison, tu imagines. Il a fallu que je m'installe pour allaiter bébé en écoutant les pires choses de Ronald, alors que je parierais qu'il avait passé toute la journée à remettre d'aplomb de jeunes mères névrosées et épuisées qui ne s'en sortent pas. Ça n'a pas été une soirée agréable. J'en aurais pleuré. Quand Ronald est parti chez l'épicier du coin acheter des spaghetti, j'en ai vraiment pleuré, un tout petit peu. Et puis un peu plus tard, en mettant de l'ordre, je suis allée ranger mon sous-main en soupirant et en me disant : « Pauvre Rosalind, pas de lettre aujourd'hui, » quand j'ai vu qu'il y avait en fait des tonnes d'écriture, littéralement, sur plusieurs feuilles de ce joli papier mauve, d'une écriture assez différente de la mienne, mais avec mon encre violette. Je n'en dirai pas plus sinon que c'est *le plus* intéressant morceau d'écriture automatique que j'aie jamais écrit ou même jamais vu. Je le joins à ma lettre pour que tu le parcoures, c'est pourquoi je t'écris en recommandé, et

je te prie de me le retourner en recommandé aussi. Lis-le immédiatement.

Pièce jointe :

Je pense avoir enfin établi un contact, avec une femme, enfin un esprit réceptif, écrivez cela, j'ai un urgent besoin d'écrire tout cela, mais comme vous voyez je ne peux pas. Laissez couler tout sur le papier, je sens que vous avez le talent voulu. Vous êtes ma seule messagère, mon seul contact. Maintenant, écoutez et écrivez ceci, puis vous le porterez à son adresse, 14 John Street, Manchester 5. Très important, je lui dois quelque chose au moins, bien qu'il soit trop tard pour qu'il m'aide. N'ayez pas peur, ma fille, je ne vous ferai pas de mal, écrivez pour moi, c'est tout. Il faut que je sois bref, mais j'ai envie de tout raconter depuis le début...

Cela a commencé quand j'étais petit garçon, avec les livres de Tarzan. Si je n'avais pas été attiré par tout ce qui est insolite et étrange, je ne serais peut-être pas dans ma présente situation. On me demandait alors ce que je voulais être quand je serais grand. Jésus, répondais-je. Pourquoi ? Parce qu'il avait des pouvoirs magiques, disais-je. Avec le temps, j'ai appris à être plus prudent et je leur disais alors que je désirais conduire une locomotive, mais je savais ce que je voulais vraiment. Plus tard, cela a été Merlin quand j'ai compris que Jésus était quelqu'un de trop édifiant... Je voulais faire des choses par la magie. De nouvelles bicyclettes, par exemple. Abracadabra. Bref, cela a continué toutes mes années d'école, Rider Haggard, l'Atlantide, les Incas, Mu, Dennis Wheatley, et plus tard, les Celtes, l'alchimie, Zoroastre, puis des livres sur le champignon sacré, Jung et Freud, la marche sur le feu, les fakirs, les lignes de la main et le yoga... toute la panoplie. Entre-temps, j'étais devenu mécanicien de locomotive, j'avais continué à écarter de moi les curieux en leur annonçant, dans une sorte de rêve, cette lamentable ambition. Et finalement c'est arrivé. Cela ne m'ennuierait plus de mener le train de trois heures cinq pour Londres, maintenant ! Je consacrais tous mes loisirs à lire et à pratiquer le yoga pour arriver à un certain contrôle de moi-même, mais sans en dire un mot à quiconque, car on se serait moqué de moi. Pas de femmes pour moi, je n'avais pas le temps. Je pourrais le regretter à présent, j'ai près de quarante ans et toute ma virginité, ce qui est pitoyable. Je n'avançais pas du

tout avec le yoga des livres, il me fallait un maître expérimenté et je souhaitais toujours acquérir de réels pouvoirs, quelque chose de tangible, comme de changer l'eau en vin par exemple. Donc, m'étant rendu à la bibliothèque municipale il y a une dizaine d'années, je suis tombé sur une affiche annonçant une série de conférences par un homme qui se faisait appeler Maître et prétendait détenir les secrets de l'Orient. J'y suis allé. J'avais des doutes, bien entendu, mais j'étais décidé à retourner jusqu'à la dernière pierre. Je ne fus pas déçu. Puis je fis partie de son groupe restreint de disciples.

C'était un être bizarre, sans nationalité déterminée ; il était sombre de peau, le regard magnétique, avec de longs cheveux blancs disposés en petites tresses, et il mâchait sans cesse du bubble-gum. Il avait pris cette habitude, semblait-il, avec un groupe de lamas du Kazahkastan qui préféraient cela à la noix de bétel. Ils s'en faisaient expédier de Chicago une fois par an, et le colis arrivait à dos de yaks par-dessus un précipice que franchissait un pont de corde, et ils chantaient des mantras pour que les animaux ne tombent pas, mais c'est là une digression et je vous ai dit que je n'ai pas beaucoup de temps. Il avait certainement connaissance d'exercices et de disciplines sur lesquels je ne peux pas m'étendre, faute de temps, et aussi parce que j'ai juré le secret. Mais à mon point de vue il y avait un écueil. Il n'appliquait ces exercices qu'à la magie blanche, autrement dit uniquemeent pour le bien, pour l'acquisition d'une « âme », en termes occidentaux. Il qualifiait toutes autres applications de charlatanisme de bas étage pour fêtes foraines. Il méprisait tout disciple qui arrivait aux réunions impatient de démontrer qu'il pouvait mettre instantanément le feu à une corbeille à papier, et c'est ce que j'ai fait un jour. Il disait que, pour lui, les allumettes suffisaient quand il avait envie d'allumer quelque chose d'aussi idiot qu'une corbeille à papier. Pourquoi s'épuiser à l'allumer de l'autre bout de la pièce en la fixant des yeux ? Mais, à l'époque, j'étais si gonflé de mon succès que je l'ai à peine écouté. Il voulait que j'avance dans l'acquisition de mon « âme ». J'avais très envie d'apprendre la télékinésie. Alors que tous les autres disciples s'imposaient la magie interne, je parvins à soulever d'une distance de trois mètres un cendrier posé sur une table. Je ne l'ai pas dit au Maître, je l'ai fait en secret chez moi, dans mon petit studio. Il n'est pas vraiment difficile d'exécuter de tels tours, c'est affaire de pratique, de concentration surtout, un déclenchement en soi de la forme appropriée d'éner-

gie. Les énergies qui s'échappent par le haut du crâne... Mais j'étais enthousiasmé et j'ai continué à mener mes trains et à me conduire en toutes circonstances conformément à ma position. Personne ne soupçonnait ma vie secrète, si ce n'est le Maître. Ce n'était pas un sot, il pouvait lire dans les esprits quand il le voulait, et il avait lu dans le mien. Il m'a averti de ma folie et j'ai fait semblant de l'écouter. Il m'a dit que je constituais un excellent élément pour ses travaux, mais que si je ne cessais pas de me servir de ses connaissances ésotériques si chèrement acquises à des fins mauvaises, alors je serais immanquablement puni. Pas par lui, m'assura-t-il. Le mal comportait sa propre punition. Pendant un an je me suis assagi et je suis devenu un élève modèle. C'est pendant cette période que le dommage s'est fait car, en prêtant davantage attention à ce qu'il disait au cours des réunions, j'ai appris des choses qui autrement m'auraient échappé. Il faisait exécuter à son groupe une série d'exercices qui déclencheraient en eux la source principale de pouvoir et d'énergie qui coule dans les êtres humains en provenance de sources plus élevées. Certains auraient parlé de rayons cosmiques, mais il avait sa propre terminologie. Si vous désirez en savoir davantage, scribe féminin, allez à la bibliothèque et, à la section religion et psychologie, cherchez aux lettres G, O et B. J'ai suivi ces exercices durant six mois environ ; naturellement, l'essentiel était un exercice respiratoire, et j'avais été si assidu que j'ai réussi. Je me suis précipité sur le Maître pour lui demander un entretien particulier, pour lui révéler que j'avais senti la puissance couler en moi, se concentrer comme de l'électricité dans les trois centres principaux de mon corps, et pourtant, quand je le lui ai dit, il a simplement répondu : « Oui, mon garçon, c'est très bien. Mais ce n'est pas le succès que nous recherchons, c'est l'effort. Très bien pour le moment. Rentrez chez vous et continuez à essayer. » J'en aurais pleuré de dépit, c'était toujours la même chose, les résultats de l'intéressaient pas, seulement l'effort. Cela rendait la vie parfois assez terne. Plein d'une humeur de défi, je suis rentré chez moi, j'ai transformé une cruche d'eau de robinet en beaujolais et je l'ai bue. Dans la brume qui s'ensuivit, je manquai ma journée de travail dans la rotonde et il me vint l'idée de m'enseigner à moi-même la lévitation. Cela lui montrerait. Non seulement me suis-je astreint à continuer les exercices habituels, concentration de l'énergie et ainsi de suite, mais j'ai jeûné et exécuté des mouvements de danse très efficaces que j'avais appris avec le groupe. Cela n'a pas duré longtemps, car les voisins se sont

plaint ; vous savez, ces danses comportent un martellement assez vigoureux en même temps que des rythmes compliqués pour les pieds, ainsi que des battements de mains, et en même temps il fallait compter mentalement et crier un autre compte plus compliqué sur un rythme différent, et hurler de temps à autre « AOUM » d'une voix caverneuse. Quand ils ont tapé au plafond, cela m'a surpris et j'ai perdu la cadence, alors je me suis concentré sur des exercices moins bruyants. Malgré tout cela, je ne m'étais pas encore élevé d'un seul centimètre au-dessus du sol. Presque oui, mais pas tout à fait. Je savais que la somme de mes efforts devait agir sur la composition chimique de mon corps et en particulier sur le sang, si bien que, pour simplifier, je devais devenir une substance sur laquelle la gravité n'agirait pas obligatoirement.

Je m'interromps pour vous prier d'écrire plus rapidement, mes pensées vont plus vite que cette main que je vous emprunte et je n'ai guère de temps. Bon. Il y a trois jours, c'était mon jour de repos, et je suis allé me promener dans la lande. J'étais terriblement amaigri et pâle après tous mes jeûnes et mes séjours à la maison, aussi me sentais-je découragé. Je suis allé tout droit à un lieu élevé, près de vieux remparts de terre préromains, un endroit que j'ai toujours aimé, et comme d'habitude je m'y suis trouvé seul. Je me suis assis pour contempler autour de moi le paysage désolé mais splendide et, presque automatiquement, je me suis mis à pratiquer mes exercices respiratoires, et j'ai senti mon corps se transformer peu à peu, s'ajuster au nouvel équilibre de ses composants chimiques. Pour une fois, je n'ai pas insufflé à mon organisme le désir de léviter, je me suis contenté de rester assis. Je pense que c'était cela la clé, plutôt que le désir. Si on est trop avide d'une chose, on ne l'obtient généralement pas. Et tout d'un coup je me suis rendu compte que je m'étais élevé à environ deux mètres, toujours dans la position assise. Tout d'abord, je n'y ai pas cru, et personne n'y aurait cru après tout ce temps passé en exercices, en échecs, en espoirs. Je me sentais si léger, si plein de bonheur et de surprise, que je suis resté assis ainsi, montant de plus en plus haut. Le panorama devenait de plus en plus magnifique et, si vous voulez bien me pardonner ce jeu de mots, j'étais transporté. Je ne pouvais qu'admirer, admirer, me réjouissant dans toutes les fibres de mon corps, triomphant, presque joyeux. Je montais toujours plus haut, à une vitesse d'environ cinq mètres à la minute,

et je peux vous dire qu'il n'y a pas de plaisir terrestre qui puisse se comparer à celui de s'élever dans l'air bleu et pur par une belle journée, au-dessus de la chaîne Pennine. C'était une pure beauté. Dans toutes les entreprises mystiques et magiques, on peut parfois connaître l'extase. Je l'ai connue à ce moment. J'avais l'impression d'irradier en montant dans l'atmosphère, et le temps était aboli, sentiment indescriptible. C'est pourquoi je ne saurais dire combien de temps s'écoula avant que je sorte de cette transe extatique pour m'apercevoir que je m'étais assez élevé au-dessus de la surface de la Terre pour en distinguer la courbure, pour découvrir que j'étais glacé et raide, brûlé par le soleil, et qu'il m'était extrêmement difficile de respirer. Car l'atmosphère, en altitude, est très ténue, terriblement ténue, et froide...

Et, quand j'ai décidé de redescendre pour rentrer chez moi, je me suis aperçu que non seulement j'ignorais comment m'y prendre au juste, mais que je ne pouvais pas même expérimenter. En raison de la pauvreté de l'air, je ne pouvais pas me livrer à mes exercices respiratoires, c'était une impossibilité. C'est pourquoi je n'ai pas le temps de vous en dire beaucoup plus, je monte toujours et ne vais pas tarder à mourir, je respire à peine et je souffre atrocement, je serai heureux de mourir, il est trop tard pour me sauver. J'espère que vous avez noté tout ceci, je le pense, dites au Maître que je crois en lui, qu'il avait raison, mais qu'il est trop tard pour que je défasse mon œuvre, trop tard... trop tard...

Fin de la pièce jointe.

Alors, chère Rosalind, que penses-tu de tout cela ? Fantastique, n'est-ce pas ? Je veux dire tout simplement incroyable, mais tout est sur ce bloc, et tu pourras le voir de tes yeux. Je me demande si ce texte intéresserait les passionnés de recherche psychique, qu'en penses-tu ? Je n'ai pas montré cela à Ronald, tu le connais, il sourirait de son air pincé... un mari qui a un cerveau, cela a ses inconvénients. J'aimerais que tu viennes séjourner parmi nous pendant l'été qu'on puisse bavarder tranquillement. Il faut que j'arrête ma lettre à présent, car bébé doit faire le plein. Une tétée toutes les quatre heures. Ecris-moi vite.

Liz.

P.S. C'est plus intéressant que la fois où j'ai obtenu trois pages de schémas de structures atomiques, tu ne trouves pas ?

♣

9 Clover Mews
Londres W.2.

Le 12 mars (oui, c'était vendredi)

Chère Liz,

J'ai lu ta lettre et la pièce jointe à plusieurs reprises et je te renvoie ce récit par recommandé, c'est plus cher mais puisque tu insistes... J'ai eu au bout d'un temps l'impression qu'il m'incombait de raisonner un peu tout cela. Je classe :

a) Ma petite amie Liz est-elle absolument certaine qu'elle ne souffre pas d'un rien de dépression post-natale qui tournerait un tout petit peu à la schizophrénie ? Peut-être ferait-elle mieux d'en parler à son psychiatre de mari, après tout. (J'imagine que ce n'est pas très drôle de vivre à Manchester, pauvre chérie.)

b) Peut-être que Liz, toujours à l'affût de sensations nouvelles (tu te rappelles quand on fumait de la graine de pavot dans les lavabos de l'école, chérie ?), se serait laissée un tout petit peu tenter de chiper juste une *goutte* du fascinant LSD de Ronald et l'aurait absorbée en même temps que ses chocolats à la menthe qui lui donnent un sentiment de culpabilité ??? Je peux te communiquer un excellent régime, si tu veux, que mon toubib m'a indiqué et qui m'a fait perdre six kilos en six semaines.

c) Est-ce que ma chère amie ne me ferait pas marcher comme cela lui est déjà arrivé ? Je me souviens des ectoplasmes en ouate hydrophile dans le dortoir, une nuit, qui m'ont collé une peur de tous les diables, petite garce !

d) C'est une façon de me faire savoir que tu t'es mise pour le plaisir à écrire des histoires pour les magazines de science-fiction, et c'est ton premier essai, et tu voudrais bien que ton amie Rosalind, qui a été toujours meilleure que toi en rédaction, te donne un petit coup de main. A ta place, chérie, j'envisagerais sérieusement la chose, car avec une imagination comme la tienne, on ne sait jamais...

e) Tu es vraiment de bonne foi, et en ce cas tu ferais bien de te rendre à l'adresse indiquée pour te renseigner.

En dehors de cela, je n'ai que très peu de chose à te raconter. Seulement que je suis enceinte, voilà tout.

Rosalind.

⁂

Les Saules
Samedi soir
Ronald regarde Batman à la télé, alors je suis dans la cuisine.

Chère Rosalind,

Tout d'abord, je pense que c'est assez rosse de ta part de prétendre qu'on s'ennuie à Manchester. Nous ne sommes pas tout à fait des barbares, tu sais. Ensuite j'ai fait mon enquête. J'ai fait la connaissance d'un cher petit vieil homme avec des petites tresses dans les cheveux et je lui ai transmis le message du malheureux magicien à l'agonie. Je me suis inscrite au groupe. Je ne peux pas en dire plus car j'ai juré le secret. Veille bien sur ta santé. Est-ce un garçon ou une fille que tu désires cette fois ?

Avec toute mon amitié,

Liz.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Nothing much to relate.

R. BRETNOR

Nuit de fête

La colère n'incitait jamais Carse Hannock à conduire dangereusement, même en ce moment. Sauf de temps à autre quand il maintenait sa vitesse trop farouchement dans un virage, la fureur qui l'animait ne se manifestait que par sa froide maîtrise de la voiture. C'était une nouvelle voiture, plus large que la plupart des autres, qui portait le nom d'une course fameuse à laquelle ses constructeurs n'avaient jamais participé, et il la menait à cent dix, régulièrement. Cent dix ! Alors que la plupart des gens qu'il connaissait auraient fait du cent soixante pour passer leur rage. Cent dix ! Après ce que lui avait dit Anne... Seigneur ! *Du cent dix !*

Le clair de lune à travers le pare-brise éclairait ses mains longues, dures, habiles, qui transmettaient sa volonté au volant. Devant lui s'étirait la Nationale

101 qui franchissait la Passe de Gaviota, laissant au loin Santa Barbara et la mer attirante, et sa soirée gâchée, et Anne. Il l'avait connue à l'université de Los Angeles, pendant sa dernière année d'études, après avoir trouvé sa voie à l'Ouest. Il était sorti avec elle durant plusieurs semaines... et il l'aurait séduite, en plus, si Dickson n'était pas survenu. Herb Dickson que tout le monde appelait Dickie Boy. Dickie Boy ! Le grand, mou et un peu solennel Dickie Boy qui — Seigneur Dieu ! — jouait de la cornemuse. L'avenir s'annonçait brillant pour Dickie Boy à ce moment. La société UX Aggregates l'avait découvert six mois avant d'embaucher Carse. Anne l'avait épousé en moins de deux semaines. Personne ne s'était rendu compte que c'était un raté... personne sauf Carse. Il les reconnaissait à tout coup.

Carse s'était bien débrouillé. Son chef, Jim Teach, n'était qu'un incapable. Mais il avait une secrétaire, une femme d'une efficacité incroyable, du genre qui, trop souvent, consacre sa vie à maintenir en place les incapables. Dix ans de plus que Carse, un peu usée par l'attente, mais avec une silhouette extraordinairement belle. Il lui avait fait une cour assez discrète, sans dépenser trop d'argent pour elle, et il avait couché avec elle juste ce qu'il fallait pour la mettre en appétit. Jamais il n'avait songé à elle en l'évoquant par son nom. Elle n'était qu'un visage, un corps, un instrument. En deux ans, il avait rattrapé Dickie Boy. Encore deux, et il avait été catapulté en avant... pas trop loin, mais juste assez. Maintenant, sa carte de visite annonçait *Carse Hannock, Directeur adjoint aux ventes, Secteur de Los Angeles*. Et Dickie Boy, après avoir été mis d'abord sur une voie de garage à Santa Barbara, était éjecté.

C'était ce qui rendait la situation si incompréhensible. Anne devait savoir. Elle devait savoir que, si la société UX lâchait un homme, les chances de ce dernier devenaient nulles, sauf dans les emplois inférieurs. On aurait cru qu'elle aurait longuement examiné le nullard auquel elle avait uni sa vie, tout en cherchant quelqu'un qui gravissait les échelons, au moins pour l'amusement, sinon pour le définitif. Pourtant elle avait paru décontractée pendant tout le dîner, elle s'était vantée du grand bond en avant que représentait pour Herb le fait de travailler pour Kaiser, elle avait invité Carse à venir séjourner chez eux comme il l'avait toujours fait. Tout comme si l'affaire — au complet, y compris le montant du nouveau salaire de Dickie Boy — n'était pas parvenue aux oreilles de Carse tout droit, ou presque, du Conseil Directorial.

Plus tard, chez elle, il avait servi son boniment. Il n'avait fait que des allusions au sort certain qui attendait Dickie Boy ; il lui avait dit combien il l'avait courtisée avec sérieux, ajoutant qu'il avait toujours eu l'espoir de l'épouser et que — tout en sachant qu'il était trop tard pour le mariage — des occasions telles que celle de ce soir ne se présentaient pas souvent, et qu'elles étaient trop précieuses pour qu'on les gaspille, et...

Elle l'avait coupé, en le repoussant. « Carse, » avait-elle dit en le regardant de ses yeux d'un gris si sombre, « cherchez-vous à me faire comprendre que je dois vous permettre de coucher ici, *avec moi* ? » Elle ne lui avait pas laissé le temps de répondre. « Est-ce vers ce but que vous tendiez tout le temps ? Toutes ces conversations insidieuses sur le boulot de Herb, est-ce donc ainsi que vous agissez ? Carse, je suis la femme de Herb. Et en principe vous êtes son ami. »

— « Je suis *votre* ami, Anne. Je n'ai jamais rien été d'autre. » Il avait tenté de la prendre dans ses bras.

Elle s'était raidie, elle avait reculé. L'instinct de Carse, infaillible en ce qui concernait les femmes, lui avait affirmé qu'elle le désirait, qu'elle le cherchait... sa force à lui contre ses scrupules à elle. Il l'avait prise par les épaules, il l'avait maintenue, il lui avait dit les mots qu'il fallait. Elle ne s'était plus débattue, elle était devenue toute molle...

Et soudain, alors qu'il commençait à peser de tout son poids sur elle, elle avait pris de sa main gauche le cendrier qu'elle frôlait et lui avait expédié le tout, mégots et cendres compris, dans la figure, la bouche et les yeux.

Il l'avait lâchée. Elle s'était redressée et l'avait fusillé du regard, soudain glaciale. Aveuglément, un bref instant seulement, il avait tempêté contre elle.

Le ton posé, elle avait demandé : « Carse, faut-il que je vous le dise ? Y tenez-vous vraiment ? »

Elle avait attendu pendant qu'il allait se rincer les yeux et la bouche et se laver la figure dans la salle de bains. Quand il était revenu, elle n'avait pas bougé.

« Je pourrais vous énumérer plusieurs raisons pour lesquelles je ne veux pas coucher avec vous, » lui dit-elle, pour finir. « Vous ne les comprendriez pas. Et en réalité elles sont sans importance. Mais voici la raison profonde qui domine toutes les autres, et vous ne la comprendrez pas davantage. » Elle eut un rire brusque, un

rire profond et coléreux venu du plus intime d'elle-même. « Je ne désire nullement coucher avec vous, Carse Hannock, parce que je suis réelle... et que vous ne l'êtes pas. »

Il n'avait pas assimilé tout cela, pas sur le coup. Il avait tenté quelques apaisements, prétendant que ce n'était qu'une plaisanterie, lui rappelant encore combien proches ils avaient été à l'université. Elle n'y avait pas prêté attention, le regardant en silence chercher son veston, l'enfiler, en épousseter les revers, puis aller prendre son chapeau dans le placard. Il n'avait pas discuté... elle était trop froide, trop sûre d'elle. Quand il était parti, elle ne lui avait rien dit. Ce n'avait été qu'une fois la porte refermée qu'il avait entendu son rire blessant qui le fouettait à travers le battant.

Carse Hannock évoquait Anne, ses seins, ses cuisses, sa démarche, la façon qu'elle avait eue de le regarder en un temps. Il songea à Dickie Boy. Il se mit à frapper le volant de son poing droit... puis se rendit compte de la futilité de ce geste. Alors qu'il abordait la Passe de Gaviota, un vent de travers le frappa soudain, le projetant presque dans la voie voisine, et il se rendit compte avec effarement qu'il roulait à cent trente. Il ralentit. Seuls les imbéciles roulaient trop vite. Tout en conduisant parmi les hauteurs, il se décontracta volontairement, appuyant négligemment le coude gauche à la portière, pensant à ce qu'il pourrait faire du reste de la soirée.

C'était un vendredi soir et octobre touchait à sa fin, un soir froid et clair, excellent pour rouler, et il n'était pas encore dix heures. Ça arrivait de temps à autre de tomber sur une bonne femme comme Anne, frigide, les entrailles nouées à force de justifier sa frigidité. Eh bien, elle était la première qu'il n'eût pas diagnostiquée du premier coup. Elle l'avait induit en erreur. Et après ? A n'importe quel moment avant deux heures du matin, il pourrait trouver chaussure à son pied dans quelque bar en bordure de la route. En général, il suffisait pour que tout marche comme sur des roulettes qu'il présente son profil. Il n'en tirait pas vanité... c'était tout naturel.

La colère de Carse Hannock s'apaisa ; sa détente se fit plus profonde. Il mit la radio en marche ; il songea à la secrétaire de Jim Teach ; il songea que Dickie Boy serait sur le pavé maintenant qu'UX l'avait congédié ; il se rappela comment, alors qu'il n'avait que seize ans, sa mère l'avait surpris en train de baiser (ou plutôt peut-être de se faire baiser par) la grosse fille McCoy, une petite

voisine, et comment elle s'était écriée stupidement : « Curtis Hannock ! Qu'est-ce que tu fais à cette enfant ? » Ce qu'il faisait, c'était visible comme un mât au milieu d'un bateau. Bien qu'il se fût fait tanner les fesses ensuite, son père n'avait pas été trop dur... et plus tard il avait ri aux éclats et fait une allusion au fait que Maman ne *lui* avait jamais donné l'impression de savoir ce qui se passait dans ces cas-là, et que cet incident en était une preuve de plus.

Carse gloussa. Il buvait peu mais il se rendit compte qu'il avait besoin d'un ou deux verres pour se remettre les idées en place. Il s'arrêta à Buellton, bien que l'endroit n'eût pas l'air fameux comme terrain de chasse, et trouva un bar animé, rempli du bruit de la télé — des rencontres de catch — et bondé de garçons de ferme avec leurs petites amies. Il avala deux whiskies coup sur coup, ne fit pas attention aux coquetteries d'une fille de salle épaisse qui avait fini son service, attendit une demi-heure, puis décida que la situation était lamentable et sortit en jouant des épaules, sans se sentir le moins du monde désappointé.

A vingt-cinq kilomètres de là, Los Alamos paraissait plus prometteur. Il choisit un bar où il semblait y avoir beaucoup de mouvement et, presque aussitôt, se trouva en plein baratin avec deux filles d'apparence mexicaine, des sœurs en pantalons collants, qui se disaient originaires d'Albuquerque mais qui, à leur accent étaient plutôt de Juarez ou de Tijuana. Elles avaient de petits corps arrondis et compacts, de grands yeux noirs et trop de maquillage. Elles lui expliquèrent qu'elles attendaient leurs amis, en s'adressant des clins d'œil et des gloussements, et le laissèrent payer leurs verres. Quand il leur demanda à quelle heure les amis devaient arriver, l'une d'elles répondit : « Peut-être ce soir. Qui sait ? » et elles se remirent à rire. Elles le taquinèrent ; il les taquina. Clarita et Marlène ! Leur conversation était sans contrainte, provocante. Elles lui dirent : « Mince ! Ce que vous avez de larges épaules ! », insinuèrent qu'il devait être un homme, un vrai, sous tous les rapports, et lui tâtèrent les biceps, toujours gloussant et faisant des moues, se disant prêtes à parier qu'il avait une femme et cinq ou six gosses. La conversation allait bon train, de plus en plus amicale après chaque tournée. A minuit, convaincu que l'affaire était dans le sac, la main posée sur la cuisse ronde et ferme de Clarita sous la table, il se disait que, les deux à la fois, ce serait une partie mémorable.

Et, à minuit un quart, les amis arrivèrent. Clarita se dégagea en vitesse. Marlène, toujours riant, lui expliqua que leurs amis, affectés à la base, devaient souvent travailler tard. Le sang monta, brûlant, aux joues de Carse quand il se rendit compte qu'on l'avait bien fait marcher. Il se pencha un peu en avant, les muscles bandés, dans l'attente de ce qui allait se passer. Il saisit brusquement ce que son esprit avait enregistré machinalement : il y avait une similitude entre tous les hommes qui l'entouraient, ils étaient trop nombreux à se connaître apparemment, et la plupart d'entre eux étaient des militaires. S'il y avait des difficultés, il ne serait pas en terrain favorable.

Les amis des filles traversaient la salle, s'arrêtant de temps à autre pour dire salut ou pour donner une tape sur une épaule. Ils étaient tous les deux plus âgés que Carse ; l'un était grand, la peau tannée, les cheveux blondasses ; l'autre les avait foncés, son visage et son ossature lui évoquaient un sergent instructeur du Camp Pendleton, et il portait sa veste sport comme si elle se fût ornée de trois rangées de médailles. Ils ne parurent pas surpris de le voir. Quand les filles le présentèrent comme « Mr. Hannock, un chic type... il nous a payé à boire, » ils n'eurent pas l'air de croire que ce fût un chic type mais ils ne manifestèrent pas d'hostilité. Carse ne comprit pas le nom du grand. L'autre s'appelait Valenzuela ; il était adjudant.

Carse contrôlait son souffle avec soin. Il leur serra la main. Le plaisir était pour lui, affirma-t-il, un moment de détente sur la longue route de San Francisco. Pour sauver la face, il insista pour offrir encore une tournée à tout le monde. Ils passèrent commande. En attendant qu'on les serve, les deux filles partirent ensemble aux toilettes.

— « De bien gentilles mômes, » dit Valenzuela. « Je les connais du temps que j'habitais à Albuquerque. » Il examina Carse. « Cette Clarita ! Elle a vraiment le sens de l'humour, pas vrai ? »

— « Certainement, » convint Carse.

— « Vous avez été dans l'armée ? » demanda le grand, après un temps.

— « Comme tout le monde, » fit Carse en haussant les épaules.

Il y eut des regards échangés ; puis un silence durant lequel les deux autres parurent parfaitement à l'aise. Les consommations arrivèrent. Carse paya et donna un pourboire à la serveuse.

Le grand soldat leva son verre. « *Salud y pesetas !* » dit-il en

parlant comme un Texan qui aurait appris de bonne heure l'espagnol.

— « *Y amor,* » ajouta Valenzuela, « *y tiempo para gustarlos.* »

Ils se sourirent. « Surtout *tiempo,* » ajouta le Texan. « *Poco tiempo, poco amor.* »

— « A votre santé, » dit Carse.

— « A propos de temps, l'ami, » observa Valenzuela, « si vous comptez arriver à Frisco au matin, vous feriez bien d'enfourcher votre cheval ! »

— « Je trouverai bien un motel aux alentours de San Luis, » répondit Carse.

— « A cette heure de la nuit, un vendredi, avec tous les soldats qui couchent avec des poules et les promeneurs du week-end ? Vous rigolez ? »

Carse allait riposter que le genre de motels qu'il fréquentait ne se remplissait pas de cette façon... mais il se contint.

— « Ouais, il se fait vraiment tard, » fit le Texan, consultant sa montre, puis regardant la porte des toilettes.

Carse avait une règle : ne rien déclencher quand on ne pouvait pas gagner. « Vous avez peut-être raison, » reconnut-il. « Au week-end, ça se remplit assez vite. » Il vida son verre en trois gorgées, les espaçant décemment pour laisser place à la conversation. Puis il se leva pour partir. « Mes amitiés aux dames, » dit-il.

— « Je n'y manquerai pas, » fit Valenzuela.

Lorsque Carse sortit de la salle, quelqu'un lança un coup de sifflet moqueur et les rires éclatèrent.

Quand il remonta en voiture, il était en rage.

Cette fois, il conduisait plus vite, précipitant la voiture dans les virages à la poursuite du faisceau brillant des phares. Il massacrait les freins et laissait hurler les pneus. Il ne voyait pas rouge, à la vérité... pas encore. Sa maîtrise était toujours parfaite et précise. Au bout de quelques kilomètres, quand l'air glacé lui eut rafraîchi les idées, il se rendit soudain compte que sa fureur ne visait ni Valenzuela ni le Texan, ni Clarita ni Marlène. Ces gens étaient sans importance ; ils n'étaient pas de son milieu. Mais Anne... Anne en était. Leur isolement, leur imperméabilité n'avaient d'importance qu'en ce qu'ils soulignaient ceux d'Anne. C'était elle — elle seule — qui avait fait d'une soirée triomphale cette coupe d'amertume. De

nouveau il l'affronta mentalement, si froide et invulnérable derrière la muraille de sa stupidité.

Les articulations des mains de Carse blanchissaient sur le volant. La radio bramait, mais il ne l'entendait pas. La voiture, bien suspendue, décrivait des lacets et des plongeons en s'efforçant de lui obéir.

Il s'arrêta une fois pour boire dans une auberge bondée. Rien n'avait changé. Il y avait sans doute deux ou trois filles prêtes à se faire embarquer, mais elles étaient moches, vraiment moches.

Il s'arrêta encore à Santa Maria, dans un bar-restaurant très chic où il ne se passa rien, sinon qu'un individu douteux lui fit des avances.

Il fit le plein d'essence, acheta une bouteille dans une boutique et reprit la route. Il conduisait moins bien à présent, mais il s'en fichait. Sous sa colère et sa déception, il commençait à sentir la fatigue qu'elles avaient engendrée. Au bout de dix kilomètres, il se dit : « Au diable tout ça ! J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil ! » Il trouverait un hôtel, prendrait une douche brûlante, avalerait assez de Bourbon pour s'endormir et oublierait toutes ces salades.

Il se mit à la recherche d'un motel. Il passa Nipomo, Arroyo Grande, Pismo Beach. Le Texan avait raison ; il n'y avait plus de chambres libres. Parfois des enseignes au néon le raillaient ; d'autres fois tout était sombre. Il savait qu'à Pismo, où il y avait des motels datant d'avant la guerre de 14, il trouverait très probablement un endroit quelconque où coucher, mais ce n'était pas ce qu'il cherchait. A présent, en se dirigeant vers San Luis Obispo, à l'intérieur des terres, il trouvait des nappes de brouillard qui le forçaient à ralentir et il se rendait compte qu'il était ivre, pas tout à fait assez pour déranger ses réflexes — ils étaient toujours parfaits — mais suffisamment pour embrumer sa pensée.

Il perdit vingt minutes à parcourir San Luis ; partout il se heurtait à des pancartes annonçant *Complet*. Il commençait à en avoir marre et, roulant de nouveau à toute vitesse, il fonça vers Atascadero. Le brouillard s'épaissit quand il monta vers la Passe de Questa. Il prit cela comme un défi, chevauchant la ligne jaune, s'en remettant à son sens de la route, à ses réflexes aigus et disciplinés.

C'est pourquoi, quand la chose survint, il fut surpris. Brusquement, là où il n'y avait eu que la ligne jaune, il vit l'énorme masse d'une remorque accidentée en travers de la route, des caisses et

des cartons éventrés sur des mètres, un policier de la route qui s'efforçait d'allumer une torche à pétrole...

Il ne pouvait pas s'arrêter. Tout fut trop rapide pour qu'il en eût même conscience.

Il y eut un éclair sans lumière, un vide absolu, un maëlstrom d'infini, sans durée, sans commencement, sans fin, sans vision ni connaissance de soi...

Quand il revint à lui, il ne se rappelait pas tout à fait ce qu'il y avait eu... mais c'était là, quelque chose qu'il ne voyait pas, derrière son dos. Il était loin sur la route... à quelle distance, il l'ignorait et peu lui importait. Il avait perdu momentanément connaissance, se disait-il. Son subconscient avait dû prendre les commandes, faire passer la lourde voiture sur l'épaulement de gravier, luttant contre la masse et le mouvement avec une dextérité dont aurait été incapable un conducteur dans des conditions normales.

D'un haussement d'épaules, il chassa son malaise. Il se sentait soudain lucide. D'un coup, il n'était plus face à un mur dur et nu. Il conservait sa fureur et son amertume, mais cette fois il avait gagné, et maintenant ses ennemis semblaient moins terrifiants. Même sa voiture réagissait à sa victoire. Elle ne luttait plus contre la route. Elle partageait la puissance de Carse, en silence. De nouveau il ne faisait plus qu'un avec le véhicule.

Et le brouillard s'était dissipé. La pleine lune parcourait le ciel ; il pilotait sous cette lumière d'un éclat irréel.

A Atascadero encore, il n'y avait pas moyen de se loger. L'une après l'autre, les pancartes le lui disaient. Il découvrit enfin un nouveau motel, agréable, luxueux, où une pancarte indiquait qu'il y avait encore de la place. Il ralentit, stoppa devant la porte du bureau, descendit et sonna. Du moins pressa-t-il le bouton, durement, à plusieurs reprises. Rien ne se passa. Il n'y avait aucun bruit et personne ne répondait. Il eut l'idée de crier, de défoncer la porte à coups de pied... puis, se rappelant qu'il y avait à Atascadero un asile pour aliénés dangereux, il se retint. Il pouvait y avoir là quelqu'un qui ait le doigt chatouilleux sur la détente, ou peut-être s'était-il déroulé un événement déplaisant dans lequel il se trouverait impliqué. Et si un idiot de flic allait s'imaginer qu'il était saoul ? Il n'avait aucun besoin d'une publicité de cette espèce.

Il hésitait, se demandant quoi faire... et, alors qu'il restait planté

là, une fille bien moulée dans son pantalon ouvrit la porte du troisième bungalow et, clés à la main, se dirigea vers son automobile.

— « Hep ! » cria-t-il.

Elle commença à tourner la tête, puis la secoua un peu et affecta de ne pas lui prêter attention.

« Hé ! » répéta-t-il. « Comment réveille-t-on ces gens ? Bon sang, ça fait bien un quart d'heure que je sonne. »

Elle ouvrit le coffre de sa voiture, y prit un bagage léger, puis le referma. Toujours sans faire attention à lui, elle retourna à sa porte qui se referma sur elle.

« C'est bon ! Maman t'a avertie de ne pas bavarder avec des inconnus, » marmonna-t-il. « Petite garce ! »

Il abandonna. Presque sans réfléchir, il s'engagea sur la route 101 en direction de Pismo où il savait pouvoir trouver au moins un lit. Il évoqua Anne et revécut toute la soirée. Il s'efforçait de bâtir des projets pour le lendemain, quand il parviendrait à San Francisco, mais il s'aperçut qu'il était incapable de concentration. La voiture paraissait se conduire à peu près d'elle-même, n'exigeant qu'une part infime de ses soins. La course prit fin avec la rapidité intemporelle de la pensée.

Il quitta la grand-route. Il entendit les immenses et doux soupirs de la mer. Il était près de trois heures. Le bourg était endormi. Et naturellement tous les motels de qualité étaient complets. Il s'en fichait ; il était trop fatigué. Il parcourut les petites rues... n'y trouva rien. Finalement, alors qu'il désespérait presque, il vit un panneau grossièrement peint indiquant la direction d'une piste étroite. L'inscription annonçait : LES COTTAGES D'AMOUR.

— « *Tout juste* ce qu'il me faut, » songea-t-il en virant dans l'allée. C'était une impasse et les Cottages d'Amour s'alignaient au bout, en travers. Il y en avait une douzaine, construits sur le sable envahi d'herbe. Chacun était carré ; chacun avait une façade en faux style « mission », en stuc d'un rose affreux qui s'écaillait ; chacun était relié au voisin par une arche qui promettait faussement de la place pour une voiture. Un autre panneau peint disait *Chambres libres* ; on eût dit que personne ne l'enlevait jamais. Le lieu était encore pire qu'il ne l'avait pensé.

Cette fois, quand il pressa le bouton, il perçut une sonnerie grêle et lointaine. Il sonna trois fois, puis se rendit compte qu'il y avait de la lumière à l'intérieur. Des pas traînants, un bruit de chaîne, et la porte s'entrouvrit.

— « Je vois que vous avez de la place, » dit Carse. Il tira son

portefeuille de sa poche. Dans un endroit pareil, les cartes de crédit n'avaient pas cours.

La porte s'ouvrit en grand. Il vit une vieille femme menue aux lèvres minces, aux yeux en billes d'un noir terne, portant un vieux manteau d'homme par-dessus sa robe de chambre de flanelle.

— « Je peux vous donner le numéro trois, mon chou, » lui murmura-t-elle d'une voix rauque. « C'est celui-ci, le voisin du mien. » Il vit qu'elle examinait sa voiture. « Ce sera huit dollars pour une seule personne. »

Il savait que c'était au moins le double du prix normal et qu'elle se rendait compte qu'il n'avait pas le choix. Il paya sans protester, signa une carte d'inscription froide et humide, reçut la clé.

Il lui souhaita bonne nuit, et, d'une voix donnant l'impression qu'elle souffrait d'un mal de gorge incurable, elle lui cria : « Vous allez rudement bien dormir, monsieur. On dort toujours très bien ici. »

Carse ouvrit sa porte et fit de la lumière. C'était comme à l'extérieur, pire encore. Le plafonnier fêlé révélait toute la pièce dans sa pauvreté. Le lit, aussi usé qu'un tapis de ring, la télé démodée, une gravure des années 1920, un calendrier représentant des chiens fixé au mur par une punaise. Il alluma la lampe de chevet et éteignit l'autre. Cela n'arrangeait pas beaucoup les choses.

Il y avait un calorifère à gaz. Il tenta de l'allumer, mais l'appareil ne fonctionnait pas. Il prit sa valise et sa bouteille, puis s'assit sur le lit et versa une rasade dans son gobelet en plastique. Tout en buvant, il examinait le contenu du tiroir de la table de chevet. Une Bible, le Livre des Mormons, une demi-douzaine de magazines féminins, un fascicule de bandes dessinées d'horreur, une boîte de préservatifs vide. Il se versa encore un verre et entreprit de se déshabiller, en songeant à la douche et en souhaitant qu'il y eût de l'eau chaude. Il passa dans la salle de bains. Du moins y avait-il bien une douche. Un tuyau de caoutchouc reliait la pomme au robinet de la baignoire craquelée et tachée.

Il resta près du lit, tout nu, à boire, se laissant persuader par sa fatigue que ce n'était pas la peine de se colleter avec cette douche.

On frappa à la porte.

— « Oh ! bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est encore ? » marmonna-t-il.

On frappa de nouveau et il entendit la voix éraillée de la directrice qui demandait s'il dormait déjà. L'idée lui vint soudain qu'elle avait l'intention de mettre le calorifère en état de marche. Il cria :

« Un instant ! » Il passa son peignoir de bain et alla ouvrir, le verre en main.

Elle était là avec quelqu'un d'autre, une femme d'âge moyen, grasse, aux chairs molles, barbouillée de rouge à lèvres, de poudre et de fards, vêtue d'un peignoir à fleurs aussi vieux qu'elle, et chez qui perçait à peine le tragique témoignage qu'elle avait en un temps été jeune, et peut-être jolie, ce qui était incroyable.

— « Je vous présente Mimmy, une amie à moi, » dit la directrice.

— « C'est un diminutif, » coupa Mimmy. Elle eut un sourire précieux. « C'est ma mère qui me l'a choisi. Je m'appelle Mimosa. On a une petite fête en train et Bobsie m'a dit que vous étiez un homme si bien. Nous avons pensé que vous aimeriez peut-être vous joindre à nous. »

Carse était sur le point d'exploser. Il gronda à l'adresse de la directrice : « Ecoutez, je suis sur le point de me coucher. Ne venez pas m'embêter. »

Et, sans gaspiller davantage ses paroles, il saisit le battant pour le leur claquer au nez.

A cet instant, il aperçut la fille.

Elle se tenait derrière elles, à moitié dans l'ombre. La lumière qui passait par la porte révélait son visage ovale. Une lumière plus faible, émanant d'un autre cottage, dessinait sa silhouette. Carse sut ce qu'elle était au premier coup d'œil. Elle avait des yeux immenses, des cils très longs. Elle avait les lèvres pleines, une moue triste ; son regard était à la fois une promesse, une caresse, un aphrodisiaque et un abandon. Il devina en elle la passion... et il sentit également qu'elle était totalement vulnérable. Pas de froide imperméabilité chez elle. C'était une personne à qui l'on pouvait faire mal, et recommencer pour la briser enfin. C'était sa revanche tardive, la guérison de ses maux. Il savait qu'il la lui fallait, et il savait également qu'il lui faudrait agir avec beaucoup, beaucoup de précautions.

Il la regardait fixement, ses yeux tenant compte du fait qu'il y avait là plusieurs autres personnes, mais sans en avoir parfaitement conscience. Elle lui souriait avec timidité.

— « Je vous présente Laura... » dit la voix de Mimmy, suggestive, insinuante. « Elle vous *plaira.* »

Carse ouvrit la porte en grand. « Entrez, » ordonna-t-il. « Nous ferons cette fête ici. »

Elles entrèrent, appelant les autres. Ils étaient plus nombreux qu'il ne l'avait cru, douze, treize, quatorze. Il n'était pas sûr du compte, mais cela n'avait pas d'importance. La directrice lui en présenta quelques-uns ; d'autres se présentèrent eux-mêmes en lui serrant la main. Ils s'entassèrent à l'intérieur, munis de leurs bouteilles personnelles. Certains apportèrent des sièges. D'autres s'assirent sur le lit, d'autres encore s'appuyèrent aux murs. Laura passa, les yeux baissés, pour aller s'asseoir sur le tabouret de la coiffeuse. Elle avait une bouteille de cognac à laquelle elle buvait de temps à autre.

Carse s'était demandé le genre de gens qui fréquentaient cette sorte d'hôtel. A présent, il le découvrait. Certains paraissaient avoir acheté leurs frusques au décrochez-moi-ça. Une ou deux personnes paraissaient comme lui-même avoir été surprises par l'heure tardive et le manque de place ailleurs. Il fit la connaissance d'un marin poilu, avec un gros ventre, en uniforme blanc froissé, trois galons sur la manche et des brisques indiquant quinze ans de service ; il ne cessait d'aller et venir, en énumérant à Carse tous les ports où il avait fait la bringue, où il avait attrapé des maladies vénériennes, et lui expliquant qu'un boulanger de la marine ne gagnait pas le quart de ce qu'il se serait fait dans le civil. Un homme âgé avait la peau si ridée et fripée qu'elle en aurait contenu deux comme lui ; il portait un costume fantaisie insensé et gémissait intarissablement sur la dureté de la vie du représentant en mercerie, bimbeloterie, etc. Depuis peu de temps, les tarifs de chemin de fer l'obligeaient à se déplacer en voiture. Avec des caquètements lubriques, il évoquait les filles faciles qu'il avait rencontrées dans les wagons Pullman.

Il y avait les autres. Une femme carrée, brutale, aux cheveux courts, et sa petite amie aux chairs flasques. Un petit homme sombre qui restait tout seul dans son coin en buvant un vin sucré bon marché et ne cessait de contempler des photos dans son portefeuille, en pleurant. Un couple élégant, de haute taille, visiblement riche, dont la haine réciproque brûlait dans les prunelles. Plusieurs autres sans identité définie. La plupart étaient grotesques. Aucun d'eux n'avait d'importance pour Carse. Ils étaient là et ils étaient en travers, il faudrait bien les supporter un petit moment. D'une façon ou d'une autre, ils s'interposaient sans cesse entre lui et Laura, le coinçant pour lui raconter leurs difficultés, ou des plaisanteries grossières et éculées, ou de petits potins puants ou van-

tards. Tout cela lui entrait par une oreille pour sortir par l'autre. Laura portait une robe verte sans manches, très décolletée. Sous le tissu, son corps promettait une chaleur sans fin, une complaisance infinie. Il la regardait fixement, la violant des yeux. De temps à autre, elle lui jetait un coup d'œil toujours indirect avec un très vague sourire.

Les minutes s'étiraient une à une. Carse buvait mécaniquement son alcool sans goût, en observant Laura, et la faim qu'il avait d'elle le dévorait lui-même. Mimmy se rendait insupportable, elle avait l'ivresse affectueuse et se frottait à lui, s'efforçant de s'asseoir sur ses genoux. Pour éviter de tout gâcher, il se contentait de la repousser de temps à autre d'une petite tape, comme un moustique. Laura, assise devant lui, la tête un peu inclinée, sa lourde chevelure masquant son front lisse, buvait à sa bouteille. Deux ou trois fois, un des hommes s'approcha d'elle pour une tentative de flirt sans conviction, mais chaque fois elle s'abstint de répondre d'une manière ou d'une autre.

Le temps traînait. Son appétit grandissait. Finalement, dominant son mépris, il empoigna Mimmy, l'attira tout contre lui, lui pinça la fesse et lui murmura : « Au nom du ciel, ma poupée, fais sortir tous ces ballots d'ici ! » Elle se tassa encore plus contre lui et murmura en réponse : « Pas de doute, mon chou, tu as une fière envie de cette petite chair fraîche ! Tu aurais dû *me* voir à son âge. A côté de moi, tu l'aurais prise pour un enfant de chœur. Bon. Tu me plais bien, mon tout beau. Puisque c'est fête ce soir, Mimmy va te débarrasser le pont en moins de deux. »

Quelques minutes encore, et il eut la surprise de voir la pièce se vider tranquillement. Un à un, deux à deux, ils s'en allèrent sans hâte et certains lui souhaitèrent même bonne nuit. Il ne resta finalement que lui et Laura, le marin, Mimmy et le petit homme sombre. Le marin regardait les photos de l'homme sombre, en le flattant et en lui tapant dans le dos.

Carse se leva. Laura se remit à sourire. Interprétant ce sourire, il alla la retrouver. Il ne dit pas un mot ; ce n'était pas nécessaire. Il s'assit près d'elle, hanche contre hanche. Il la prit dans son bras. De la main droite, il lui toucha le sein et descendit jusqu'à la vallée entre ventre et cuisses.

Elle lâcha sa bouteille qui tomba sur le plancher. Il sentit un frisson la parcourir et sut qu'il l'aurait s'il voulait...

Comme pour répondre à la faim qu'il avait d'elle, elle se tourna

lentement, très lentement. Enfin, les yeux écarquillés, elle le regarda bien en face.

— « C'est presque fini, » lui dit-elle d'une petite voix très basse. « Demain je rentre à la maison. » Et doucement, en silence, des larmes coulèrent de ses yeux qui ne voyaient pas.

Carse savait qu'il l'aurait quand il voudrait. Mais il savait aussi à présent qu'il arrivait trop tard. La passion de la fille avait été assouvie, sa terrible vulnérabilité déjà violée... irrévocablement. Ce dont il avait besoin n'était plus là.

Une unique bouffée de fureur le fit lever d'un bond. Puis cela passa. Il les regarda avec froideur. « Débinez, » dit-il, « j'ai envie d'aller aux chiottes... »

Ce n'était pas vrai, mais il leur tourna le dos et entra dans le water-closet. Il y resta assis un quart d'heure, finissant son verre, tandis que sa fatigue se faisait cent fois plus lourde.

Quand il eut posé son verre et rentra dans la chambre, il vit que tout le monde était parti. Il ôta son peignoir de bain et s'assit sur le lit. Brusquement, presque à ses pieds, il aperçut la bouteille de cognac. Il n'y avait pas d'étiquette dessus. Il n'y avait pas de bouchon. La bouteille était au quart emplie d'eau mêlée d'un peu de sable, et par le goulot vide passait un mince brin d'algue.

Il la regardait fixement et sentait une froide horreur s'emparer de lui. Il ferma les yeux. Aussitôt l'image de la remorque accidentée lui apparut, comme juste avant son évanouissement. En même temps lui vint un soupçon cauchemardesque... si affreux qu'il faillit se lever d'un bond. Il soupira et se força à ouvrir grands les yeux.

Il n'y avait pas de bouteille par terre.

Carse se planta devant le miroir, laissant la vue de son corps splendide chasser cette pensée, se disant qu'il avait trop bu... que ce qu'il avait avalé était plus que deux fois suffisant pour mettre au plancher un homme moyen ; pas étonnant qu'il eût des visions. Il rabattit les couvertures, éteignit la lampe, se glissa entre les draps humides et rapiécés.

Un instant après, il entendit grincer une porte.

Il tourna la tête avec effort.

— « Coucou ! » fit Mimmy. Elle sortit du placard et vint sur la descente de lit. « Je me suis cachée ! » gloussa-t-elle. « Je t'observais, mon chou. Ce que tu es viril... » Il perçut la faim terrible dans sa voix. « Et la petite Mimmy a beaucoup besoin de ça ! »

Elle se tenait dans le clair de lune. Elle laissa glisser son peignoir. Elle resta là, vêtue seulement de son linceul de chair soufflée, distendue. Elle entra dans le lit.

Carse Hannock était incapable de bouger.

Elle se serra contre lui. « Le dernier type avec qui je sois venue ici, » murmura-t-elle, « c'était Jake. Tu ne connais pas Jake ? Un foutu salaud, chéri. » Elle l'enlaçait dans ses bras. « Il m'a étranglée, » lui haleta-t-elle à l'oreille. « *Tu ne ferais pas ça, n'est-ce pas, mon amant ?* »

Ce fut alors que la nuit, la nuit noire, se referma sur lui.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Party night.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)**

VENDS ancienne série de *Galaxie*, complète ; *Présence du Futur :* 4, 5, 9, 11, 12, 14, 16, 19, 21, 25 à 27, 30, 32, 34, 35, 38 à 41, 45, 48, 49, 51, 53 à 56, 59 à 61, 64, 67, 71, 72, 78, 79, 81, 82, 86 à 88, 98, 100 à 102, 107 à 109, 112, 115 à 118. Revues diverses, liste et prix contre enveloppe timbrée. M. ALERINI, Ch. Rotonde, Pas du Loup, 83 LA SEYNE.

VENDS AU PLUS OFFRANT : séries complètes état neuf : *Fiction* 51 à 216 et tous numéros spéciaux de 1 à 17 inclus ; *Galaxie* ancienne série 49 à 59 et 61 à 63 inclus ; *Galaxie* nouvelle série 1 à 91 et tous numéros spéciaux 1 à 21 inclus. Ecrire Jean FISCHBACH, 18 rue Gambetta, 57 SARREBOURG.

CEDE collections *Fiction*, vieux *Galaxie*, *Planète*. Faire offre à J. W. ASHBURRY, 39 avenue du Puy, 43 ESPALY.

VENDS magnétophone Philips 4407 stéréo M-play - D-play 3 vit. 4 pst. avec câble stéréo, micro, fiche pour casque stéréo, achat juill. 69, ent. révisé. M. Mario SARCHIELLI, 31 avenue Guillemin, 92 ASNIERES.

RECHERCHE CLA nos 2, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 11 et 15. Faire offre à C. LIMOUSIN, LES GEAIS, 54 VANDOEUVRE.

VENDS C.L.A. no 15 et H.S.1. Ecrire à Madame Micheline TIMMERMANS, Apollolaan 1, HEERHUGOWAARS (Hollande).

VENDS *Fiction* 96, 158 à 189, 192, 193 ; *Galaxie* 21 à 50, 52, 54, 55 ; *Galaxie-Bis* 1 à 6, 9, 10, 13. Etat neuf. J.P. HAVEL, appartement 144, 1 place du Petit Pont, 94 ALFORTVILLE.

VENDS *Anticipation* Fleuve Noir, *Rayon Fantastique*, *Fiction*. Sur l'Atlantide. Divers. Liste sur demande. R. BURET 26, av. B. Palissy, 92 St Cloud.

CHERCHE Européens (nes) fanatiques de SF, BD, fantastique, etc., lisant aussi l'anglais (peux envoyer anthologies, revues, romans américains), pour correspondance, échanges, services divers. Jean ROBY, 5856 2e av., MONTREAL 405 (Québec).

VENDS *Fiction*, état neuf, les 33 premiers numéros parus d'octobre 1953 à août 1956 (no 1 à 33 inclus). Prix à débattre. Faire offre à Marcel JEANBLANC, 28 rue de Luxembourg, 13 SALON-de-PROVENCE.

VENDS collection Fleuve Noir *Anticipation*, complète. RECHERCHE C.L.A. : *Les Armureries d'Isher*, *Histoire du Futur* (Tome I). Faire offres et propositions, mêmes partielles, à M. ROLLET, 1 rue J.-M. Jégo, PARIS 13e.

LIBRAIRIE LUTECE, 29 rue Monge, PARIS Ve : VENTE-ACHAT de livres de science-fiction, bandes dessinées, cinéma, romans populaires.

VENDS collection complète des 200 premiers numéros de *Fiction* : 500 F. Yves BRUNETIERE, 12 place de la Mairie, 49 CHATEAUNEUF-sur-SARTHE.

Chronique littéraire

B. R. Bruss avant le Fleuve Noir

par Jean-Pierre Andrevon

Pour beaucoup d'amateurs sans doute, B. R. Bruss n'était jusqu'à cette année qu'un fécond auteur travaillant à la chaîne pour le Fleuve Noir. Un écrivain parmi la douzaine d'autres, dont la production abondante (deux, trois, voire quatre romans par an) charrie d'inévitables scories, mais cependant n'est jamais négligeable et, s u r t o u t, jamais méprisable : beaucoup de puristes ont souvent tendance à enterrer le Fleuve Noir sous les limons de sarcasmes qui ne sont qu'ignorance. Liraient-ils régulièrement les œuvres qui filent sur ce noir courant à la cadence de quatre par mois, qu'ils se rendraient compte qu'aux côtés de pièces sans valeur, se glissent souvent d'excellents morceaux que seuls un moulage un peu stéréotypé, une écriture un peu hâtive, empêchent de classer parmi les romans vraiment importants du genre. D'ailleurs, un des écrivains de SF les plus considérables de ces vingt dernières années, Stefan Wul, n'a-t-il pas donné la totalité de son œuvre au Fleuve Noir ? Cela devrait faire réfléchir...

Wul venant d'être réédité (à la fois dans le cadre de « Ailleurs et Demain/classiques » et dans le sein de « Présence du Futur »), l'occasion nous est belle de passer de l'auteur de **Niourk** à son confrère Bruss : celui-ci a en effet bénéficié d'une semblable mesure, qui ne s'applique pas au demeurant à d'anciens romans publiés au Fleuve Noir (le premier de ceux-ci, **S.O.S. soucoupes**, remontant à 1954), mais à ses deux premières œuvres éditées. **Et la planète sauta**, publié originellement aux Editions du Portulan en 1946, a récemment pris place dans la série « Ailleurs et Demain/classiques », que Gérard Klein veut consacrer pour sa plus grande part à la réhabilitation d'écrivains ou de romans français peu connus ou complètement oubliés, et datant d'au moins une vingtaine d'années (le Wul, qui ouvrait la série, étant une exception). Quant à **L'apparition des surhommes**, qui vit le jour en 1953 dans la très éphémère collection « Temps Futurs » aux Editions Jean Froissard, c'est Jacques Bergier qui a choisi de le faire figurer parmi les douze volumes des « Chefs-d'œuvre de la science-fiction » qu'il a sélectionnés pour les Editions Rencontre.

Voilà donc B. R. Bruss « reconnu », aussi bien par le support livresque qui s'offre maintenant à lui (solide présentation classique dans deux séries « de luxe ») que par la caution, le parrainage de deux hommes dont l'un fait beaucoup et dont l'autre a beaucoup fait pour la promotion de la SF en France : Gérard Klein et Jacques Bergier. Bruss se trouve rendu dans le sein douillet de ces écrivains à qui on reconnaît implicitement une valeur certaine ; le voilà **culturisé**.

Est-ce à dire qu'il faut s'en plaindre, que c'est trop ? Pas du tout.

Cependant, il me semble qu'il y aurait une erreur d'estimation à vouloir hisser très haut **Et la planète sauta et L'apparition des surhommes** (qui sont de bons livres, sans plus) par rapport à sa prodution ultérieure du Fleuve Noir qui en serait par contrecoup rabaissée, alors qu'elle se situe en moyenne à un niveau très honorable.

Aussi me permettrai-je de ne pas suivre Gérard Klein lorsqu'il écrit dans sa préface : **« Il y a, il faut le dire, un abîme entre le Bruss des deux premiers romans et celui des quarante ou cinquante suivants. Il faut vivre. »** Certes il faut vivre, et le fait de vivre, justement, implique une nécessaire évolution, laquelle, si on veut précisément « vivre » de sa plume, n'est **jamais** tout à fait indépendante des circonstances de publication. Bien sûr, le fait de publier au Fleuve Noir impose certaines limites (de qualité, de style) car la série « Anticipation » entend viser un public le plus large possible : dans le contexte étroit de la SF en France (je veux naturellement parler du nombre de ses lecteurs), c'est une préoccupation tout à fait méritoire, même si ses motivations premières sont d'ordre commercial. Mais ces limites, si limites il y a, influent-elles nécessairement sur la qualité ? Je ne le crois pas, du moins pas en profondeur. Il n'y a pas de mauvais outils mais de mauvais ouvriers, pas de mauvais éditeurs, seulement de mauvais écrivains : Wul est l'exemple frappant d'un auteur qui a su porter la SF française à son plus haut degré dans le cadre d'une collection paraît-il étriquée. Et **La vermine du lion**, que Carsac donna au Fleuve Noir (1), est-il inférieur à ses œuvres publiées au Rayon Fantastique ? Bien évidemment non ; au contraire !

Ceci posé, pour en revenir à Bruss — mais au Bruss « actuel » — que nous donne-t-il à lire ? Des aventures spatiales se déroulant dans un futur galactique lointain, et où l'homme en expansion est en général confronté avec des races, avec des mondes mystérieux. La fréquence du mot « planète » dans ses titres est caractéristique de ses préoccupations thématiques (**L'étrange planète Orga, La planète introuvable, La planète aux oasis, Une si belle planète,** etc.). Mais, contrairement à de nombreux auteurs de **space-opera,** Bruss ne parle pas tant de combats et de conquêtes que de rencontres, de contacts : c'est l'humain (ou l'être pensant non humain) qui l'intéresse — et chez lui on essaye toujours de parler ou de communiquer avant de tirer ; cette éthique le rapprocherait de Francis Carsac.

Les conflits, Bruss les trouverait plutôt sur la Terre, une Terre projetée de quelques siècles dans le futur, et qui était l'objet de ses meilleurs romans d'il y a une dizaine d'années (**Terre, siècle 24, An... 2391** et, plus près de nous, **Le grand feu**). Là, mutants, robots, peuples retournés à la sauvagerie s'affrontent, mais leur existence même est la conséquence des guerres atomiques du passé.

Si on remonte plus loin encore dans le temps, c'est-à-dire, très précisément, aux deux livres qui sont l'objet principal de cette chronique, on verra que Bruss s'y préoccupe cette fois essentiellement de l'avenir tout proche de la Terre : anéantissement nucléaire total dans **Et la planète sauta,** sublimation possible de l'homme à travers un rameau plus évolué dans **L'apparition des surhommes.** Il y a donc une évolution très perceptible dans les thèmes abordés par B. R. Bruss, celui-ci partant de notre monde quotidien

---

(1) Répondant à une question de Jean-Pierre Bouyxou pour le fanzine **Lunatique** (numéro de novembre 1967), Francis Carsac disait : **« J'ai préféré simplement, après la disparition du Rayon Fantastique, être édité au Fleuve Noir auprès de Jimmy Guieu que dans « Présence du Futur » auprès de Sternberg ».**

pour s'enfoncer de plus en plus profondément (dégoûté sans doute) dans le temps et dans l'espace. Il n'y a donc pas là rupture, mais continuité évolutive.

Naturellement, on me rétorquera qu'il ne s'agit pas de la Terre dans **Et la planète sauta**, mais de Rhama, monde situé entre Mars et Jupiter et qui, détruit dans un lointain passé, n'existe plus que sous la forme de débris errants : la ceinture d'astéroïdes. Mais ce n'est là qu'une figure de rhétorique. Rhama (dont deux jeunes savants déchiffrent l'histoire grâce à une filmothèque complète découverte dans une météorite tombée en Sologne en 1925) est de toute évidence une métaphore de la Terre. Ecrit juste après la guerre, le roman porte l'empreinte d'Hiroshima et de Nagasaki, et adopte le climat d'angoisse figée de la guerre froide naissante...

Le découpage de Rhama en trois continents familiers (le Nécorb, pays jeune qu'on peut assimiler aux Etats-Unis ; l'Orbal, berceau de la civilisation, puis colonisé culturellement et économiquement par le Nécorb — donc à l'image de l'Europe ; et le Branec, terre mystérieuse et menaçante comme l'URSS de l'époque) vient renforcer ce jeu de miroirs. Enfin, l'accent mis sur la mécanisation de la société rhaméenne, et aussi sa « totalitarisation » progressive, rend finalement ce livre (un peu désuet par la forme) très actuel par son message livré en clair : il faut se méfier de l'homme, de sa soif de conquêtes et de puissance, de son intolérance, qui le poussent (le pousseront) inévitablement à se détruire lui-même.

Ainsi peut-on suivre tout à fait Gérard Klein lorsqu'il écrit dans sa préface que **« la qualité du roman de B. R. Bruss vient de ce qu'il ne s'intéresse aucunement à... l'accident lui-même, mais aux circonstances dans lesquelles un monde meurt ».** Sans aucun doute : et que cette anticipation publiée en 1946 résonne si familièrement à nos oreilles de 1971 est bien la preuve que l'écrivain est doué d'un regard visionnaire — le pessimisme étant, hélas, la seule direction possible de vision et d'écoute du futur... Et si B. R. Bruss n'a aucune confiance en l'homme, il n'en éprouve pas davantage envers ses hypothétiques descendants. Son roman suivant nous l'apprend, qui nous montre nos cousins mutants, pourtant doués d'une intelligence supérieure, aussi méprisables, aussi mesquins qu'un **homo sapiens** moyen.

Les Agoutes, qui se manifestent pour la première fois en mai 1987 en s'isolant dans une enclave réservée dans le canton de Neuchatel en Suisse, sont les résultats de mutations contrôlées (sur des sujets présentant des caractéristiques favorables d'évolution supranormale), expérimentées par le premier des surhommes, qui, lui, est né de manière très commune au XVII[e] siècle, et qui a décidé de créer à son image une race qui succéderait à l'homme.

Ces Agoutes emploient des domestiques humains (enlevés de force, comme Georges Bardin, dont les carnets de captivité forment l'essentiel du récit — de même que ceux du Nécorbien Morar permettaient de suivre l'histoire de Rhama dans **Et la planète sauta**) et, à l'abri de leur cône de force qui s'étend peu à peu, préparent leur plan d'investissement de la Terre, lequel est à l'origine d'une confrontation violente entre les partisans de la méthode pacifique et ceux de la manière forte — ces derniers l'emportant finalement. Mais Bardin, qui a réussi à s'enfuir de l'enclave en emportant quelques secrets essentiels, met l'humanité au courant de ce qui se trame contre elle, revient en vengeur chez les Agoutes (son ressentiment est d'autant plus vif que sa femme a péri au cours du combat entre les surhommes) et atomise proprement

leur repaire, les anéantissant jusqu'au dernier.

On voit que, pour les Rhaméens comme pour les subhumains (deux projections distinctes, mais parallèles, de notre propre humanité), la fin est la même : les flammes de l'atome — c'est-à-dire celles de l'enfer (1). Il n'y a pas d'échappatoire possible, et pas de limite à la bêtise et à la médiocrité des êtres pensants, fussent-ils des « pensants supérieurs ».

Cependant, une remarque est à faire à propos des Agoutes. Car enfin, voilà de bien singuliers surhommes, dont les préoccupations quotidiennes ressemblent plus à celles de petits bourgeois lyonnais qu'aux travaux d'êtres surévolués... Témoin le travail d'une esclave humaine : **« Je veille à ce que les tentures fassent des plis agréables ; j'ouvre plus ou moins les rideaux selon qu'il fait plus ou moins soleil dehors. Parfois, lorsqu'il me le demande, je répands des parfums dans telle ou telle pièce. Dans la salle à manger, je choisis, sur ses indications, les nappes, les serviettes, l'argenterie. Je dispose les fleurs dans les vases »** (p. 101). Si l'on se réfère également au « coup d'état » final, qui semble sorti d'un piètre scénario de style sud-américain (ou marocain !) et qui est lui-même précédé par l'enlèvement d'une belle esclave humaine dont le chef des Agoutes révoltés était amoureux, on ne peut s'empêcher de trouver ces intelligences bien étroites, ces géants bien petits.

Jacques Bergier en a eu conscience, qui n'a pas manqué de souligner dans sa préface que l'ouvrage **« baisse un peu... lorsque l'auteur est obligé de nous présenter les surhommes. »** C'est en effet la critique que tout lecteur sera immanquablement amené à faire. Mais alors une question reste posée : B. R. Bruss a-t-il échoué dans sa description d'une super-race par manque d'imagination ou de talent, ou a-t-il sciemment voulu doter ses Agoutes de comportements plus que médiocres, pour renforcer sa démonstration ? Autrement dit, ces faiblesses sont-elles conscientes ou inconscientes ? Il faudrait poser la question à Bruss lui-même, et on comprend qu'il serait délicat de le faire.

Quoi qu'il en soit, et par un curieux retour des choses, **L'apparition des surhommes** se présente un peu comme la négation même de la classique histoire de mutants, un antiroman sur une prétendue race supérieure qui ne peut pas exister tout simplement parce que l'homme (l'écrivain) ne peut pas imaginer, créer de toutes pièces, quelque chose ou quelqu'un qui lui soit fondamentalement différent ou supérieur.

Cette faille (qui n'en est peut-être une que dans un certain sens) rend en tout cas étonnant le jugement de Klein qui, dans sa préface générale sur l'œuvre de Bruss, trouve que **L'apparition des surhommes** est égal à **Rien qu'un surhomme** de Stapledon, et supérieur à **A la poursuite des Slans** de van Vogt. Je pense qu'il s'agit là d'un avis un peu hâtif, de même que l'insistance de Klein comme de Bergier à se référer aux **Slans** est une comparaison bien superficielle : si rencontre il y a du livre de Bruss avec un autre ouvrage, c'est plutôt du côté du **Village des damnés** de Wyndham que se trouvent les points de tangence : enclave protégée, humain gagnant la confiance des mutants, destruction finale...

Mais je ne voudrais pas donner l'impression de m'acharner sur le roman

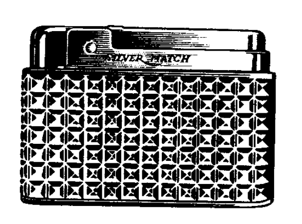
---

(1) Soulignons en passant la curieuse conception que B. R. Bruss semble avoir de la bombe atomique : Morar emporte son **dragorek** nucléaire dans sa valise, et Georges Bardin, bien que plongé (à l'abri d'un parallélépipède indestructible mais transparent) au cœur d'une explosion, regarde sans ciller la boule de feu qui eût dû pour le moins le rendre aveugle... Mais ces naïvetés, à tout prendre, renforceraient plutôt l'aspect mythique du châtiment.

de Bruss : c'est un bon roman de science-fiction à suspense (et sa première partie, où l'on assiste de l'extérieur à l'apparition du cône de force, annonce déjà le Bruss de la série « Angoisse »), qui tiendrait une place très honorable au Fleuve Noir (et j'ai déjà souligné que cet échelon de valeur n'avait rien de négligeable), mais je ne pense pas qu'il puisse mériter le label « Chef-d'œuvre de la science-fiction » qui écussonne la couverture sous laquelle il a été réédité.

Le gros défaut de Bruss, c'est le manque de poids qu'il communique aux objets, aux décors, son absence de couleurs dans les descriptions, la pauvreté de son pouvoir d'évocation visuel : et on ne peut manquer de s'en étonner lorsqu'on sait que Bruss est, par ailleurs, peintre. Dans cette grisaille ténue, nous reconnaissons bien là le portrait du Bruss officiant au Fleuve Noir. S'il y a cassure, césure dans son œuvre, ce n'est pas entre **L'apparition des surhommes** et **S.O.S soucoupes**, mais bien entre **Et la planète sauta** et le suivant. Encore est-il nullement question d'une différence qualitative. Simplement, la première œuvre de Bruss se plaçait dans la continuité des grands ancêtres de la SF française, Rosny aîné, Maurice Renard, Jacques Spitz : il n'est que de lire l'introduction scientifico-philosophique de tous les chapitres de la première partie (vernis caractéristique d'une époque marquée par **Science et Voyages**) pour s'en apercevoir. Ensuite B. R. Bruss a sauté le gué, il a voulu faire plus simple, moins engagé, plus aventure. Et son pessimisme foncier a subi le contrecoup de cet éloignement de notre Terre, a cédé la place peu à peu à un humanisme galactique que je me permettrai de ne pas regretter : on ne peut passer sa vie à jouer au prophète de malheur, et de toute façon la lecture des journaux finit toujours par être plus éprouvante que celle de la SF la plus désespérée.

Je ne pense donc pas qu'il y ait deux Bruss — un d'avant le Fleuve Noir, l'autre intégré au courant — comme le titre de cette chronique pouvait à tort le laisser supposer. D'ailleurs, un seul nous suffit : il est toujours solide au poste, et vingt-cinq ans de carrière, cela commence à faire une belle continuité.



100%
AUTOMATIQUE,
D'UN
SEUL DOIGT
DES MILLIERS
D'ALLUMAGES...
PLUS DE
100 MODÈLES
3 ÉLÉMENTS
INTERCHANGEABLES,
GARANTIE
ILLIMITÉE...

briquets à gaz *SILVER MATCH* **bien sûr !..**

de 19,95 à 168 F

Pub et photos - Ateliers A.B.C - Paris

Revue des livres

CELA SE PRODUIRA BIENTOT par Jean-Pierre Andrevon

Il y aurait, paraît-il — à en croire en tout cas le courrier des lecteurs de certaines revues, suivez mon regard ! — un remue-ménage d'opinion à l'égard de la personnalité de Jean-Pierre Andrevon. Ceci, bien entendu, depuis que cet auteur a réalisé par ses textes une jolie percée dans le monde des écrivains de science-fiction, mais sans doute plus encore en raison de la manière directe par laquelle, dans sa participation à la critique, il détermine son discours en fonction de critères « politiques ».

C'est que notre auteur se veut « de gauche » et qu'il enfonce inlassablement son clou peint en rouge.

Ses idées, il est vrai qu'on les retrouve régulièrement dans son œuvre, les méchants « fascistes » de ses récits se transformant la plupart du temps en ogres véritables auxquels, c'est un comble, l'histoire peinte au travers des textes andrevoniens donne raison la plupart du temps contre les bons, les idéalistes, les gauchistes.

Une telle vision manichéenne de l'univers — les « tout bons » et les « tout mauvais » et rien que cela — risque d'apparaître en fin de compte comme un manque de nuance dans la démarche intellectuelle et peut même par instants, pour ce qui concerne plus spécifiquement le cas Andrevon, porter à se demander s'il n'y a pas là une forme de névrose obsessionnelle.

Après un tel préambule, disons tout net que, si le fond de certaines œuvres figurant dans ce recueil peut par là se trouver amoindri, la qualité du récit ne souffre en rien de ce défaut, et qu'Andrevon nous semble pouvoir aspirer à améliorer encore la place qu'il occupe, car son talent de conteur dans l'agencement des intrigues, de psychologue dans l'évolution des caractères de ses personnages, et la souple variété de sa syntaxe lui permettent de ne laisser fléchir que rarement l'intérêt.

La volonté d'ordonner avec une certaine logique ce recueil a orienté le regroupement des nouvelles qui le composent — nouvelles écrites visiblement à des époques et dans des états d'esprit très divers — en deux chapitres principaux : *Ce qui vient du dehors* et *Ce qui vient du dedans*. Pour ma part, je préférerais un classement plus en rapport avec la qualité de l'inspiration et je proposerai donc les rubriques suivantes : « Lyrique », « Politique » et « L'homme en proie à l'univers ». Bien entendu, les récits se rattachent en fait à plus d'une de ces catégories, parfois à toutes, mais l'une d'entre elles domine toujours.

Le lyrisme est maître dans *Impossible amour*, dont les lecteurs de *Fiction* avaient eu la primeur. Ceci malgré l'intervention dans cette histoire des « grand galactiques » créateurs, parmi les humains, de mutants chargés de maintenir l'humanité sur la voie — précaire — d'un progrès moral autant que matériel lui permettant de rejoindre enfin la Confédération Galactique. Cette intervention extérieure est le moteur de toute l'action mais se contente de ce rôle de prétexte. La jeune Ilona, sentant s'éveiller son « cerveau second », don des étrangers, au cours de la période même où elle découvre et goûte l'amour du héros de l'histoire, rejoint la communauté des télépathes et abandonne à son chagrin le « gentil Marc ». La qualité de cette histoire, incontestablement la meilleure du volume, tient toute dans le lyrisme tendre et le rendement psychologique des sentiments des protagonistes. Je renverrai le lecteur, à

ce propos, à un passage exemplaire à mes yeux qui est celui — page 32 — durant lequel Marc, constatant à son réveil en pleine nuit qu'Illona a déserté leur couche, la découvre enfin à la fenêtre cloutée d'étoiles, écoutant, rêveuse et déjà détachée, les mystérieuses « voix mentales » qui l'appellent irrésistiblement. Il se dégage d'une telle prose — et les passages de cette tenue abondent dans ce récit — une musique comparable à celle d'un Ravel dans *L'enfant et les sortilèges*, aussi nette de forme, aussi chargée cependant de couleur et de poésie, et supérieure à mon sens à toutes les notations impressionnistes si facilement adoptées en de telles matières.

Malgré les « miliciens fascistes de l'Ordre Nouveau » et le fait que sa propre mère accuse le personnage principal de l'histoire d'être un « communiste », le Christ est bien le personnage principal de *Un Christ par hasard*, et le lyrisme l'emporte largement là aussi. Un veuf — dont la femme fut tuée au cours d' « événements » antérieurs, non précisés mais clairement envisageables — vit retranché dans sa maison, entre sa mère paralysée des jambes et ses réserves de boisson et nourriture. Il contemple la nature, traumatisé névrotiquement, se liant à la force vitale du monde par le défilé des saisons. Il est athée, sa mère croyante, d'une foi qui s'exalte chez elle aussi, à la suite d'un début de dérèglement mental que l'auteur suggère très habilement. Chaque génération humaine, selon elle, voit un Christ nouveau mourir et ressusciter pour le rachat des hommes. Or, des miliciens fascistes arrivent en compagnie d'un hippy prisonnier et visiblement condamné on ne sait pourquoi. Ces dangereux militaires boivent, mangent, puis ils tuent enfin, dans le jardin, leur prisonnier. Mais celui-ci, auparavant, en qui la mère a reconnu « son » Christ, a promis à la paralytique qu'elle marcherait à nouveau : ce qui se produit. Trois jours plus tard, la fosse dans laquelle le veuf a enterré le malheureux se rouvre mystérieusement et le corps disparaît. Ce sec résumé est bien loin de rendre l'indéniable atmosphère de la nouvelle. Les personnages y ont des réactions vraies ; sans nulle mièvrerie, au sein d'un réalisme de bon aloi, la poésie dégagée par l'admirable rendu des décors (Andrevon voit en peintre) hausse l'histoire au niveau des grands mythes qu'elle évoque.

La qualité du récit continue de s'avérer excellente dans les histoires politiques du recueil. Malheureusement, la volonté idéologique nuit à leur impact, tant elle néglige les réalités économiques et simplifie jusqu'à la caricature les « hommes de droite » présentés. Il devient impossible, à la fin, de croire au danger de tels pantins. Tout sombre dans le canular, et c'est sans doute dommage pour l'idée même que veut défendre l'auteur, tant il est vrai qu'à vouloir trop prouver...

Comment croire à l'effondrement matériel d'une société évoluée, dû uniquement à l'arrêt des fabrications d'armement ? Ou bien alors faut-il admettre que la Russie et les USA n'autoriseront jamais la fin de l'affrontement entre Juifs et Arabes, ni la Chine et le Japon, pas plus que l'Amérique, celui entre « Sudistes » et « Nordistes » dans le Sud-Est Asiatique ?

Plus stupéfiant encore, le fait de voir le chef d'un grand Etat se frottant les mains à l'idée de millions de ses compatriotes enfermés dans des mines du pays qu'il gouverne, au terme d'une pseudo-traversée jusqu'à la planète Mars. Le comble est encore que ce soit bien souvent par engagement volontaire que les indésirables chômeurs — participants obligés aux « manifs » parce que chômeurs, et indésirables par cette qualité de manifestants — entrent au sein de cette nouvelle forme de bagne. Evidemment, il y eut le père Ubu, mais le ton de ces récits est assez loin de Jarry.

Remarque du même ordre pour ce qui est de la décision prise (par un *seul* homme !) d'anéantir froidement les millions de fourmis — en fait les prisonniers chinois d'une guerre menée victorieusement par les Américains — dans la nouvelle précisément intitulée *Les fourmis* — titre repris au reste de Boris Vian. Encore que le processus psychologique qui mène à la décision soit montré de fort adroite manière, avec une application qui aurait mérité de se voir mise au service d'un meilleur propos.

Heureusement, la qualité de conteur d'Andrevon demeure intacte, je l'ai dit,

au service de telles intrigues et aide beaucoup à faire passer l'histoire. Sortilèges du langage, qui arrivent à plaquer d'or le plomb, à défaut de le transmuter réellement.

Pour en terminer avec ces nouvelles d'inspiration politique, disons que *Halte à Broux* n'a pas ce côté outrancier et par là devient beaucoup plus convaincant. On vit réellement quelques heures intenses en compagnie de ces déserteurs sans l'être qui s'avèrent finalement beaucoup plus signifiants, pour le lecteur, de la pensée de l'auteur.

Reste l'affrontement de l'homme avec les dangers de la nature et des étoiles et des êtres qui peuplent ces dernières. La SF de cette partie s'éloigne en général dans le futur et se rapproche d'autant de l'esprit du lecteur habitué au genre.

L'appellation *Ce qui vient du dedans* convient mal au sujet de *Il revient au galop*, puisque la Nature (en l'occurrence la pluie du déluge qui ramène le reptile-roi Tyrannosaurus Rex) est au centre de la nouvelle. Les amateurs de SF retrouveront avec plaisir dans ces lignes une atmosphère très anglaise, dans laquelle les influences, si elles se décèlent (John Wyndham et J.G. Ballard entre autres), semblent très bien assimilées et s'entrelacent sans heurt avec le sens cosmique de la nature que possède au plus haut point Jean-Pierre Andrevon.

Observation des quadragnes, jadis paru dans le fandom, est une excellente pochade où l'érotisme est la parodie de lui-même, et qui nous dépeint — en un langage détaché de toute l'aura morale que nous apportons à ce genre de propos, puisqu'il est celui d'un « étranger » à la morphologie et au mental différents — les ébats amoureux d'un couple savoureux, une Française d'un certain âge et un beatnik américain, réunis dans une cage d'observation munie de multiples gadgets extra-terrestres, les deux partenaires involontaires ayant été enlevés à leurs habitats respectifs par l'intermédiaire d'un vire-matière.

Heureusement Ulla et *A moi les étoiles* traitent — assez laborieusement, il faut le dire, et on sent bien qu'ils se trouvent là pour augmenter le nombre des pages — des thèmes ultra-classiques. Le premier nous fait assister à l'arrivée d'un envahisseur mental dans la grande tradition, qui détruit son premier hôte humain mais conserve assez de vie pour attendre — et c'est là la nouvelle — l'arrivée de la maîtresse de celui-ci, dans leur lieu de rendez-vous champêtre. Le second nous montre le malheureux Joseph Kapek, « qui n'est même pas titulaire du baccalauréat » — et cette idée l'a vraiment traumatisé ! — débarrassé par les visiteurs de la Confraternité Galactique de son corps encombrant, sa personnalité, et son cerveau par conséquent, se retrouvant soudain en symbiose avec un astronef dont il croyait seulement devenir le pilote et non le computeur. Eternelle variation autour du thème du cyborg, qui permet une fois encore à Andrevon de sacrifier à son masochisme familier en nous montrant un être brimé, dupé, mais essayant de se contenter de sa nouvelle condition — cette absence de révolte le faisant visiblement juger par l'auteur comme méritant son châtiment : « *Je ne pourrai plus nager (...), boire (...), me coucher sur le ventre tiède d'une femme. Mais qu'importe, au fond ? Je suis un pilote de l'espace. Mon cerveau a quintuplé son pouvoir. Je pourrai (...) me frotter à la chevelure des étoiles filantes, passer entre les cuisses de Vénus...* » etc. Cela peut-il remplacer ceci ? Au lecteur de répondre !

Dans *Le caillou de Mars*, enfin, les hommes — et plus spécialement cette grandiose NASA U.S., décidément chère à l'auteur ! — célèbrent l'envoi d'une mission humaine sur Vénus, alors que la Terre vient à peine de se relever d'une tragédie virale qui causa des millions de morts par la faute d'un germe ramené de Mars. La satire est chargée, là aussi, la tendance politique glissant dans le récit quelques « minigénocides », mais la manière dont les personnages ressentent le drame est montée d'excellente façon.

En résumé, un recueil intéressant, qui ne vaut peut-être pas le précédent d'Andrevon en notation « moyenne » mais contient deux longs récits superbes, un troisième excellent et une fantaisie pleine d'humour (*Impossible amour*, *Un Christ par hasard*, *Halte à Broux* et *Observation des quadragnes*), et qui prouve à l'évidence combien rapidement Andrevon est entré en possession d'une parfaite maîtrise d'écriture. Il possède

un don indéniable de motiver des personnages en leur insufflant la vie, il est aussi un excellent peintre.

Souhaitons-lui en outre de piocher l'économie, la sociologie et l'histoire, et non plus seulement le petit aide-mémoire du militant de base, ce qui lui est indispensable pour hausser la valeur de sa démonstration au niveau de son évidente et sympathique sincérité.

Martial-Pierre COLSON

Cela se produira bientôt par Jean-Pierre Andrevon : Denoël, « Présence du Futur » n° 135.

LA PLANETE FLEUR par John Boyd

La planète Fleur, de John Boyd, est le récit d'une enquête botanique qui se mue peu à peu en passionnante enquête écologique. Une expédition stellaire a découvert, en 2237, une planète (aussitôt baptisée Fleur, ou Flore) uniquement occupée, du moins le semble-t-il, par le règne végétal, et tout particulièrement par des tulipes et des orchidées de structure complexe. Tandis qu'une mission scientifique, commandée par Paul Theaston, reste sur Flore dans une station d'études expérimentale, le département des Plantes Exotiques du Ministère de l'Agriculture U.S. est chargé d'étudier le mode de reproduction et la croissance d'un lot de plants de tulipes floriennes. C'est Fréda Caron, jeune cytologiste, fiancée à Paul Theaston, qui est chargée du travail, en compagnie d'un étudiant, Hal Polino, bellâtre latino-américain et ancien adjoint de Paul.

La majeure partie du roman se déroule au sein de la microsociété du département des Plantes Exotiques, situé quelque part en Californie. Je suis à peu près persuadé que nombre de lecteurs seront (ont été) tentés de refermer définitivement *La planète Fleur* entre la page 10 et la page 100, tant ce long début est lent, discursif et, apparemment tout au moins, privé de tout intérêt. En effet, les longues dissertations techniques sur la botanique, l'exposé des petites querelles hiérarchiques du département, l'étude enfin du caractère de Fréda (qui est vierge et en souffre), ont tout pour faire se rebeller l'amateur averti, qui pourra à juste titre reprocher au livre (et, par le contrecoup habituel, à la collection qui l'abrite) de nous délayer longuement un jus qui n'a rien à voir avec la SF. (En particulier, on peut trouver curieuse cette description d'un XXIIIe siècle qui n'offre pas la moindre différence avec le nôtre — mis à part le postulat essentiel des voyages stellaires.)

Cependant, outre le fait que les barrières de genre ont de plus en plus tendance à être abaissées (pour le plus grand bien de la SF et de la littérature en général : voir des gens aussi différents que Bradbury, Vonnegut ou Disch...), on aurait tort de croire que Boyd a écrit pour ne rien dire. Sa longue introduction sert au contraire à nous amener tout doucement, et avec une grande subtilité, vers le point central du roman, à savoir la découverte du fait que les plantes de Flore possèdent une certaine intelligence, qu'elles réussissent à utiliser comme elles l'entendent des pollinisateurs terrestres (des guêpes), qu'elles peuvent communiquer entre elles à l'aide d'un langage vibratoire, qu'elles peuvent enfin tuer en émettant des ultra-sons...

Mais le mystère scientifique ne formerait qu'une trame bien pâle s'il n'était supporté par la description maniaque du milieu clos où évolue Fréda, lequel influe sur ses problèmes et ses complexes. John Boyd, qui a été officier de marine, a dû certainement mettre beaucoup de son expérience personnelle dans la mise en scène de son ministère de l'Agriculture, où la pratique du coup de Jarnac est courante, et où le moyen le plus sûr de se débarrasser d'un subordonné gênant est de le confier aux redoutés psychiatres, qui ont semble-t-il une influence prépondérante dans les affaires de l'Etat. (On peut voir aussi dans ces manœuvres une référence à une situation courante en URSS, où les opposants sont enfermés dans des « *spetzbolnitza* ».) Boyd n'ayant pas

non plus la main légère en ce qui concerne les ingrédients sexuels (on le sait depuis *Lysistrata 80*), cela nous vaut de bonnes pages où Fréda, vierge en proie aux avances de son assistant (le bien nommé Hal Polino — d'*Apollon*, et de *pollinisateur* — qui succombera cependant sans avoir pu mener à bien ses approches en vue d'une fertilisation dépassant le cadre de ses études), est aussi soumise aux stimuli psycho-physiologiques de son environnement floral (où il n'est question que de pollinisation et autres formes de reproduction riches en sous-entendus), ceci étant aggravé par le souffle périodique d'un *foehn* bien propre à lui donner de troubles sueurs.

Lorsque s'amorce la deuxième partie du récit, tous les éléments sont en place pour une explosion qui participe de plusieurs mèches allumées à la fois, et dont la combustion, pour lente qu'elle ait été, était pourtant parfaitement calculée. Lorsque Fréda peut enfin débarquer sur Flore après bien des tracas administratifs, elle est mûre pour recevoir une révélation sexuelle longuement attendue (désirée et redoutée à la fois), et prête aussi à apprendre par la bouche de Paul le secret de la pollinisation des fleurs floriennes : le porteur de pollen de Flore est un petit animal végétarien qui, après une longue guerre écologique avec les plantes, a fini par adopter vis-à-vis d'elles un comportement presque symbiotique. Et ce que peut faire un pécari florien, un humain peut aussi le faire — gage d'un enrichissement génétique qui profitera sans doute autant aux orchidées sensitives qu'aux humains, mais surtout ouverture sur un mode de vie libéré de toutes les contraintes, de tous les tabous.

Et Fréda fait l'amour avec une fleur (avec tout ce que physiologiquement cela suppose, le pistil des orchidées possédant un stigmate tout à fait approprié à un usage intime), acte qui est à la fois un aboutissement et une promesse puisque bouclant une révolution morale et annonçant une révolution écologique. Boyd a trouvé dans cette séquence l'occasion d'écrire sa plus belle page, la plus chaleureuse en tout cas, et s'il ne termine pas tout à fait son ouvrage sur cette union d'autant plus surprenante que, justement, elle ne surprend ni ne choque, c'est qu'il s'est réservé d'ajouter quelques ombres au tableau : la Terre, puritaine, technicienne, bureaucratisée, n'est pas prête à laisser ses enfants s'envoler outre-ciel filer le parfait amour avec des fleurs (et voyez comme l'idée elle-même est riche en implications poétiques !), surtout que l'attrait de Flore provoque une épidémie de désertions dans la Marine Spatiale.

Et si finalement tout se termine bien pour Fréda et Paul qui, reniant la civilisation, pourront aller courir nus au soleil de Flore parmi leurs amants et amantes végétaux, il n'est pas dit que le destin stellaire de la planète reste inscrit en rose sur la carte du ciel colonisé...

Dans le petit monde des amateurs de SF, l'apparition dans diverses collections du nom de Boyd a provoqué deux réactions bien tranchées : certains y ont vu la naissance d'un auteur intéressant (voir critiques de *Le dernier vaisseau pour l'enfer* et *Lysistrata 80* dans *Fiction* no 211, ainsi que dans *Le Monde*, sous la signature de Jacques Goimard) ; d'autres au contraire l'ont considéré comme quantité négligeable (Michel Demuth, *Galaxie* no 84, et Serge A. Bertrand, *Fiction* no 215). Je me range sans hésiter dans la première catégorie, et *La planète Fleur* ne fait que me confirmer dans cette opinion. Je n'en suis pas moins persuadé que les adversaires de Boyd ne changeront pas d'avis à son sujet après avoir lu (...ou pas) ces *Pollinisateurs du paradis*, roman fort classiquement composé, qui fonctionne en grande partie sur l'évolution psychologique d'un personnage et sait faire preuve d'humour : toutes qualités assez décriées en la conjoncture actuelle.

Et on nous annonce déjà un quatrième Boyd : *Les libertins du ciel*, chez Stock. Le débat reste ouvert...

Denis PHILIPPE

La planète Fleur (The pollinators of Eden), par John Boyd : Denoël, « Présence du Futur » n° 140.

LE POINT DE CONGELATION par Anders Bodelsen

Anders Bodelsen est, selon son éditeur français, le « Simenon danois ». Je ne sais ce qu'il faut en penser, n'ayant pas lu ses précédents ouvrages traduits ici et n'étant, de toute façon, guère amateur de notre Simenon à nous... *Le point de congélation,* paru aux éditions Stock sous l'étiquette « Anticipation » dans le s e i n de leur série « Evasion », est son premier roman de science-fiction. Il exploite un sujet si rebattu qu'on serait tenté de penser qu'il fait partie des deux ou trois chevaux sur le retour qu'un néophyte en la matière est pratiquement obligé d'enfourcher pour sa première œuvre dans le genre, surtout s'il a derrière lui une expérience professionnelle de littérature « classique ». *Le point de congélation,* en effet, brode sur la translation d'un homme du présent dans le proche futur, et la difficile adaptation qu'il doit subir dans un monde qu'il trouve profondément transformé. Sans remonter à Wells et son dormeur, on peut citer sur le sujet l'assez récent roman de Frederik Pohl, *L'âge du plaisir* (publié en feuilleton dans *Galaxie),* ainsi que la nouvelle d'Howard Fast (lui aussi écrivain confirmé ayant fait un écart dans la SF), *L'affaire Kovac,* parue ici même avant d'être intégrée au volume *Au seuil du futur* chez Marabout.

C'est d'ailleurs avec le texte de Fast que le roman de Bodelsen entretient le point de départ le plus tangible, car la raison qui pousse Bruno à se faire « congeler » n'est autre qu'un cancer incurable en 1973 (date de départ du récit), mais qui sera guéri à son réveil, vingt-deux ans plus tard. Etant considéré comme une sorte de cobaye (il a été l'un des tout premiers humains de son époque à subir cette opération, alors au stade expérimental), Bruno bénéficie d'un statut privilégié au Centre Ackermann, où il se heurte cependant à l'éthique de la société de 1995, divisée en deux castes, celle des partisans de la « Vie présente » (qui vivent en oisifs, aux frais de l'Etat, le temps de leur existence normale, mais doivent céder leurs organes sains en cas de maladie grave) et celle des adeptes de la « Vie totale » (qui travaillent dur afin de payer le coût exorbitant d'une immortalité potentielle obtenue grâce aux transplantations, aux cures de rajeunissement, aux stases d'hibernation)...

En fait, l'inadaptabilité de Bruno tient surtout à une fixation amoureuse, qui n'est elle-même que la conséquence d'un tempérament introverti : peu avant sa congélation, il a connu une jeune danseuse, Jenny Holländer, dont le souvenir le poursuit. Mais Jenny, en 1995, est précisément en congélation pour une période de vingt ou trente ans, en attente de la mise au point d'un traitement qui permettra de lui greffer une nouvelle colonne vertébrale, pour la sauver d'une paralysie consécutive à un accident de travail. Bruno parvient à obtenir un nouveau transfert temporel par congélation, et il se réveille cette fois en 2022, en même temps que Jenny. Mais le monde a évolué plus profondément encore, même le langage a changé, et Jenny, comble de malheur, ne parvient pas à obtenir une rééducation parfaite de son corps mutilé, la science médicale n'ayant finalement pas assez progressé pour la guérir tout à fait. Bruno et Jenny obtiennent une fois de plus une autorisation d'hibernation, et ils s'endorment ensemble, d'un « sommeil » troublé de cauchemars cycliques, avec l'espoir d'une résurrection heureuse. Toutefois le monde s'enfonce vertigineusement dans un futur de plus en plus instable, et l'on n'y devine guère de promesses d'une vie normale...

Ce résumé, qu'il fallait faire, peut, je le crains bien, laisser présager un ouvrage d'une extrême banalité. Je tiens tout de suite à détromper nos lecteurs : *Le point de congélation* ne va pas du tout chercher son intérêt dans son scénario, mais bien dans son traitement minutieux et détaillé. Bodelsen ne s'est de toute évidence servi d'un décor superficiel de science-fiction (que sans doute il connaît mal) que pour y insérer quelques personnages dont il s'est attaché à décrire l'évolution en souplesse et en nuances, et de manière aussi crédible que possible. Son problème (résolu) a été de nous faire plonger dans l'abîme intellectuel et émotionnel où se trouve précipité un transplanté dans le futur. Son récit est donc avant tout psychologique et intimiste, un peu comme ces

films tchèques des années 64 à 68, qui n'ordonnaient leur signification qu'à travers le défilement limpide de séquences pouvant sembler, à première vision, dépourvues d'épaisseur véritable — alors que celle-ci grossissait par multiplication et non par addition.

Le style de Bodelsen est très malléable, « invisible » (c'est en tout cas le son que rend sa traduction en français), et les cinquante premières pages (présentation de Bruno, révélation de sa maladie, rencontre avec Jenny, hospitalisation), qui pourraient au départ sembler superflues, sont là au contraire pour placer le personnage et permettre l'articulation avec les deuxième et troisième parties : les successives avancées dans le futur. Car Bruno, qui est rédacteur dans un magazine d'histoires policières (ce qui nous vaut une discrète satire sur la confection d'une revue « grand public »), est déjà, à son époque, entièrement tourné vers le passé. Il n'a pas d'amis, pas de liaison durable, et l'auteur nous le montre souvent, à l'occasion de repères sensoriels, plongeant en mémoire dans un épisode de son enfance : c'est la petite madeleine de Proust qui, cinquante ans après, fermente encore. Il est donc paradoxal de constater que cet homme n'avance dans le futur que pour se tourner de plus en plus désespérément vers un passé qui s'enfuit à mesure : son amour pour Jenny n'est pas autre chose qu'une bouée, qui flotte à la surface d'une mer de souvenirs auxquels il essaye de s'accrocher, et dont fait partie aussi son envie de fumer ou de conduire une voiture — deux activités disparues en 2022...

Et lorsqu'il subit sa troisième hibernation, Bruno est entraîné dans un cauchemar perpétuel où il se rêve adolescent, patinant sur un lac gelé que le carcan de froid où il est muré a fait ressurgir de sa mémoire. Ici Proust rejoint Platon, mais les ombres qui s'agitent sur les parois de la caverne frigorifiée ne sont même pas les reflets déformés d'un monde extérieur qu'il n'a pas pu connaître, mais simplement des images d'un passé devenu si lointain qu'il est peut-être purement mythique.

Le monde futur, d'ailleurs, est à peine évoqué dans le roman. Sage précaution sans doute pour éviter les clichés, mais aussi volonté délibérée de l'auteur d'en rester au plan du subjectif : Bruno ne sort pratiquement pas du Centre, d'abord parce qu'on l'en empêche, et ensuite parce qu'il ne le désire plus, étant incapable d'imaginer même qu'il puisse s'intégrer à une société entièrement nouvelle. 2022, période où le monde semble traverser un état de crise grave, n'est caractérisé que par des pannes de courant inexplicables, et l'intrusion périodique dans le Centre d'hommes armés vêtus de jaune, parlant l'énigmatique langue du futur, et qui sont peut-être les contestataires ou les révolutionnaires d'on ne sait quel ordre scientifiquement établi.

Tout reste au niveau du mystère, du caché, de l'informulé. Bruno est un aveugle attendant la mort (ou la fuite) dans un monde sourd, et cette désespérance secrète qui l'habite acquiert pour nous une résonance troublante : comme si finalement tout n'était qu'un rêve, le nôtre aussi bien que le sien — mais un rêve prémonitoire ne débouchant à l'infini que sur la plaine glacée d'un réveil épouvantable.

Denis PHILIPPE

Le point de congélation (Fryse puntket) par Anders Bodelsen : Stock/évasion.

NOUS AUTRES par E. Zamiatine

Nous autres, roman écrit en 1920 par le Russe Eugène Zamiatine, est le prototype de l'anti-utopie : il nous décrit une société qui, sous prétexte de promouvoir le bonheur des gens, fonctionne en rigoureux système oppressif. L'anti-utopie est un genre littéraire qui (qu'il se soit réclamé ou non de la science-fiction, et ait été par elle récupéré ou non) a fleuri pendant toute la première moitié de notre siècle, succédant à de longs siècles d'utopies tout court... Il y a à cela deux raisons : d'une part le fait que le XXe siècle a vu

se développer particulièrement les régimes totalitaires « objectifs » (le fascisme) et les régimes appelés totalitaires par leurs adversaires — c'est-à-dire les diverses formes de communisme ; d'autre part, le fait que certains penseurs ont commencé à se rendre compte que les lumières de la science pouvaient bien éclairer des horizons pas toujours glorieux, et des lendemains qui ne chanteraient pas.

Aujourd'hui, l'anti-utopie s'est délayée dans des sous-genres annexés par la SF, comme la politique-fiction (ou la fiction spéculative) et certaines tendances sociologiques du space-opera classique. Je pense qu'il faut cependant s'attendre à la voir renaître dans les mois et les années qui viennent, sous une forme très particulière, et qui sera centrée sur la description de la Terre en proie à la pollution. (Barjavel, que j'ai rencontré en mai dernier, m'a dit être en train de travailler à un roman sur ce sujet.) Voie toute tracée pour une imagination à peine prospective, puisqu'il apparaît bien que, si notre civilisation tout entière (et par-delà les systèmes politiques existants) ne fait pas marche arrière rapidement, la dégradation de notre biosphère sera devenue irréversible avant vingt ans ; dans vingt ans, ou trente, ou quarante, nous crèverons tous, (ou nous nous adapterons, ce qui serait pire) : voilà un terrain propice à ce qui sera, pour un court temps, le roman d'imagination, avant de passer rapidement au simple reportage journalistique...

L'univers de Zamiatine, son « Etat Unique », relève naturellement d'une tout autre préoccupation. L'écrivain a tracé le tableau d'un monde (qu'il sentait probablement se profiler dans la société soviétique de l'époque), où la population de la Terre, unifiée sous la férule du Grand Bienfaiteur (entouré de ses flics-Gardiens), coule des jours mornes et « heureux » dans des cités de verre entourées par une forêt planétaire où nul ne se hasarde plus. Tout est planifié dans cette société parfaite, tout est réglé par la Table des Heures : le sommeil, le travail, les repas, sans oublier les deux « Heures Personnelles » quotidiennes, où les « numéros » (c'est-à-dire les gens — mais on ne dit plus « les gens »...) peuvent se livrer à des occupations libres : lire, écrire, se promener ou faire l'amour — bien que ce soit là encore une activité réglée par des carnets à souches roses (« *N'importe quel numéro a le droit d'utiliser n'importe quel autre numéro à des fins sexuelles* » : p. 34). Les numéros habitent des villes construites entièrement en verre, afin que chacun puisse surveiller autrui (des rideaux peuvent tout de même être tirés autour des cellules pendant l'heure sexuelle), et au-dessus des rues transparentes, où mugissent à toute heure les hymnes à l'Etat Unique retransmis par haut-parleurs, un ciel perpétuellement bleu étale son plafond nettoyé de toute souillure inorganisée...

Dans ce décor atrocement réglé, se place la confession de D 503, un mathématicien qui est le constructeur de l' *Intégral*, un vaisseau cosmique qui va être lancé à la découverte de planètes nouvelles :

« *Il nous appartient de soumettre au joug bienfaisant de la raison tous les êtres inconnus, habitants d'autres planètes, qui se trouvent peut-être encore à l'état sauvage de la liberté. S'ils ne comprennent pas que nous leur apportons le bonheur mathématique et exact, notre devoir est de les forcer à être heureux* » (p. 15).

Confession, parce que D 503 livre ses pensées indiscrètes et confuses à des carnets qui doivent être emportés par l'*Intégral*, comme témoignage de l'intelligence humaine, poème à la gloire de l'Etat Unique, symphonie mathématique à destination d'hypothétiques créatures de l'espace. Mais confession aussi et surtout parce que, dans les rouages bien huilés du cerveau de D 503, des pensées grinçantes viennent se glisser, qui peu à peu l'amènent à douter de la cohésion de son univers. *Nous autres*, on l'aura deviné, c'est l'histoire d'une prise de conscience, d'une révolte et d'un renoncement. Et c'est naturellement une femme, I 330, qui, par son amour, dessillera les yeux du mathématicien, lequel sera un temps décidé à saborder l'*Intégral* et à rejoindre les rangs des sous-humains libres et velus qui vivent à l'extérieur des villes, audelà du « Mur Vert ».

(« *Ils partirent nus pour la forêt et s'y couvrirent de poils au contact des arbres, des animaux, du soleil. Ils se couvrirent de poils sous lesquels cou-*

rait un sang chaud et rouge. Votre sort fut pire : vous vous êtes couverts de chiffres, qui rampent sur vous comme des poux. Il faut vous en débarrasser, et vous chasser nus vers la forêt » : (p. 168.)

Mais le mouvement de révolte de D 503 est de courte durée ; ce n'était qu'un petit incident de parcours dans une destinée préétablie. Comme les autres numéros, il subira l'Opération, qui doit lui extirper du cerveau cette ancestrale et funeste tare qu'est l'imagination. Et tandis que les révoltés, parmi lesquels I 330, sont envoyés à la désintégration dans la Machine du Bienfaiteur, D 503, lavé de ses doutes, ayant rejoint le troupeau des numéros dociles, termine ainsi ses carnets : « *...je suis sûr que nous vaincrons, car la raison doit vaincre* ».

Cette fin secrètement ironique, et sèche comme un coup de sabre, on ne pouvait l'imaginer autre. Le livre de Zamiatine est un ouvrage foncièrement pessimiste, et même plus que cela : foncièrement désespéré. Il est difficile à son sujet de parler de message ; c'est plutôt un poème, un poème noir et en même temps fulgurant, qu'on reçoit comme on recevrait un météore opaque, à la dureté minérale.

Le malheur est que ce météore nous parvient trop tard, et que la force de son impact en est naturellement diminuée. On a déjà tant vu, tant lu !... (Il serait cependant très intéressant de connaître les réactions d'un lecteur qui aurait pris connaissance de l'ouvrage en 1929, date de sa première édition en français.) Lu aujourd'hui, le livre semble avoir mal vieilli. La responsabilité principale revient à l'écriture, pleine d'images, de métaphores boursouflées, qui à la longue produisent un effet lassant, bien éloigné de la « poésie » que l'écrivain a certainement voulu coudre dans la trame de sa prose. Il faut aussi reconnaître que la traduction du russe est un exercice périlleux, et que peut-être M. B. Cauvert-Duhamel est un peu trop littéral, et eût dû alléger certaines tournures de phrases ; mais ce n'est qu'une supposition : je suis là en pleine *terra incognita !*

L'autre raison tient bien sûr au fait que nous connaissons d'autres anti-utopies qui, bien que parfois très postérieures à celle de Zamiatine, nous sont parvenues bien avant. Je pense naturellement au *Meilleur des mondes* (écrit en 1927) et surtout à *1984* (écrit en 1949). Ces deux romans, du simple point de vue de la construction, sont infiniment plus complexes, et donc plus prenants, plus vraisemblables, que celui de Zamiatine, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il pêche par simplisme et naïveté. Il n'en est pas moins probable que, si *Nous autres* n'avait pas vu le jour, ni Huxley ni Orwell n'auraient peut-être eu l'idée d'écrire leurs œuvres. Une telle supposition est sans doute gratuite, mais si l'auteur du *Meilleur des mondes* n'a jamais cité ses admirations, Orwell, quant à lui, a en son temps justement rendu hommage à l'écrivain soviétique, dont le roman, quel que soit le degré d'empoussiérage perceptible à un œil de 1971, mérite amplement d'être lu.

Il est peut-être bon, pour terminer, de préciser quelle fut la vie de Zamiatine et, corollairement, d'essayer de répondre à cette question : pourquoi cet écrivain, bolchevik convaincu pendant sa jeunesse (il naquit en 1884), qui rompit avec le parti en 1917, écrivit-il un tel roman trois ans après le succès de la Révolution soviétique ? En vérité, la vie de Zamiatine ne peut guère apporter de réponse, ou alors il faudrait en savoir plus que ce que nous en rapporte Jorge Semprun dans sa préface. Persécuté par la bureaucratie, empêché de publier dans son propre pays (où *Nous autres*, aujourd'hui, reste inédit), il parvient à obtenir de Staline la permission de quitter l'URSS ; il s'établit à Paris en 1931 et y meurt en 1937, après avoir notamment adapté *Les bas-fonds* de Gorki pour Renoir, qui en fit un de ses chefs-d'œuvre.

En fait, Jorge Semprun voit en Zamiatine l'exemple-type de l'écrivain empêché de s'exprimer par les tracasseries d'un régime socialiste autoritaire, dirigiste, centralisateur (comme aujourd'hui Soljenitsyne). Et pourtant, note Semprun, Marx avait bien écrit : « *L'écrivain ne considère pas ses travaux comme un moyen. Ils sont des buts en soi, ils sont si peu un moyen pour lui-même et pour les autres qu'il sacrifie au besoin son existence à leur existence.* »

Et Semprun en profite pour faire le procès des bureaucrates, que « *l'infini de la Révolution effraye* », et qu'un

homme comme Zamiatine vient de temps à autre réveiller en sursaut. Si cela n'est pas faux, la question des motivations du livre reste posée. Aurait-il été écrit au cours des années 30 qu'en toute bonne conscience nous pourrions effectivement dresser à Zamiatine un autel à la mémoire de cette victime de la bureaucratie stalinienne... Mais il a été écrit en 1920, en pleine guerre révolutionnaire, et alors que la société soviétique n'avait pas encore subi les indices de la sclérose progressive qui allait s'instaurer après la mort de Lénine et l'expulsion de Trotsky. Zamiatine serait-il alors un contre-révolutionnaire, un Blanc, un « bourgeois » ? Il ne faut pas conclure si vite. La bourgeoisie capitaliste, comme le socialisme à la soviétique (mais ce dernier contraint et forcé par les circonstances historiques et économiques), se rejoignent dans la célébration du travail comme vertu capitale... Or, ne lit-on pas, sous la plume de Zamiatine, cette parabole édifiante :

« *Trois numéros, en matière d'expérience, se virent privés de travail pendant un mois ; ils pouvaient aller où ils voulaient, faire ce qu'ils voulaient. Les malheureux errèrent autour de leur lieu de travail, qu'ils contemplaient avec des yeux affamés. Ils firent dans le vide, pendant des heures entières, les mouvements qui, à certaines heures, étaient devenus un besoin pour leur organisme : ils scièrent et rabotèrent, ils frappèrent sur des clous invisibles avec des marteaux également invisibles. Enfin, le deuxième jour, n'y tenant plus, ils se prirent par la main et, aux sons de la Marche, entrèrent dans le fleuve jusqu'à ce que l'eau mît fin à leurs tortures...* » (p. 198.)

Cette discrète ironie (on pourrait croire qu'elle a influencé Chaplin pour ses *Temps modernes)* laisse supposer que l'écrivain, loin d'avoir survolé en esthète les problèmes de la vie dans une société révolutionnaire, en avait au contraire prévu (et avec un talent de visionnaire qui donne à ses écrits un brûlant aspect contemporain) les dangers les moins évidents. D'ailleurs, les références faites au « Grand Taylor » (1) sont là pour nous éclairer : dans cet Etat Unique d'essence communiste, c'est bien à un économiste capitaliste qu'on se réfère (donc à une méthode capitaliste d'exploitation des travailleurs) — et cela préfigure l'évolution actuelle de l'URSS, sœur jumelle des USA !

Aussi ne sera-t-il pas difficile de déceler finalement, en la personne d'Eugène Zamiatine, un écrivain fortement influencé par les idéaux anarchistes, et que le règne montant de l'Ordre et de la Raison effrayait si fort, et sans doute à juste titre. On comprend alors pourquoi il fut persécuté. Dans ses œuvres, Staline (que je m'excuse de citer de mémoire, car il n'a jamais fait partie de mon chevet) écrit à peu près ceci : « *Le pire ennemi du communisme, ce n'est pas le capitalisme, c'est l'anarchisme ; car, alors que le communisme se préoccupe des masses, l'anarchisme se préoccupe uniquement de l'individu...* »

Méprisable « individu », Zamiatine a donc laissé fuser en 1920, sous forme de roman, un cri prophétique. Mais, dès 1866, Bakounine écrivait : « *L'Etat despotique* » (mis en place par le communisme d'Etat, donnerait naissance à) « *une classe exploitante et privilégiée : la bureaucratie* ». On a toujours un prophète derrière soi.

Et à quoi servent les prophètes ?

(1) Frederick W. Taylor : économiste américain, mort en 1915, qui élabora une célèbre doctrine sur l'organisation du travail.

Jean-Pierre ANDREVON

Nous autres par E. Zamiatine : Gallimard, collection « Du monde entier ».

DES FUSEES DANS LA GRANDE OURSE
par Fred et Geoffrey Hoyle

Depuis *Le nuage noir*, l'ex-apôtre de la théorie de la création continue à faire son petit bonhomme de chemin dans le monde de la science-fiction, et son fils Geoffrey a déjà été son compagnon de route le temps de quelques

romans (Fred Hoyle a également collaboré avec John Eliot). Ces *Fusées dans la Grande Ourse* représentent l'utilisation d'un thème familier par un auteur habile connaissant bien la science à laquelle il fait des emprunts ; le récit est manifestement destiné à avoir une suite, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles un déséquilibre intérieur gênant se manifeste dans le développement de l'action.

Le thème familier est celui de l'invasion du système solaire par des extraterrestres dont l'humanité ne soupçonnait point l'existence. Des variantes sont introduites. Ainsi, les auteurs montrent bien le départ d'une fusée devant « *accomplir une mission dans les astres de la constellation d'Ursa Major* », mais ses passagers ne reviennent pas avertir les Terriens du danger qui les menace : ils envoient simplement un message dans leur engin. La raison de cette menace est en outre nouvelle aussi, et vraisemblable par son absurdité même : les envahisseurs ont jadis eu à souffrir d'une race d'aspect humanoïde, et ils identifient tout naturellement les humains avec leurs ennemis d'antan. Mais, à partir de là, l'action débouche sur un space-opera assez conventionnel, alors même que les ressources employées par les combattants restent plus proches de l'extrapolation scientifique que de l'arsenal du Parfait Petit Héros de l'Espace. Le roman s'achève sur l'indication que, contrairement à un épisode de l'histoire du XXe siècle, l'Humanité a gagné une bataille alors qu'elle n'a pas gagné la guerre.

Une des principales recettes de feu Ian Fleming consistait à rester toujours exact et vraisemblable dans les épisodes mineurs des aventures qu'il prêtait à James Bond : reconnaissant les routes, les villes et les hôtels décrits accessoirement, le lecteur était tenté de prêter une réalité analogue aux supercriminels affrontés par Bond et à l'immensité de leurs ressources. Les Hoyle ont apparemment voulu appliquer la même technique du détail : leur narrateur assiste à la préparation d'un grog, constate que sa montre ne marche pas bien, perd du temps à franchir un barrage de police, et ainsi de suite. Mais l'impression de réalité, de scènes vécues, qui se dégage de tels détails est combattue par la désinvolture avec laquelle le même personnage rencontre des extraterrestres, travaille avec le chef de ceux-ci et accomplit une mission spatiale extrêmement importante dans le cadre du conflit. Il se dégage de ce déséquilibre une impression d'irréalité que Fleming savait éviter alors même que Bond affrontait les périls les plus « hénaurmes ». Peut-être faut-il voir là une conséquence de la manière dont les deux auteurs se sont partagé l'écriture de leur récit ? Si tel est le cas, on ne le saura que lorsque le tandem Hoyle-Hoyle aura atteint la célébrité de l'équipe Pohl-Kornbluth. Mais force est de constater que le présent roman ne paraît pas devoir les conduire à une carrière aussi brillante que celle des auteurs de *Planète à gogos*...

La traduction, soignée et exempte de lourdeurs pénibles, porte la signature de Chantal de Richemont. Dans le présent volume, le roman proprement dit est suivi de dix pages de notes, éclaircissant divers points scientifiques soulevés par les auteurs dans le cours du récit. Les sujets abordés dans ces notes vont des simples constellations au classement des étoiles selon le diagramme de Hertzsprung-Russell en passant par les thermophiles, les trajectoires célestes et les hypothétiques particules baptisées *quarks*. Ces notes, dont l'auteur n'est point nommé, ne figurent pas dans l'édition anglaise du roman ; elles sont claires et simples, et pourront rendre service aux lecteurs peu au courant des questions scientifiques abordées par les Hoyle.

Demètre IOAKIMIDIS

Des fusées dans la Grande Ourse (Rockets in Ursa Major) par Fred et Geoffrey Hoyle : éditions Dunod.

LES TROPHEES DE LA CITE MORTE par J. et D. Le May

Pour *Les trophées de la cité morte,* J. et D. Le May reprennent le décor utilisé dans *Les montagnes mouvantes,* un de leurs précédents ouvrages : une Terre du futur dévastée par une guerre atomique déjà lointaine, et dont les habitants, groupés en Clans, revivent une nouvelle préhistoire, ayant totalement oublié leur passé planétaire. Le présent ouvrage est centré sur un duel opposant un homme et une femme du Clan de Sul à deux membres du Clan rival de Ho, la rencontre ayant pour but de ramener de la Cité Morte un trophée fabuleux, en l'occurrence la dépouille d'une Chimère.

Sur ce canevas extrêmement simple, J. et D. Le May se sont livrés à des variations qui leur sont familières et à l'exploitation de thèmes qu'ils creusent et décantent avec une grande constance de roman en roman. On reconnaît d'emblée ce goût du décor à ciel ouvert, du « plein air » et de la nature qui plaît tant aux auteurs, et cette passion pour la description de héros au cerveau fruste ayant à lutter pour conquérir un monde sauvage, mais n'en gardant pas moins au fond d'eux-mêmes un sentiment de la justice qui les défend contre tout excès de violence. On peut dire que J. et D. Le May sont les humanistes de la nouvelle préhistoire...

Quant au thème proprement dit du récit, il est axé sur l'épreuve (qui permet aux individus concernés de braver les interdits séculaires et donc d'avancer dans la connaissance du monde), alliée au voyage : à la fin, Ion, Sri Ea et leurs deux adversaires devenus amis atteignent la mer, simple ligne étincelante à l'horizon, un peu comme les deux héros du beau film de John Huston, *Promenade avec l'amour et la mort.* Des notations intéressantes viennent en outre donner du relief à l'ouvrage, comme la description des Clans soumis à une rigide loi matriarcale, mais où les élus (ayant sans doute acquis des facultés supranormales par mutations) domestiquent la « lumière Ma » et sont capables de « fliter » — c'est-à-dire d'user d'une capacité limitée de télétransport. Les Chimères, elles, sont des sortes de robots monstrueux habitant une ancienne cité, aux ordres peut-être d'une autre race humaine dégénérée... Nous n'en saurons pas plus, et j'hésite à me prononcer sur ce manque d'information : faut-il regretter que les auteurs n'aient pas explicité davantage, ou au contraire faut-il apprécier le voile de mystère qu'ils laissent sur leurs créatures ?... Chacun jugera.

Tout ceci serait donc fort bien s'il n'y avait pas, refroidissant un peu notre plaisir, le défaut majeur de J. et D. Le May : la lenteur. Le sujet des *Trophées de la cité morte* est en effet d'une extrême minceur pour un roman de 230 pages, et il n'est pas sûr que les longues descriptions de poursuite, d'errance et de batailles (ainsi que les vastes dialogues qui les entrecoupent) ne soient pas à la longue lassantes.

Mais qu'on se rassure : si le bilan n'était pas, en fin de compte, positif, je n'aurais pas consacré plus que quelques lignes à ce roman qui, tel qu'il est, présente une très honnête facture. De plus, et c'est cela qui finalement est important, J. et D. Le May sont des « auteurs » ; grâce à la cohérence et à la constance de leurs préoccupations esthétiques, thématiques et, si j'ose dire, philosophiques, ils sont en train, discrètement mais sûrement, de sculpter un univers, donc de bâtir une œuvre.

Celle-ci reste encore (et restera peut-être toujours) mineure, car les conditions de production en série de la collection qui l'abrite ne permettent guère les grandes envolées. Mais le fait est trop rare au Fleuve Noir pour qu'il ne soit pas souligné.

Denis PHILIPPE

Les trophées de la cité morte par J. et D. Le May : Fleuve Noir, « Anticipation » n° 475.

LA CHARNIERE DU TEMPS par Jimmy Guieu

Comment des agents temporels originaires du XXXIXe siècle font signer par Louis XI, en 1461, un édit abolissant les pratiques de l'Inquisition avec trois siècles d'avance, sans pour cela provoquer de paradoxe temporel grâce à certaine jonglerie finale sur les lignes de temps parallèles...

Ou comment Gilles Novak, *playboy* et rédacteur en chef de la mythique revue LEM (et projection amplifiée de Jimmy Guieu lui-même), accompagné de sa petite amie la ravissante (et un peu idiote) Régine Véran, visite les humides cachots d'un moyen-âge d'image d'Epinal au cours d'une de ces désormais banales « missions impossibles » dont il est coutumier.

Ouvrage au demeurant plutôt meilleur que les derniers parus de l'auteur, qui reste sympathique dans ses efforts de rendre vivants ses personnages et chaleureuses leurs relations (même si l'humour est épais), et qui demeure touchant de bonne volonté didactique grâce aux petites notices de bas de page estampillées « *authentiques* » dont il a le secret (même si ses références sont on ne peut plus contestables).

Grâce à un usage immodéré des archétypes de la « vieille » SF (pistolets *multiray*, scooters dégravités...) qui fonctionnent dans ses récits à la manière de collages (même si le procédé n'est pas volontaire), Guieu est sans doute l'auteur du Fleuve Noir qui se trouve le plus près de la bande dessinée : ses premiers romans (*Au-delà de l'infini*, etc.) sont d'ailleurs depuis un an ou deux adaptés en B.D. (malheureusement, par le médiocre Giordan) aux Editions Aredit de Tourcoing, dans leur magazine *Sidéral*, où ils figurent aux côtés de ceux de son confrère Richard-Bessière.

De la bande dessinée naïve à la littérature pour adolescents, il n'y a qu'un pas que je franchirai en écrivant qu'au sein d'une collection qui, à travers ses différents auteurs, semble viser des publics assez divergents, Guieu est sans conteste l'homme à qui il faut adresser en priorité le public naissant des « 12 à 15 ans » (ou des « 10 à 13 » ?). J'espère qu'il ne prendra pas cette opinion pour un dénigrement : sous ma plume, ce serait plutôt un compliment.

Denis PHILIPPE

La charnière du temps par Jimmy Guieu : Fleuve Noir, « Anticipation » n° 480.

DANS LES GRIFFES DU DIABLE par M.A. Rayjean

Un mystérieux visiteur vient frapper nuitamment à la porte de la résidence secondaire d'un riche industriel de Glasgow, lequel est en outre nanti d'une femme ravissante et de trois charmantes filles. Le visiteur propose à l'industriel une partie d'échecs qui doit se dérouler au rythme d'un coup par nuit. Fasciné, envoûté, James Groote se plie aux exigences du joueur ténébreux ; chaque fois qu'il perd une pièce, il vieillit de dix ans, en même temps que sa famille se délabre, sombre, se détruit en folies subites et vieillissements prématurés. Car naturellement le visiteur nocturne est le diable, ou tout au moins son envoyé, et le jeu est ensorcelé.

Pour s'en sortir, en un sursaut désespéré, l'industriel et sa femme tuent l'envoyé démoniaque. Mais cette mort était elle-même prévue sur les tables du destin : James Groote devient à son tour joueur itinérant ; il ne lui reste plus qu'à chercher de par le monde une autre victime à sa ressemblance, qu'il forcera à jouer jusqu'à ce que... et ainsi de suite à l'infini. Car la chaîne a commencé par la fabrication de l'échiquier par un paria hindou familier des sciences occultes, qui voulait ainsi se venger de sa pauvreté sur des générations de riches, jusqu'à l'extinction mondiale du système de classes... ce que l'auteur ne prévoit pas pour sitôt !

On voit donc curieusement dans ce roman le diable se mettre au service du socialisme, et l'épouvante servir la cause de la lutte des classes, d'une manière à vrai dire bien sibylline. Le thè-

me de la possession, branché sur une structure cyclique des événements, ayant fait ses preuves, *Dans les griffes du diable* n'est à tout prendre pas désagréablement construit et se lit d'une traite malgré (ou à cause de) un léger agacement dû surtout à la linéarité excessive du récit. Mais on ne fera pas injure à l'auteur en lui rappelant qu'il écrit comme un cochon, et que les clichés (ah ! ces Highlands battus par la tempête...) disputent chez lui la place d'honneur aux impropriétés de langage et aux fautes de syntaxe. M. A. Rayjean, au cours de sa déjà longue carrière, n'a jamais marqué la série « Anticipation » d'une empreinte bien profonde. Passé aux « Angoisse » (et avec derrière lui une déjà honorable *Bête du néant),* peut-être trouvera-t-il un souffle qui lui a jusqu'à présent manqué. Mais il lui faudra d'abord trouver le temps d'écrire à tête reposée, afin de faire table rase de toutes ses coquilles.

Denis PHILIPPE

Dans les griffes du diable par M. A. Rayjean : Fleuve Noir, « Angoisse » n° 202.

LES SOMNAMBIDULES par Robert Escarpit

Pour une histoire à dormir debout, on peut dire sans crainte que c'en est une. Encore qu'on ne sache s'il fait bon ou non de dormir en cet univers plus qu'inquiétant qu'est devenue la planète Terre en l'an de grâce... Mais en quelle année se situe cet étrange récit ? On l'ignore. D'après de nombreux détails, il semble que ce soit à une période très proche de la nôtre.

Tout commence d'une manière très banale : Emile, vendeur aux Galeries Lafayette, s'en va pour huit jours aux sports d'hiver en Andorre. Il y rencontre Léa Tambahé, une étudiante africaine venue comme lui passer des vacances neigeuses. Par ailleurs, à la frontière germano-française, le brigadier Schwarz découvre avec stupeur que son collègue allemand, le Hauptinspektor Schulz, probablement ivre, dort étendu devant le poste de douane au lieu de faire son service, tandis que Schulz découvre au même instant avec stupeur que Schwarz, probablement ivre, dort étendu devant le poste de douane français au lieu de faire son service.

Ainsi peu à peu une onde de sommeil envahit la planète et « *les pays, les uns après les autres, s'étaient mis à dormir et à rêver qu'ils étaient éveillés* ». C'est alors que les choses s'embrouillent et s'enchevêtrent à plaisir plus on avance dans la lecture du volume, et par conséquent dans le temps. Car lorsque l'on rêve, selon le vieux dicton espagnol « Ce que la vieille voulait, elle le rêvait », chacun organise son rêve au mieux de ses intérêts, à moins que celui-ci ne tourne au cauchemar. Mais Robert Escarpit ne s'aventure pas dans ce dernier domaine. Il a bien assez à explorer celui du rêve. Il en résulte donc que chaque pays rêve du pays voisin selon l'optique qui est la plus favorable pour lui-même. C'est ainsi que « *les mêmes pays n'étaient pas endormis ou éveillés pour les uns et pour les autres. En particulier les Britanniques dormaient pour les Soviétiques (mais non pour les Américains) et les Français dormaient pour les Américains (et non pour les Soviétiques)* ». De sorte que lorsque Simpleton, président des USA, désire s'entretenir avec Scoubidou, président de la République française, il ne peut l'obtenir directement puisque, pour les USA, la France dort. Simpleton doit donc appeler Londres, qui appelle sans difficulté l'Elysée et retransmet alors la communication aux USA. C.Q.F.D. Mais ceci est la simplicité même, à côté de ce qu'il advient si l'on tient compte que petit à petit s'établissent des rêves secondaires, tertiaires, etc. En effet, si un homme « *rêve dans son rêve, c'est un rêve secondaire. Si, dans ce deuxième rêve, il rêve qu'il rêve, c'est un rêve tertiaire* », etc. C'est ainsi qu'un même pays est gouverné simultanément par un homme de droite, de gauche et du centre, suivant dans quel rêve l'on se trouve. Il y a donc trois Frances, par exemple, qui ne communiquent pas entre elles. Mais on peut passer de l'une à l'autre par des « relais », des sortes de « spirales transoniriques ».

Devant l'ampleur de ces phénomènes,

les USA et l'URSS décident de créer des équipes de reconnaissance aérienne qui sont chargées de sillonner le ciel (ce n'est qu'au contact du sol contaminé que l'on s'endort) pour donner des renseignements sur l'état du monde. Mais soudain leurs rapports s'égarent dans les spirales transoniriques. De plus les ordinateurs à qui l'on confie ces informations, s'ils sont tous d'accord pour indiquer qu'il s'agit de gigantesques rêves collectifs, ne le sont pas quant à savoir *« qui dormait et qui ne dormait pas » : « Chaque ordinateur se prenait pour point de référence et se considérait comme éveillé. C'étaient des ordinateurs de rêve, bien sûr, mais, même en rêve, un ordinateur ne dort que si quelqu'un débranche ou rêve qu'il débranche ses circuits. Et alors il ne rêve pas. »*

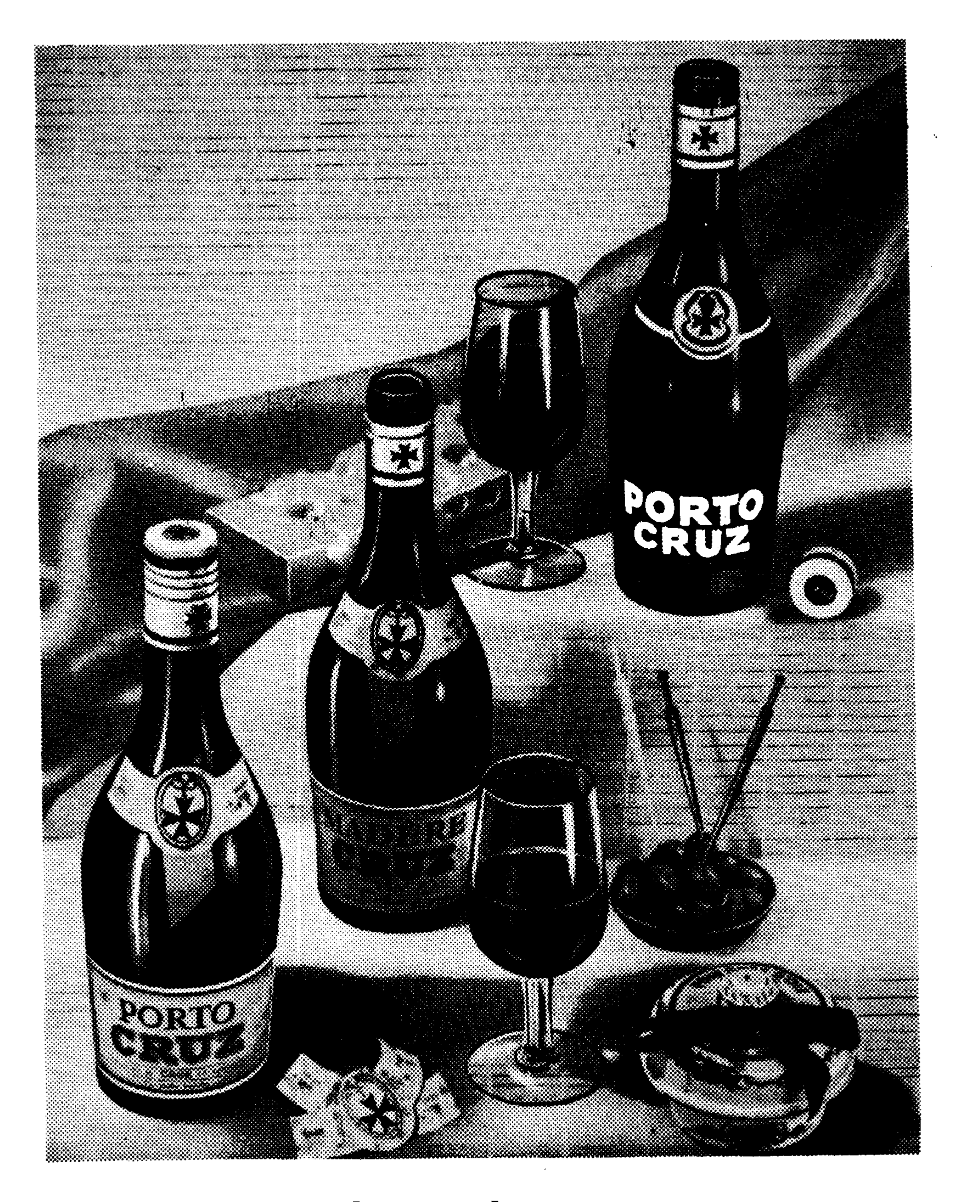
Tout ceci suffit à donner le ton du roman qui se déroule sur deux plans : à l'échelle mondiale et des gouvernements, et à celle, plus modeste, d'Emile et de Léa qui cherchent à se joindre, celle-ci étant tombée endormie sur les pentes neigeuses de France, tandis qu'Emile était encore sur territoire andorain, donc éveillé. Il va alors se prêter à une série d'expériences dans l'espoir de rejoindre Léa. Et, selon les endroits où il se trouvera, des Emile quelque peu différents rejoindront des Léa quelque peu différentes, ou parfois ils se rejoindront eux-mêmes, ou encore à quatre, ou mieux arriveront à fusionner en Emilia, dans un monde à *n* dimensions.

On a, bien sûr, depuis longtemps pensé aux univers parallèles et à la recherche du meilleur d'entre eux, comme dans *L'univers en folie* de Fredric Brown. Bien que les deux romans soient, à ce détail près, difficilement comparables, ils n'en comportent pas moins chacun une bonne dose d'humour. Il ne faut point s'étonner d'en trouver chez Escarpit puisque lui-même a écrit dans la postface *A propos du fantastique*, parue dans son précédent recueil *Le fabricant de nuages : « Je serai tenté de dire que l'humour est une forme du fantastique, ou que le fantastique est une forme de l'humour, tant ils ont de ressemblances. En réalité, ils sont tous deux fils de l'inquiétude et du désir de vivre. »* Et plus loin, dans la même postface : *« Une des formes les plus répandues du fantastique emprunte de nos jours le langage de la science-fiction ».*

Robert Escarpit a choisi cette alliance d'humour, de fantastique, de rêves (ô combien nombreux) et de science-fiction pour nous communiquer, sous une forme des plus plaisantes, son « inquiétude » mais aussi son « désir de vivre » dans un monde qui, pour n'être pas le meilleur, est tout au moins à la recherche, comme Emile et Léa, du bonheur et de la communication entre les hommes, si ce n'est pratiquement, tout au moins théoriquement.

Martine THOME

Les somnambidules par Robert Escarpit : Flammarion.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX '

Revue des films

LE FRISSON DES VAMPIRES de Jean Rollin

L'originalité, consciente ou inconsciente, des films de Jean Rollin résulte d'une double constatation sur un état de fait : maintenant que la mythologie vampirique est bien connue, il est préférable d'innover à partir des éléments de cette mythologie ; puisque la pauvreté du budget ne pourra être dissimulée, il vaut mieux la faire servir.

Avec Rollin, le vampirisme devient le fondement d'un univers érotique dans lequel la nudité semble la tenue obligée. La morsure du vampire forme la clé de cet univers ; l'individu ne fuit donc plus le vampire, mais au contraire le recherche. Erotique, cet univers est dominé par la femme : la vampire est reine. Cette fois, une vampire a mordu ceux qui la chassaient ; bien que devenus vampires à leur tour, ils lui restent inférieurs et soumis. Plus que les hommes d'ailleurs, la vampire aime à séduire ses semblables.

Cet univers existe à l'intérieur du nôtre. Le vampirisme est considéré comme un mal héréditaire contre lequel on peut lutter par des moyens scientifiques (**Le viol du vampire, La reine des vampires**) ou par des moyens traditionnels. En fait, les vampires tendent à former une race. Leurs victimes sont prédestinées et ils se manifestent suivant un hasard organisé ; par la morsure, les hommes découvrent leur véritable nature. Le vampire devient une sorte de mutant, semblable à ceux qui intervinrent effectivement dans **La vampire nue** (1). D'une façon plus obscure, le thème sous-tend encore **Le frisson.**

La morsure n'est que le premier stade de la révélation. Elle doit être répétée, mais aussi complétée par une initiation rituelle. Les actes accomplis par les vampires, si futiles soient-ils, se transforment en cérémonie dont les officiants ne semblent pas toujours comprendre la pleine signification. Deux vampires (Michel Delahaye et Jacques Roubiolles) expliquent comment le mystérieux et antique culte d'Isis s'est conservé, grâce à leur famille, jusqu'à nos jours. Inspirés de Lovecraft, ces cultes prennent l'allure blasphématoire des messes noires.

En attribuant au vampirisme une origine différente, Rollin peut modifier certains aspects de la mythologie vampirique. Les relations entre humains et vampires, entre vampires et vampires, restent proches des relations humaines. Les vampires connaissent l'amour et l'échec, la jalousie et la déception. Ils peuvent aimer des mortelles et ne pas les mordre. Prisonnière inexorablement, une vampire se suicide. Deux autres et leur proie (Sandra Julien), plutôt que de renoncer à une jouissance tant désirée, préfèrent être anéantis dans un orgasme solaire et sanglant.

---

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 201.

Ne pouvant traiter ses sujets avec les moyens qu'ils requièrent, et ne le désirant peut-être pas, Jean Rollin utilise certaines contraintes comme des moyens. Il a choisi de réaliser ses films à la manière des ouvrages populaires. L'intrigue se présente sous une forme dont l'auteur accentue la banalité par l'absence de vertus dramatiques : un jeune couple en voyage de noces s'arrête dans le château familial et rencontre les vampires. Pour la construction, Rollin procède à l'inverse des **serials** : les séquences explicatives sont étendues, les scènes d'action condensées. Le plan, toujours évocateur, renvoie constamment à l'imagerie fantastique telle qu'elle se présente dans toutes les publications populaires. La valeur du film dépend de l'image et de son effet, non de la psychologie ou du rythme. Mais si le goût pour le sadisme engendre parfois des inventions frappantes (les pointes de sein métalliques), le goût pour la belle image produit souvent des effets contestables (les projecteurs colorés, le bariolage du château).

Jean Rollin se trouve à une limite : ses films ne possèdent qu'un minimum de qualités dramatiques ; ils frôlent la gratuité et le comique involontaire. Par précaution, Rollin a placé dans **Le frisson** des épisodes comiques sinon parodiques : les explications données par les deux vampires, les discussions sur la hiérarchie interne de la race vampirique. Une certaine préciosité aussi paraît moqueuse : pourquoi ces panoramiques à 360° ?

Assuré par son succès, Rollin tend à considérer ses trouvailles comme des formules. Le ton reste particulier, mais l'auteur est tout près de se pasticher lui-même. **Le frisson** fait pressentir un danger grave.

LES VAMPIRES DU Dr. DRACULA d'Enrique L. Eguiluz

Italiens, espagnols ou mexicains, ces petits films destinés à un public très populaire exploitent des archétypes.

La nature des personnages est donnée par leurs situations qui relèvent du roman feuilleton ou du mélodrame. Hyacynthe (Dianik Zvrakowska), c'est la jeune fille qui revient au pays natal ; Waldemar (Paul Nasdy), c'est l'homme qui découvre sa terrible hérédité. Un hasard, apparemment, libère les forces du mal : un couple de gitans, venu se réfugier dans les caves d'un château où repose un loup-garou, ouvre sa tombe et retire de son cœur le poignard d'argent qui le maintenait en en état de mort temporaire. Ce hasard est en fait provoqué par deux défauts, la sensualité et la cupidité, qui aussitôt sont punis : les gitans sont les premières nouvelles victimes du monstre.

Deux ajouts à la mythologie traditionnelle ont une fonction dramatique précise et jouent sur la sensibilité du spectateur. Waldemar tue le loup-garou, mais, au cours de la lutte, celui-ci l'a marqué de « l'étoile noire du Tibet » ; à chaque pleine lune, Waldemar devient garou à son tour. Ce rebondissement capital repose sur un élément mystérieux qui laisse supposer d'horribles secrets. Le second ajout fournit un ressort pathétique : Waldemar refuse son sort et, durant le jour, il lutte désepérément contre son mal. Cet élément nécessaire pour que le héros conserve son statut remplira un rôle important au dénouement.

Comme secours, Waldemar appelle un médecin hongrois qui arrive avec sa compagne. Ce sont deux vampires. Sous le couvert de leurs recherches, il séduit Hyacynthe, elle séduit le fiancée de celle-ci. Le parallélisme de la situation suppose la possibilité d'une interversion. L'absence de psychologie, en réduisant les personnages à leur

valeur mythique, renforce leur caractère monstrueux. Leurs pouvoirs surhumains leur permettent ces séductions faciles. En les hypnotisant, ils suppriment la responsabilité de leurs victimes. Ils se livrent à des fantaisies significatives ou cruelles : sous les yeux de leurs parents respectifs, ils enlèvent en un ballet funèbre Hyacynthe et son fiancé. Ils gardent enchaînés Waldemar et son ancêtre ressuscité, pour mieux les torturer. Mais le mal subi triomphera du mal voulu : Waldemar tuera, dans des conditions mal déterminées, le vampire avant d'être abattu, sur sa demande, par Hyacynthe.

Avec l'absence de psychologie, le mépris de la vraisemblance extérieure est le seul défaut qui, devenant qualité, ne nuise pas aux recherches sur le plan visuel. La contre-plongée, systématiquement utilisée, place le spectateur dans les mêmes conditions qu'un spectateur de théâtre. Le format du cinémascope donne à l'image la largeur de la scène ; le cadrage, immuable dans les mêmes lieux, détermine la profondeur du décor. Celui-ci reflète une attention inhabituelle pour ce genre de production ; les intérieurs du château sont riches comme des salles de musée ; les caves sont toute pourriture. Ces principes esthétiques soulignent la filiation de ce film avec les genres cités ci-dessus et montrent comment sa forme et son contenu sont liés aux goûts d'un certain public et modelés par eux.

La vulgarisation des thèmes s'accompagne d'une outrance qui vise à renforcer l'horreur ou le mystère. Le brouillard sort à gros bouillons de n'importe où ; des projecteurs rouges colorent arbitrairement diverses parties du décor. Après les attaques, la gueule du loup-garou ruisselle de sang et de bave mêlés. La démarche de Paul Nasdy est plus animale au naturel que lorsqu'il est transformé ; ses métamorphoses sont soutenues par une gesticulation qui culmine à sa mort ; il s'est créé une gamme de gémissements qui mériteraient la célébrité du cri de Tarzan.

Comme chez Fernando Mendez, la mythologie fantastique est respectée plus justement que dans des productions plus riches et plus prétentieuses. Sans acquérir ni force supplémentaire ni portée neuve, les éléments de cette mythologie conservent leurs significations fondamentales. La cohérence du contenu et du style font du film d'Eguiluz l'une des œuvres les plus représentatives de ce courant populaire auquel le fantastique doit beaucoup.

LES ENVOUTEES de Torgny Wickman

Nature du film : un produit d'exportation fabriqué en Suède.

Marché : les salles spécialisées dans l'exploitation de l'érotisme à tout prix.

Recommandations, pour les amateurs attentifs : la présence de Solveig Anderson, héroïne des **Brebis du révérend** de Gabriel Axel et du **Journal intime d'une demi-vierge**, également de Torgny Wickman. Pour ces productions, tout sujet est prétexte à des exhibitions, ici plutôt précises. Que Wickman ait choisi un sujet en partie fantastique serait médiocrement intéressant si l'autre partie du sujet et le traitement de l'ensemble ne reflétaient une erreur majeure et significative : le scénario mêle en effet le surnaturel et la folie.

Du fantastique cinématographique, le film présente l'aspect traditionnel : un jeune couple vient s'abriter, pendant la grossesse de la femme, dans une maison isolée. Quelques indices épars tendent à créer un climat inquiétant : un oiseau mort, des pressentiments, l'arrivée nocturne d'une jeune cousine. Jalouse de la femme, elle pratique l'envoûtement. Grâce à lui, elle sépare

le mari de la femme, pour mieux venir le retrouver la nuit ; elle fait passer sa cousine pour folle et finalement la séduit. Par deux fois menacée d'être découverte, elle tue, par ses pratiques, ceux qui la suspectent. Encore que ces pratiques se déroulent d'une manière discutable, souvent peu conforme aux rites usuels, le fait que l'envoûtement réussisse suffit à indiquer le caractère fantastique du film.

Mais la jeune cousine est folle : les plans qui la montrent dans un asile l'affirment nettement ; c'est par l'envoûtement que sa folie se manifeste. Si bien que le dénouement n'a pas de sens : car l'élément qui relève du fantastique (par des passes magiques, la cousine plonge le couple dans l'hypnose) s'allie à l'élément qui relève de la folie (le couple fasciné se laisse entraîner dans une orgie funèbre). Un élément, à l'exclusion de l'autre, aurait pu faire admettre cette conclusion ; conjoints, ils s'annulent : la démence appartient au monde réel, l'envoûtement réussi à l'étape intermédiaire entre le réel et l'imaginaire. La crédibilité qu'implique le premier élément empêche que se crée l'incertitude fondamentale pour que le second agisse. En prolongeant cette ambiguïté, le dénouement achève de rendre le mélange incohérent : la cousine meurt dans l'incendie qu'elle a elle-même provoqué comme les fous, au cinéma, ou comme les sorcières.

La gêne constante que la vision du film fait éprouver éclaire les rapports du fantastique et de la réalité. C'est bien le seul intérêt de cette bande inconsistante et plate.

MORGANE ET SES NYMPHES de Bruno Gautillon

Morgane et ses nymphes, on le souhaitait, pouvait être l'antithèse de **Peau d'âne.** Mais Bruno Gautillon est aussi sage et aussi peu inventif que Jacques Demy.

Aux jeunes filles qui acceptent son pacte, Morgane offre, en échange de leur soumission absolue, une beauté éternelle. De la légende celtique et de l'univers féerique, il ne subsiste que quelques éléments : le passage dans les terres interdites d'un royaume invisible régi par des lois tacites. Mais ces éléments deviennent d'une banalité insignifiante, car le scénario les dénature par ses ajouts. Deux jeunes secrétaires s'arrêtent dans une auberge rébarbative, s'égarent à la suite d'une panne mystérieuse, s'endorment dans une grange et se réveillent chez Morgane. L'une acceptera le pacte, l'autre le refusera, pour des raisons obscures car ses goûts, hors du royaume et dedans, correspondent à ceux de la fée. Elle parviendra à s'enfuir, aidée par les confidentes jalouses de son succès et par un nain amoureux de sa maîtresse.

Accommodé de coupures diverses qui provoquent quelques ruptures de ton, sinon un rythme, le film se traîne languissament comme ces romans licencieux d'avant-guerre ou ces numéros de **Paris-Hollywood** que la multiplication des sex-shops transforment en témoins d'une époque révolue. L'argent du maigre budget semble toujours dépensé pour ce qui ne le nécessitait pas ; la pauvreté culmine dans cet artifice : le personnage que tous feignent de considérer comme invisible. L'ambition triomphe dans cette soirée « orgiaque » dont le clou est une danse qui aurait été abrégée même dans les plus mauvais péplum. Le hiératisme de Dominique Delpierre (Morgane), qu'imitent avec fadeur les autres interprètes, essaye de donner du poids à des dialogues d'une pauvreté aussi accentuée que le reste de la production.

Chez Jean Rollin, les limitations en-

gendrent parfois des trouvailles. Chez Max Pecas, le mépris de la vraisemblance et le goût du mélodrame créent une atmosphère qui fait oublier les aléas de la réalisation. Le pâle exercice de Bruno Gautillon, pour un titre et des photos, est aussi peu suggestif que désuet.

BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT... d'Erwin Klein

Si le titre français n'avait pas menti, il aurait révélé l'unique astuce du film : la situation du conte a été complètement inversée. Blanc-neige est le fils d'un roi ivrogne et paillard, qui est condamné par l'intendant de son père, amoureux de son maître et jaloux de son fils, puis sauvé, mais non épargné, par les deux suivantes auxquelles l'intendant l'a confié ; il se retrouve dans une curieuse pension tenue par une matrone somnolente et habitée par sept jeunes filles qui l'émanciperont jusqu'à l'épuiser. Que l'aventure soit ponctuée par des chansons ne fait pas oublier la sottise des commentaires, la salacité et l'ambiguïté des situations et la médiocrité physique des actrices. Le procédé de l'inversion est si mal utilisé que les auteurs n'ont pas réussi à étaler l'histoire sur 90 minutes : ils ont ajouté, en première partie, une version de **La belle au bois dormant** sans doute reconstituée avec le matériel d'un studio de publicité. Mais, pour appâter le spectateur, le narrateur nous invite à suivre une sorcière, jeune, rousse et nue, qui, sur son balai, vole à travers l'espace : cette image-là du moins est évocatrice.

Alain GARSAULT

Courrier des lecteurs

J'ai connu **Fiction** voici bien longtemps, moi aussi, quoique ne gardant pas la collection de vos numéros (petits appartements de la région parisienne, combien de vocations de collectionneurs avez-vous fait avorter ?). Je crois bien, toutefois, que le premier exemplaire acheté par moi portait le numéro 7 ou 8. C'est dire que, moi aussi, je prétends au titre de « vieille lectrice ». Je n'ajoute pas « fidèle », remarquez, car je dois avouer ne pas prendre systématiquement tous les mois votre revue.

Bon, finissons cette présentation en disant que je n'ai pas pris, moi, comme Monsieur Laneyrie, l'habitude de vous écrire tous les dix ans, puisque c'est la première fois qu'une telle envie me saisit. (Et ce justement en lisant ce que vous publiez, dans votre numéro de novembre, de la lettre de ce monsieur !)

Je suis plus habituée aux lettres d'affaires et au style commercial qu'aux savants exposés littéraires, ce qui me prive des moyens nécessaires à la confection d'une vaste fresque passant en revue les caractéristiques de la SF mondiale en les mettant en parallèle avec mes goûts, pour justifier le fait que je lise de la SF et, surtout, l'espoir de vous voir publier, à son tour, un extrait de cette missive. Pourtant, je dois le dire, j'aimerais bien que vous le fassiez. Monsieur Laneyrie, en effet, mérite une réponse.

Je lis de la SF parce que j'aime ça. J'achète **Fiction** parce que les nouvelles que vous publiez sont bonnes et que vos rubriques (critiques, commentaires, études, etc.) sont en général intéressantes. Même le courrier des lecteurs parvient à m'intéresser, car les avis qui y figurent me font souvent bien rire. Pour ou contre la SF nouvelle formule, pour ou contre les auteurs français ! Que de bêtises n'ai-je pas trouvées sous ce chapeau de « courrier des lecteurs » et comme j'ai souvent moqué, en moi-même, mes confrères lecteurs en train de s'essayer au rôle de critique en tranchant de haut entre le bon et le mauvais.

« Rien n'est bon dans la SF française ! » affirme l'un. « Tout est stupide dans les nouvelles tendances ! » assène l'autre. Permettez-moi de sourire. J'aime quant à moi retrouver la bonne ambiance des premiers numéros, comme par exemple, pour ne pas sortir des plus récents, dans **La nuit des longs couteaux** de Leiber, tout autant que certaines recherches, plus débridées, du type Harlan Ellison. Serge Nigon, moi une femme, m'a fait rire, avec son **Azote**, et s'il fait grincer les dents de certains ou donne la nausée à d'autres, qu'importe, s'ils trouvent un certain plaisir à grincer des dents ou à saisir ce prétexte pour tremper un sucre dans du cognac !

Bref, les excités s'excitent, cela fait de la vie dans une revue, pour la plus grande joie des lecteurs dans leur immense majorité, qui ne veulent pas restreindre l'éventail de leurs goûts et trouvent justement, eux, leur bonheur dans la diversité.

C'est toujours le même défaut qui m'a irritée, dans la lettre de Monsieur Laneyrie. Je tiens à le dire d'emblée : ce qu'exprime ce monsieur me convient en gros. Mais ce que je n'admets pas, mais alors pas du tout, c'est l'incohérence de sa position. Il nous explique sa manière de voir, au sujet de la présence dans **Fiction** des auteurs français. Et je ne puis qu'approuver ses suggestions. D'accord aussi pour les critiques, d'accord pour l'augmentation du nombre de pages ; d'accord, enfin, s'il est question de mettre de la politique de toutes nuances dans les histoires. (Cela vaut mieux, à mon avis, que dans les critiques : un auteur a le droit de s'exprimer politiquement, me semble-t-il, dans une histoire imaginaire, alors qu'un critique littéraire a tort de juger en fonction de critères politiques. J'apprécie la politique, par exemple, dans les nouvelles de J. P. Andrevon, alors que je la déteste dans ses critiques.)

Vous allez trouver étrange que je prétende réagir à la lettre de mon collègue lecteur Laneyrie et lui donne tant de bénédictions. Mais justement, j'en viens au point où il m'a mécontentée violemment : ce malheureux **Fiction** spécial n° 18, qu'il a tôt fait de jeter au feu. Comment, Monsieur Laneyrie, vous suppliez après la venue au jour d'œuvres françaises et assassinez celles que l'on vous offre ? Je trouve cela plus qu'exagéré !

Je crois finalement que Monsieur Laneyrie appartient à cette catégorie de lecteurs sclérosés, hantés par les fantômes du passé, qui pleurent ce qu'ils étaient eux-mêmes, lorsqu'ils lisaient voici dix ou vingt ans, plus que leur lecture du moment.

Je n'ai rien, mais rien du tout, quant à moi, contre le spécial n° 1 que cite si nostalgiquement Monsieur Laneyrie. Mais lorsque je lis sous sa plume que **« même les nouvelles d'Andrevon, de Versins, de Walther, ne valent pas un pet de lapin »**, ça m'énerve et je le dis. Gageons que, dans dix ans d'ici, Monsieur Laneyrie ne tarira pas d'éloges sur ces récits qu'il massacre aujourd'hui, en les comparant avec la production du futur, uniquement en se souvenant combien ses reins ou ses jambes marchaient mieux (ou moins mal) en 1971 qu'en 1981 !

Moi, je me suis régalée de la plupart des récits contenus dans ce volume. Et je reprends, dans l'ordre. **Adaptation** d'Andrevon : bien sûr il y avait là de quoi surprendre Monsieur Laneyrie, lui pourtant qui aime l'Andrevon « bon écrivain » de **Impossible amour.** Ça démarre bien, dans un genre « **new wave** », qu'il faut lire avec attention, pour comprendre à la fin et goûter tout le sel de cette histoire. Andrevon nous prouve avoir compris, là, que l'on n'est pas forcé, en France et en 1971, d'écrire de la SF comme en Amérique dans les années 40.

Une bouteille à la mer de Christine Renard : si c'est mal écrit, cela, Monsieur Laneyrie, c'est que vous aimez seulement les mauvaises traductions. Si un tel thème, une telle personnalité, une telle poésie vous laissent froid, pourquoi (et surtout comment !) lisez-vous de la SF ?

Extase : là, bien sûr, Monsieur Laneyrie, rien n'est à l'eau de rose. Pierre Marlson a suivi jusqu'au bout, sans concession, son idée. Mais avez-vous bien compris qu'il recréait, par le jeu des arrière-plans, toute une société ?

La liberté des poissons : D. A. Vautrin est peut-être moins maître que les auteurs précédents de son moyen d'expression. L'idée était bonne, pourtant... direz-vous le contraire ? Et cet auteur nous donne à penser, à nous aussi. Pourquoi s'en plaindre ?

Et le « conditionnement modèle du futur abominable » de Gilbert Michel,

dans **Aimez-vous la ciguë ?**, n'est-ce pas bien monté et bien montré ? Couleur, richesse des scènes. On croirait presque voir des séquences de film en couleur !

Je me rends compte combien j'ai eu tort de vouloir entreprendre de passer ce recueil en revue en suivant son sommaire. Cette lettre risque de devenir terriblement longue. Je tiens à dire, malgré tout, le bien que je pense de **La très haute ville** de Françoise Ascain, texte magnifique, lyrique et inquiétant aussi, autant que des **Grandes manœuvres** de Pierre Versins, que l'injuste condamnation de Monsieur Laneyrie trahit tellement. C'est une belle histoire d'amour, un remarquable essai de contact entre espèces que Versins traite en ces pages. Et quelle superbe manière d'écrire. Vraiment, l'injustice de votre lecteur à ce propos est aussi grande que la fatuité de ses conseils !

Je vais donc sauter quelques textes qui me semblent un peu plus mineurs, c'est vrai (mais enfin ce volume compte 250 pages, non ?) et en venir à deux morceaux magnifiques, je veux dire le récit de Daniel Walther, que Monsieur Laneyrie assomme à son tour, et le long texte de Nathalie Henneberg dont il ne parle même pas, estimant sans doute qu'il est au-dessous de son mépris.

Daniel Walther ? Mais je ne le lirai jamais assez ! Sous son beau titre de **Une touffe d'herbes amères pour Ganymède**, il a trouvé le moyen, ce diable de garçon, de lier la contestation par la poésie et la chanson folklorique, la société robotisée et la mythologie la plus authentique. Et alors que son héros parvient enfin parmi « les hommes », quelle belle conclusion ! En avons-nous eu, pourtant, les oreilles rebattues de cette utilisation des mythes tout autant que de ces hippies contestataires ! Mais Walther transfigure tout ce qu'il touche. Quand donc seront traduits en anglais ses textes, que la France montre, elle aussi, ce qu'elle sait faire.

Le guerrier projeté dans une autre époque, le choc entre des mentalités différentes, les jongleries avec les millénaires et les univers, tout cela est bien pâle, la plupart du temps. Mais la richesse de style d'une Nathalie Henneberg, qui pourrait l'égaler ? Evidemment, voilà quelques années qu'elle écrit. Et cela doit irriter Monsieur Laneyrie. Pour moi, je regrette bien la raréfaction de ses œuvres, depuis quelque temps. Alors pourquoi voudrait-on me faire bouder mon plaisir ?

A voir le caractère un peu « constipé » de certains de vos lecteurs, que vous accueillez d'ailleurs dans vos colonnes avec une mansuétude digne d'éloges, j'ai pensé que de telles choses méritaient d'être dites. La masse de vos lecteurs, j'en suis persuadée, trouve dans vos publications des satisfactions très semblables aux miennes. Cela veut dire que vous êtes sur la bonne voie. Seulement voilà, ils sont comme moi peu habitués à écrire, ce qui fait qu'ils reculent devant l'effort à accomplir et que notre majorité demeure elle aussi « silencieuse ».

Christiane LAMANDI
94 - Choisy-le-Roi

Lettre trop longue, dira-t-on, et si laudative que nous devrions rougir de la publier. Eh bien, qu'on nous pardonne : après tant de lettres d'engueulade de rouspéteurs professionnels, publiées par nous avec un masochisme coupable, nous avons décidé, pour une fois, de nous faire plaisir. L'occasion n'est pas si fréquente pour qu'on ne la saisisse pas. Merci donc, chère et aimable lectrice, de nous donner cette petite joie consolante...

En bref

Un nouveau fanzine a récemment vu le jour, intitulé **Iblis,** et dont la solide présentation (impression offset) est le support d'une pensée originale. Les « Cahiers d'étude des arts et littératures de l'étrange », en effet, n'ont pas pour but de publier des nouvelles d'auteurs débutants, mais uniquement des études complètes, à raison d'une par numéro, et portant soit sur un écrivain, soit sur un graphiste, soit encore sur un cinéaste.

Iblis est dirigé par François Bazzoli, qui donne à chaque fois la responsabilité entière d'un cahier à un rédacteur compétent. Après un numéro consacré à Claude Seignolle (et dirigé par Alain Chareyre-Mejan), **Iblis** a sorti sa deuxième livraison, **Le bestiaire de van Vogt,** écrit sous la responsabilité de Pierre Giuliani. C'est un gros morceau de 88 pages, que tout amateur de van Vogt (et donc tout amateur de SF — ou l'inverse !) se doit de posséder, car il fait le point pour la première fois de manière à peu près complète sur ce qui a le plus contribué à la gloire de l'auteur de **La faune de l'espace** : ses bêtes fantastiques.

Une demi-douzaine d'articles abordent ainsi ce bestiaire, où il nous faut retenir particulièrement les **Explications s'il en est besoin...** de Pierre Giuliani (où celui-ci insiste sur la notion de « collage » dans la création du bestiaire) et le **Bestiaire et dispositif SF** de Giuliano Marci (qui n'hésite pas à faire appel à Darwin et à Bachelard pour traquer les monstres de la **Faune...**). Un dictionnaire complète les études, et François Bazzoli peut s'enorgueillir d'avoir pu obtenir du grand Alfred lui-même un article spécialement écrit pour l'occasion et concernant la fabrication de **La faune de l'espace,** ainsi que des réponses à plusieurs questions épistolaires. Les textes théoriques ou interviews de van Vogt étant rares, ceci est particulièrement bien venu.

On trouve aussi dans cet **Iblis** une lettre ultra-courte de Damon Knight (en français), qu'on ne peut résister au plaisir de citer : **« Je suis encore « l'homme qui a critiqué van Vogt », et j'ai l'honneur de vous informer que je m'en fiche éperdument de ses bêtes fantastiques. »**

Ajoutons à cela quatre très beaux dessins de Philip Caza (le gryf, la larve de Mira, le nith et le screer), plus quelques croquis rigolos de Wolinski — et on aura l'idée de la valeur de ces Cahiers, auxquels il faut reprocher seulement, parfois, l'usage d'un charabia « tel-quelien » qui rend peu clairs certains décryptages. Mais, quoi qu'il en soit, souhaitons longue vie à **Iblis** !

(IBLIS : François BAZZOLI, 10 rue du Monastère, 13/Marseille-4e.
Un numéro : 8 F 50 - Abonnement 3 numéros : 22 F - C.C.P. Marseille, 4.152.54.)

***

Les éditions Gérard, qui publient les différentes collections « Marabout », viennent de créer un prix de littérature fantastique placé sous l'égide du « fantastiqueur » que fut Jean Ray. Ce prix, auquel peuvent concourir tous les

auteurs de langue française sans distinction d'âge ou d'origine, consiste en l'édition de l'ouvrage couronné dans la « Bibliothèque Marabout ». Le lauréat se verra en outre remettre une effigie de Jean Ray due à Henri Lievens, auteur des couvertures de la série fantastique de ladite bibliothèque. Les amateurs et futurs candidats peuvent obtenir le règlement complet du prix sur simple demande adressée aux éditions Gérard, direction littéraire, 3 quai Fernand Demets, 1070-Bruxelles (Belgique).

De son côté, la fondation Jean Ray — Park Residentie, 1 avenue August Vermeylen, 2050-Anvers (Belgique) — a décidé de patronner un autre prix littéraire qui se réclame, lui aussi, du grand conteur fantastique belge et dont nous savons seulement qu'il s'appellera le prix « Malpertuis ». Par ailleurs, ladite fondation publie des **Cahiers Jean Ray,** dirigés par Arlette De Belder et Jozef Peeters, et dont l'objet est non seulement de donner des inédits et des textes introuvables de l'auteur de **Malpertuis,** mais aussi des études et informations concernant l'homme et son œuvre. Le premier de ces **Cahiers** est déjà paru ; le second est en préparation.

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan - *Dépôt légal :* 4e trimestre 1971
S.A.E.M. Transports Presse